VITT. EM. III

·HELENÆ·AVGV
STÆ·DVCISSÆ
EX·LIBRIS

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

F
XXIII
73

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Matteo Servio Acerbi
Napoli

LE PRINCE JALOUX

OLI

550699

LES ŒUVRES POSTHUMES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

TOME VII.

Reveuës, corrigées & augmentées.

A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë saint Jacques, devant les Mathurins, à la Ville de Paris.
CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chappelle.
ET
Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans la Gallerie des Prisonniers, à l'image S. Hubert, & à la Fortune, proche le Greffe des Eaux & Forests.

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Reale Savoia Aosta
Napoli

PIECES.

CONTENUES en ce ſeptiéme Volume.

D. GARCIE, ou LE PRINCE JALOUX.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

LE D. JUAN, ou LE FESTIN DE PIERRE.

MELICERTE PASTORALLE; Fragment de deux Actes.

DOM GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX: COMEDIE.

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour la premiere fois, le quatriéme Février 1661. ſur le Theâtre de la Salle du Palais Royal.

Par la Trouppe de MONSIEUR, Frere unique du Roy.

DOM GARCIE DE NAVARRE, OU LE PRINCE JALOUX; *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

D. ELUIRE, ELISE.

D. ELUIRE.

NON, ce n'eſt point un choix, qui pour ces deux Amans,
Sceut regler de mon cœur les ſecrets ſentimens;
Et le Prince n'a point dans tout ce qu'il peut eſtre,
Ce qui fit preferer l'amour qu'il fait paroiſtre.
D. Sylve comme luy fit briller à mes yeux
Toutes les qualitez d'un Heros glorieux;

Meſme éclat de vertus, joint à meſme naiſſance,
Me parloit en tous deux pour cette préference;
Et je ſerois encor à nommer le vainqueur,
Si le merite ſeul prenoit droit ſur un cœur.
Mais ces chaiſnes du Ciel, qui tombent ſur nos ames,
Deciderent en moy le deſtin de leurs flâmes;
Et toute mon eſtime égale entre les deux,
Laiſſa vers D. Garcie entraiſner tous mes vœux.

ELISE.

Cet amour que pour luy voſtre aſtre vous inſpire,
N'a ſur vos actions pris que bien peu d'empire;
Puiſque nos yeux, Madame, ont pû long-temps douter
Qui de ces deux Amans vous vouliez mieux traiter.

D. ELUIRE.

De ces nobles Rivaux l'amoureuſe pourſuite,
A de fâcheux combats, Eliſe, m'a reduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame panchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injuſtice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le ſacrifice.
Et Dom Sylve, aprés tout, dans ſes ſoins amoureux
Me ſembloit meriter un deſtin plus heureux.
Je m'oppoſois encor, ce qu'au ſang de Caſtille,
Du feu Roy de Leon, ſemble devoir la Fille;
Et la longue amitié, qui d'un eſtroit lien
Joignit les intereſts, de ſon Pere & du mien.
Ainſi plus dans mon ame un autre prenoit place;
Plus de tous ſes reſpects je plaignois la diſgrace;
Ma pitié complaiſante à ſes brûlans ſoûpirs,
D'un dehors favorable amuſoit ſes deſirs;
Et vouloit reparer par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je luy faiſois d'outrage.

ELISE.

Mais ſon premier amour que vous avez appris,
Doit de cette contrainte affranchir vos eſprits.
Et puis qu'avant ſes ſoins, où pour vous il s'engage,
Done Ignes de ſon cœur avoit receu l'hommage,
Et que par des liens auſſi fermes que doux
L'amitié vous unit cette Comteſſe & vous;
Son ſecret revelé vous eſt une matiere
A donner à vos vœux liberté toute entiere;
Et vous pouvez ſans crainte à cet Amant confus
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELUIRE.

Il eſt vray que j'ay lieu de cherir la nouvelle,
Qui m'apprit que D. Sylve eſtoit un infidelle;
Puiſque par ces ardeurs mon cœur tyranniſé
Contre elles à preſent ſe voit authoriſé.
Qu'il en peut juſtement combattre les hommages,
Et ſans ſcrupule ailleurs donner tous ſes ſuffiages.
Mais enfin quelle joye en peut prendre ce cœur
Si d'une autre contrainte il ſouffre la rigueur?
Si d'un Prince jaloux l'éternelle foibleſſe,
Reçoit indignement les ſoins de ma tendreſſe;
Et ſemble preparer dans mon juſte courroux
Un éclat à briſer tout commerce entre nous?

ELISE.

Mais ſi de voſtre bouche il n'a point ſceu ſa gloire,
Eſt-ce un crime pour luy que de n'oſer la croire?
Et ce qui d'un rival a pû flatter les feux,
L'authoriſe-t-il pas à douter de vos vœux?

D. ELUIRE.

Non, non, de cette ſombre, & lâche jalouſie
Rien ne peut excuſer l'étrange frenesie;
Et par mes actions je l'ay trop informé,
Qu'il peut bien ſe flater du bon-heur d'eſtre aimé.

Je ſçaurois m'applaudir de ſon inquietude ;
Et ce qui pour mon ame eſt ſouvent un peu rude,
C'eſt de voir D. Alvar ne prendre aucun ſoucy.

D. ELUIRE.

Nous ne le croyions pas ſi proche ; le voicy.

SCENE II.

D. ELUIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. ELUIRE.

VOſtre retour ſurprend ; qu'avez-vous à m'apprendre ?
Dom Alphonſe vient-il, a-t-on lieu de l'attendre ?

D. ALVAR.

Ouy ; Madame, & ce Frere en Caſtille élevé
De rentrer dans ſes droits voit le temps arrivé.
Juſqu'icy D. Loüis qui vit à ſa prudence
Par le feu Roy mourant, commettre ſon enfance,
A caché ſes deſtins aux yeux de tout l'Eſtat,
Pour l'oſter aux fureurs du traiſtre Mauregat.
Et bien que le Tyran, depuis ſa lâche audace,
L'ait ſouvent demandé pour luy rendre ſa place,
Jamais ſon zele ardent n'a pris de ſeureté,
A l'appas dangereux de ſa fauſſe équité.
Mais les peuples émeus par cette violence
Que vous a voulu faire une injuſte puiſſance,
Ce genereux Vieillard a creu qu'il eſtoit temps
D'éprouver le ſuccés d'un eſpoir de vingt ans.
Il a tenté Leon, & ſes fidelles trames,
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les ames,

Tandis que la Castille armoit dix mille bras,
Pour redonner ce Prince aux vœux de ses Estats ;
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le monstrer qu'en teste d'une armée ;
Que tout prest à lancer le foudre punisseur,
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Leon, & Dom Sylve en personne
Commande le secours que son Pere vous donne.

D. ELUIRE.

Un secours si puissant doit flater nostre espoir ;
Mais je crains que mon Frere y puisse trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, Madame, admirez que malgré la tempeste
Que vostre usurpateur voit gronder sur sa teste,
Tous les bruits de Leon annoncent pour certain ;
Qu'à la Comtesse Ignes il va donner la main.

D. ELUIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre Fille
L'appuy du grand credit, où se voit sa famille ;
Je ne reçois rien d'elle, & j'en suis en soucy,
Mais son cœur au Tyran fut toûjours endurcy.

ELISE.

De trop puissans motifs d'honneur & de tendresse,
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse ;
Pour . . .

D. ALVAR.

Le Prince entre icy.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

JE viens m'interesser,
Madame, au doux espoir, qu'il vous vient d'annoncer.
Ce Frere qui menace un Tyran plein de crimes,
Flatte de mon amour les transports legitimes.
Son sort offre à mon bras des perils glorieux,
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux;
Et par eux m'acquerir, si le Ciel m'est propice,
La gloire d'un revers, que vous doit sa justice;
Qui va faire à vos pieds cheoir l'infidelité,
Et rendre à vostre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaist, d'une atteinte si chere,
C'est que pour estre Roy, le Ciel vous rend ce Frere;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins,
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné, que dans vostre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une Couronne.
Oüy, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous,
Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;
Et cent fois, si je puis le dire sans offence,
Ses vœux se sont armez contre vostre naissance,
Leur chaleur indiscrete a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas,
Afin que de ce Cœur, le noble sacrifice
Pust du Ciel envers vous reparer l'injustice;

Et voſtre ſort tenir des mains de mon amour,
Tout ce qu'il doit au ſang, dont vous tenez le jour.
Mais puis qu'enfin les Cieux, de tout ce juſte hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage.
Trouvez bon que ces feux, prennent un peu d'eſpoir
Sur la mort que mon bras s'appreſte à faire voir;
Et qu'ils oſent briguer par d'illuſtres ſervices,
D'un Frere & d'un Eſtat les ſuffrages propices.

D. ELUIRE.

Je ſçay que vous pouvez, Prince, en vangeant nos droits
Faire par voſtre amour parler cent beaux exploits.
Mais ce n'eſt pas aſſez pour le prix qu'il eſpere
Que l'aveu d'un Eſtat, & la faveur d'un Frere.
D. Eluire n'eſt pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obſtacle plus fort.

D. GARCIE.

Ouy, Madame, j'entens ce que vous voulez dire;
Je ſçay bien que pour vous mon cœur en vain ſoûpire;
Et l'obſtable puiſſant, qui s'oppoſe à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'eſt pas ſecret pour eux.

D. ELUIRE.

Souvent on entend mal, ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on ſe peut méprendre.
Mais puis qu'il faut parler, deſirez-vous ſçavoir,
Quand vous pourrez me plaire, & prendre quelque eſpoir?

D. GARCIE.

Ce me ſera, Madame, une faveur extrême.

D. ELUIRE.

Quand vous ſçaurez m'aimer, comme il faut que l'on aime.

D. GARCIE.

Ainſi puiſqu'en voſtre ame un Prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime.
Par tout la jalouſie eſt un monſtre odieux,
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux ;
Et plus l'amour eſt cher, qui luy donne naiſſance ;
Plus on doit reſſentir les coups de cette offence.
Voir un Prince emporté, qui perd à tous momens
Le reſpect que l'amour inſpire aux vrais Amans :
Qui dans les ſoins jaloux, où ſon ame ſe noye,
Querelle également mon chagrin, & ma joye ;
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer,
Qu'en faveur d'un Rival il ne veüille expliquer.
Non, non, par ces ſoûpçons je ſuis trop offenſée ;
Et ſans déguiſement je te dis ma penſée.
Le Prince D Garcie eſt cher à mes deſirs,
Il peut d'un cœur illuſtre échauffer les ſoûpirs :
Au milieu de Leon, on a veu ſon courage
Me donner de ſa flâme un noble témoignage,
Braver en ma faveur des perils les plus grands ;
M'enlever aux deſſeins de nos lâches tyrans.
Et dans ces murs forcez mettre ma deſtinée
A couvert des horreurs d'un indigne hymenée :
Et je ne cele point que j'aurois de l'ennuy,
Que la gloire en fuſt deuë à quelqu'autre qu'à luy ;
Car un cœur amoureux prend un plaiſir extrême,
A ſe voir redevable, Eliſe, à ce qu'il aime ;
Et ſa flâme timide oſe mieux éclater,
Lors qu'en favoriſant, elle croiſt s'acquitter.
Ouy, j'aime qu'un ſecours qui hazarde ſa teſte
Semble à ſa paſſion donner droit de conqueſte.
J'aime que mon peril m'ait jettée en ſes mains :
Et ſi les bruits communs ne ſont pas des bruits vains,

D. GARCIE.

Et que peut-on, helas ! obſerver ſous les Cieux
Qui ne cede à l'ardeur, que m'inſpirent vos yeux?

D. ELUIRE.

Quand voſtre paſſion ne fera rien paroiſtre,
Dont ſe puiſſe indigner celle qui l'a fait naiſtre.

D. GARCIE.

C'eſt-là ſon plus grand ſoin.

D. ELUIRE

Quand tous ſes mouvemens
Ne prendront point de moy de trop bas ſentimens.

D. GARCIE.

Ils vous reverent trop.

D. ELUIRE.

Quand d'un injuſte ombrage
Voſtre raiſon ſçaura me reparer l'outrage ;
Et que vous bannirez, enfin, ce monſtre affreux,
Qui de ſon noir venin empoiſonne vos feux.
Cette jalouſe humeur, dont l'importun caprice,
Aux vœux, que vous m'offrez, rend un mauvais office,
S'oppoſe à leur attente, & contre eux à tous coups
Arme les mouvemens de mon juſte courroux.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, il eſt vray, quelque effort que je faſſe
Qu'un peu de jalouſie en mon cœur trouve place ;
Et qu'un Rival abſent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice, ou raiſon, j'ay toûjours la croyance
Que voſtre ame en ces lieux ſouffre de ſon abſence ;
Et que malgré mes ſoins, vos ſoûpirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce Rival trop heureux.
Mais ſi de tels ſoupçons ont dequoy vous déplaire,
Il vous eſt bien facile, helas ! de m'y ſouſtraire :

Et leur banniſſement, dont j'accepte la Loy
Dépend bien plus de vous, qu'il ne dépend de moy.
Ouy, c'eſt vous qui pouvez par deux mots pleins de flâme,
Contre la jalouſie armer toute mon ame;
Et des pleines clartez d'un glorieux eſpoir
Diſſiper les horreurs que ce monſtre y fait cheoir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
Me donne l'aſſurance au fort de tant d'aſſauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELUIRE.

Prince, de vos ſoupçons la tyrannie eſt grande
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux, dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.
Le premier mouvement qui découvre noſtre ame,
Doit d'un Amant diſcret ſatisfaire la flâme;
Et c'eſt à s'en dédire authoriſer nos vœux,
Que vouloir plus avant pouſſer de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'eſtoit volontaire,
Entre Dom Sylve & vous, mon amé pourroit faire;
Mais vouloir vous contraindre à n'eſtre point jaloux;
Auroit dit quelque choſe à tout autre que vous;
Et je croyois cet ordre un aſſez doux langage
Pour n'avoir pas beſoin d'en dire davantage.
Cependant voſtre amour n'eſt pas encor content;
Il demande un aveu qui ſoit plus éclatant.
Pour l'oſter de ſcrupule, il me faut à vous même,
En des termes exprés, dire que je vous aime;
Et peut-eſtre qu'encor pour vous en aſſurer
Vous vous obſtineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Hé bien, Madame, hé bien, je ſuis trop temeraire,
De tout ce qui vous plaiſt, je dois me ſatisfaire;
Je ne demande point de plus grande clarté:
Je croy que vous avez pour moy quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous ſollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne merite.
C'en eſt fait, je renonce à mes ſoupçons jaloux,
L'arreſt qui les condamne, eſt un arreſt bien doux;
Et je reçois la Loy qu'il daigne me prèſcrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuſte empire.

D. ELUIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, & je doute fort,
Si vous pourrez ſur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah! Madame, il ſuffit pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit eſtre inviolable;
Et que l'heur d'obeïr à ſa divinité,
Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité:
Que le Ciel me declare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
Ou pour perir encor par de plus rudes coups,
Puiſſay-je voir ſur moy fondre voſtre courroux;
Si jamais mon amour deſcend à la foibleſſe
De manquer aux devoirs d'une telle promeſſe;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux tranſport
Fait... *D. Pedre apporte un billet.*

D. ELUIRE.

J'en eſtois en peine, & tu m'obliges fort;
Que le Courrier attende; à ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déja cét écrit l'inquiete?
Prodigieux effet de ſon temperamment,
Qui vous arreſte, Prince, au milieu du ſerment?

D. GARCIE.

J'ay creu que vous aviez quelque ſecret enſemble;
Et je ne voulois pas l'interrompre.

D. ELUIRE.

Il me ſemble
Que vous me répondez d'un ton fort alteré
Je vous vois tout-à-coup le viſage égaré;
Ce changement ſoudain a lieu de me ſurprendre:
D'où peut-il provenir, le pourroit-on apprendre?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout-à-coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELUIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt ſecours vous ſeroit neceſſaire;
Mais encor, dites-moy, vous prend-il d'ordinaire?

D. GARCIE.

Par fois.

D. ELUIRE.

Ah! Prince foible, hé bien par cet écrit;
Gueriſſez-le ce mal, il n'eſt que dans l'eſprit.

D. GARCIE.

Par cet écrit, Madame! ah! ma main le refuſe,
Je voy voſtre penſée & dequoy l'on m'accuſe,
Si....

D. ELUIRE.

Liſez le, vous dis-je, & ſatisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter aprés, de foible, de jaloux?
Non, non, je dois icy vous rendre un témoignage,
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage,
Et bien que vos bontez m'en laiſſent le pouvoir,
Pour me juſtifier je ne veux point le voir.

D. ELUIRE.

Si vous vous obſtinez à cette reſiſtance :
J'aurois tort de vouloir vous faire violence ;
Et c'eſt aſſez enfin, que vous avoir preſſé
De voir de quelle main ce billet m'eſt tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toûjours vous doit eſtre ſoûmiſe,
Si c'eſt voſtre plaiſir, que pour vous je le liſe ;
Je conſens volontiers à prendre cet employ.

D. ELUIRE.

Ouy, ouy, Prince, tenez, vous le lirez pour moy.

D. GARCIE

C'eſt pour vous obeïr au moins, & je puis dire...

D. ELUIRE.

C'eſt ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il eſt de Done Ignes, à ce que je connoy.

D. ELUIRE.

Ouy, je m'en réjouïs, & pour vous, & pour moy.

D. GARCIE. *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris,
Le Tyran toûjours m'aime, & depuis voſtre abſence,
Vers moy pour me porter au deſſein qu'il a pris,
Il ſemble avoir tourné toute ſa violence,
Dont il pourſuit l'alliance
De vous & de ſon Fils.

Ceux qui ſur moy peuvent avoir empire
Par de lâches motifs qu'un faux honneur inſpire,
Approuvent tous cet indigne lien ;
J'ignore encor par où finira mon martyre :
Mais je mourray plûtoſt que de conſentir
Puiſſiez-vous joüir, belle Eluire,
D'un deſtin plus doux que le mien.

D. IGNES.

Il continuë.

Dans la haute vertu ſon ame eſt affermie.

D. ELUIRE.

Je vais faire réponce à cette illuſtre amie,
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop allarmer.
J'ay calmé voſtre trouble, avec cette lumiere,
Et la choſe a paſſé d'une douce maniere;
Mais à n'en point mentir, il ſeroit des momens
Où je pourrois entrer dans d'autres ſentimens.

D. GARCIE.

Hé, quoy vous croyez donc...

D. ELUIRE.

Je croy ce qu'il faut croire.
Adieu, de mes avis conſervez la memoire,
Et s'il eſt vray pour moy, que voſtre amour ſoit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il pretend.

D. GARCIE.

Croyez que deſormais, c'eſt toute mon envie,
Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

TOUT ce que fait le Prince, à parler franchement,
N'eſt pas ce qui me donne un grand étonnement :
Car que d'un noble amour une ame bien ſaiſie ;
En pouſſe les tranſports juſqu'à la jalouſie,
Que de doutes frequents ſes vœux ſoient traverſez,
Il eſt fort naturel, & je l'approuve aſſez ;
Mais ce qui me ſurprend, Dom Lope, c'eſt d'entendre,
Que vous luy preparez les ſoupçons qu'il doit prendre,
Que voſtre ame les forme, & qu'il n'eſt en ces lieux,
Fâcheux que par vos ſoins, jaloux que par vos yeux.
Encor un coup, Dom Lope, une ame bien épriſe
Des ſoupçons qu'elle prend, ne me rend point ſurpriſe ;
Mais qu'on ait ſans amour tous les ſoins d'un jaloux,
C'eſt une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que ſur cette conduite à ſon aiſe l'on gloſe,
Chacun regle la ſienne au but qu'il ſe propoſe ;
Et rebuté par vous des ſoins de mon amour,
Je ſonge auprés du Prince à bien faire ma Cour.

ELISE.

Mais ſçavez-vous, qu'enfin, il fera mal la ſienne,
S'il faut qu'en cette humeur voſtre eſprit l'entretienne ?

D. LOPE.

Et quand charmante Eliſe, a-t-on veu s'il vous plaiſt,
Qu'on cherche auprés des Grands que ſon propre intereſt ?
Qu'un parfait Courtiſan veüille charger leur ſuite,
D'un cenſeur des défauts, qu'on trouve en leur conduite ;
Et s'aille inquieter, ſi ſon diſcours leur nuit,
Pourveu que ſa fortune en tire quelque fruit ?
Tout ce qu'on fait ne va, qu'à ſe mettre en leur grace.
Par la plus courte voye, on y cherche une place ;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'eſt de flater toûjours le foible de leur cœur :
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire ;
C'eſt-là le vray ſecret d'eſtre bien auprés d'eux,
Les utiles conſeils ſont paſſer pour fâcheux,
Et vous laiſſent toûjours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaiſance.
Enfin on voit par tout, que l'art des Courtiſans,
Ne tend qu'à profiter des foibleſſes des Grands ;
A nourrir leurs erreurs, & jamais dans leur ame,
Ne porter les avis des choſes qu'on y blâme.

ELISE.

Ces maximes un temps leur peuvent ſucceder ;
Mais il eſt des revers, qu'on doit apprehender.

Et

Et dans l'esprit des Grands, qu'on tâche de surprendre,
Un rayon de lumiere, à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flateurs vange équitablement,
Ce qu'a fait à leur gloire, un long aveuglement.
Cependant je diray, que vostre ame s'explique
Un peu bien librement sur vostre Politique;
Et ses nobles motifs, au Prince rapportez,
Serviroient assez mal vos assiduitez.

D. LOPE.

Outre que je pourrois desavoüer, sans blâme,
Ces libres veritez, surquoy s'ouvre mon ame;
Je sçay fort bien qu'Elise à l'esprit trop discret,
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ay-je dit, aprés tout, que sans moy l'on ne sçache?
Et dans mon procedé que faut-il que je cache?
On peut craindre une cheute avec quelque raison,
Quand on met en usage, ou ruse, ou trahison.
Mais qu'ay-je à redouter, moy qui par tout n'avance
Que les soins approuvez d'un peu de complaisance;
Et qui suy seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le Prince à de jaloux soupçons?
Son ame semble en vivre, & je mets mon étude,
A trouver des raisons à son inquietude,
A voir de tous costez, s'il ne se passe rien,
A fournir le sujet d'un secret entretien
Et quand je puis venir enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle;
C'est lors que plus il m'aime. & je voy sa raison
D'une audience avide avaler ce poison,
Et m'en remercier, comme d'une victoire,
Qui combleroit ses jours, de bonheur & de gloire.
Mais mon Rival paroist, je vous laisse tous deux,
Et bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,

J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma presence,
Il receust des effets de quelque preference ;
Et je veux, si je puis, m'épargner ce soucy.

ELISE.

Tout Amant de bon sens en doit user ainsi.

SCENE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

ENfin, nous apprenons que le Roy de Navarre
Pour les desirs du Prince, aujourd'huy se declare ;
Et qu'un nouveau renfort de Troupes nous attend
Pour le fameux service, où son amour pretend.
Je suis surpris pour moy, qu'avec tant de viteſſe,
On ait fait avancer.. Mais....

SCENE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

QUe fait là la Princeſſe,

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur, je le presume ainsi ;
Mais elle va sçavoir que vous estes icy.

SCENE IV.

D. GARCIE *seul.*

J'Attendray qu'elle ait fait : prés de souffrir sa veuë,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émeuë ;
Et la crainte meslée à mon ressentiment,
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
Prince, prends garde au moins, qu'un aveugle caprice
Ne te conduise icy dans quelque precipice ;
Et que de ton esprit les desordres puissans,
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens.
Consulte ta raison, prens sa clarté pour guide ;
Voy si de tes soupçons, l'apparence est solide,
Ne dements pas leur voix, mais aussi garde bien
Que pour les croire trop, ils ne t'imposent rien ;
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ha ! qu'est ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié !
Mais aprés tout que dis-je ? il suffit bien de l'une ;
Et n'en voila que trop pour voir mon infortune.

Quoy que vostre Rival....
Vous devez toutefois vous....
Et vous avez en vous à....
L'obstacle le plus grand....

Je cheris tendrement ce....
Pour me tirer des mains de....

Son amour, ſes devoirs....
Mais il m'eſt odieux, avec....

Oſtez donc à vos feux ce....
Meritez les regards que l'on....
Et lors qu'on vous oblige....,
Ne vous obſtinez point à....

Ouy, mon ſort par ces mots eſt aſſez éclaircy,
Son cœur comme ſa main ſe fait connoiſtre icy;
Et les ſens imparfaits de cet écrit funeſte,
Pour s'expliquer à moy, n'ont pas beſoin du reſte.
Toutefois dans l'abord agiſſons doucement,
Couvrons à l'infidelle un vif reſſentiment;
Et de ce que je tiens, ne donnant point d'indice,
Confondons ſon eſprit par ſon propre artifice.
La voicy, ma raiſon, renferme mes tranſports,
Et rends-toy pour un temps maiſtreſſe du dehors.

SCENE V.

D. ELUIRE, D. GARCIE.

D. ELUIRE.

VOus avez bien voulu que je vous fiſſe attendre?

D. GARCIE.

Ha! qu'elle cache bien.

D. ELUIRE.

On vient de nous apprendre,
Que le Roy voſtre Pere approuve vos projets,
Et veut bien que ſon Fils nous rende nos Sujets,

Et mon ame en a pris une allegreſſe extrême.

D. GARCIE.

Ouy, Madame, & mon cœur s'en réjouït de meſme ;
Mais....

D. ELUIRE.

Le Tyran ſans doute aura peine à paret
Les foudres que par tout il entend murmurer ;
Et j'oſe me flater que le meſme courage
Qui pût bien me ſouſtraire à ſa brutale rage,
Et dans les murs d'Aſtorgue, arrachez de ſes mains ;
Me faire un ſeur azile à braver ſes deſſeins,
Pourra de tout Leon achevant la conqueſte,
Sous ſes nobles efforts faire cheoir cette teſte.

D. GARCIE.

Le ſuccés en pourra parler dans quelques jours,
Mais de grace paſſons à quelque autre diſcours.
Puïs-je ſans trop oſer vous prier de me dire,
A qui vous avez pris, Madame, ſoin d'écrire,
Depuis que le deſtin nous a conduits icy ?

D. ELUIRE.

Pourquoy cette demande ? & d'où vient ce ſoucy ?

D. GARCIE.

D'un deſir curieux de pure fantaiſie.

D. ELUIRE.

La curioſité naiſt de la jalouſie.

D. GARCIE.

Non, ce n'eſt rien du tout de ce que vous penſez ;
Vos ordres de ce mal me défendent aſſez.

D. ELUIRE.

Sans chercher plus avant quel intereſt vous preſſe ;
J'ay deux fois à Leon, écrit à la Comteſſe ;
Et deux fois au Marquis D. Louïs, à Burgos :
Avec cette réponſe eſtes-vous en repos ?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelque autre perſonne, Madame ?

D. ELUIRE.

Non, ſans doute, & ce diſcours m'étonne.

D. GARCIE.

De grace ſongez bien avant que d'aſſurer ;
En manquant de memoire on peut ſe parjurer.

D. ELUIRE.

Ma bouche ſur ce point ne peut eſtre parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute impoſture.

D ELUIRE.

Prince.

D. GARCIE.

Madame.

D. ELUIRE.

O Ciel ! quel eſt ce mouvement,
Avez-vous, dites-moy, perdu le jugement ?

D. GARCIE.

Ouy, ouy, je l'ay perdu, lorſque dans voſtre veuë,
J'ay pris pour mon mal-heur le poiſon qui me tuë ;
Et que j'ay crû trouver quelque ſincerité
Dans les traiſtres appas, dont je fus enchanté.

D. ELUIRE.

De quelle trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre ?

D. GARCIE.

Ah ! que ce cœur eſt double, & ſçait bien l'art de feindre ;
Mais tous moyens de fuir luy vont eſtre ſouſtraits,
Jettez icy les yeux, & connoiſſez vos traits ;
Sans avoir veu le reſte, il m'eſt aſſez facile
De découvrir pour qui vous employez ce ſtile.

D. ELUIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

D. GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

D. ELUIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoûtumée.

D. GARCIE.

Il est vray qu'en ces lieux on la voit opprimée,
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing.

D. ELUIRE.

Pourquoy le démentir, puisqu'il est de ma main ?

D. GARCIE.

Encor est ce beaucoup que de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord, que c'est vostre écriture ;
Mais ce sera, sans doute, & j'en serois garant,
Un billet qu'on envoye à quelque indifferent ;
Où du moins ce qu'il a de tendresse évidente
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

D. ELUIRE

Non, c'est pour un Amant, que ma main l'a formé,
Et j'ajoûte de plus pour un Amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô Perfide.....

D. ELUIRE.

Arrestez, Prince indigne,
De ce lâche transport l'égarement insigne :
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loy,
Et ne doive en ces lieux aucun conte qu'à soy ;
Je veux bien me purger pour vostre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclaircy, n'en doutez nullement,
J'ay ma défence preste en ce mesme moment.
Vous allez recevoir une pleine lumiere,
Mon innocence icy paroistra toute entiere ;

Et je veux vous mettant juge en voſtre intereſt ;
Vous faire prononcer vous-meſme voſtre arreſt.

D GARCIE.

Ce ſont propos obſcurs, qu'on ne ſçauroit comprendre.

D. ELUIRE.

Bien-toſt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Eliſe, hola.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELUIRE, ELISE.

ELISE.

MAdame.

D. ELUIRE.

Obſervez bien au moins ;
Si j'oſe à vous tromper employer quelques ſoins,
Si par un ſeul coup d'œil, ou geſte qui l'inſtruiſe ;
Je cherche de ce coup à parer la ſurpriſe.
Le billet que tantoſt ma main avoit tracé,
Répondez promptement où l'avez vous laiſſé ?

ELISE.

Madame, j'ay ſujet de m'avoüer coupable,
Je ne ſçay comme il eſt demeuré ſur mâ table ;
Mais on vient de m'apprendre en ce meſme moment,
Que Dom Lope venant dans mon appartement,
Par une liberté, qu'on luy voit ſe permettre,
A fureté par tout, & trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Leonor a voulu
S'en ſaiſir promptement, avant qu'il eût rien leu ;

Et ſe jettant ſur luy, la lettre conteſtée,
En deux juſtes moitiez dans leurs mains eſt reſtée,
Et Dom Lope auſſi-toſt prenant un prompt effort,
A derobé la ſienne aux ſoins de Leonor.

D. ELUIRE.

Avez-vous icy l'autre ?

ELISE.

Ouy, la voilà, Madame.

D. ELUIRE.

Donnez, nous allons voir qui merite le blâme;
Avec voſtre moitié raſſemblez celle-cy,
Liſez, & hautement, je veux l'entendre auſſi.

D. GARCIE.

Au Prince Dom Garcie ! ah.

D. ELUIRE.

Achevez de lire.
Voſtre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire ?

D GARCIE *lit.*

Quoy que voſtre Rival, Prince, allarme voſtre ame,
Vous devez toutefois vous craindre plus que luy,
Et vous avez en vous à détruire aujourd'huy
L'obſtacle le plus grand que trouve voſtre flâme.

Je cheris tendrement ce qu'a fait Dom Garcie,
Pour me tirer des mains de nos fiers raviſſeurs,
Son amour, ſes devoirs ont pour moy des douceurs;
Mais il m'eſt odieux avec ſa jalouſie.

Oſtez-donc à vos feux, ce qu'ils en font paroiſtre;
Meritez les regards que l'on jette ſur eux;
Et lors qu'on vous oblige à vous tenir heureux,
Ne vous obſtinez point à ne pas vouloir l'eſtre.

D. ELUIRE.

Hé bien, que dites-vous ?

D. GARCIE.

Ha ! Madame, je dis,
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits ;
Que je voy dans ma plainte une horrible injustice ;
Et qu'il n'est point pour moy d'assez cruel supplice.

D. ELUIRE.

Il suffit, apprenez que si j'ay souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pust estre presenté ;
C'est pour le démentir, & cent fois me dédire
De tout ce que pour vous, vous y venez de lire.
Adieu Prince.

D. GARCIE.

Madame, helas ! où fuyez-vous ?

D. ELUIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE

Ha ! Madame, excusez un Amant miserable,
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eust esté plus blâmable à rester innocent.
Car enfin, peut-il estre une ame bien atteinte,
Dont l'espoir le plus doux ne soit meslé de crainte ?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eust aimé,
Si ce billet fatal ne l'eust point allarmé ?
S'il n'avoit point fremi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bon heur en poudre ;
Vous-mesme, dites moy, si cet évenement,
N'eust pas dans mon erreur jetté tout autre Amant ?
Si d'une preuve, helas ! qui me sembloit si claire,
Je pouvois dementir....

D. ELUIRE.

Ouy, vous le pouviez faire,
Et dans mes sentimens assez bien declarez
Vos doutes rencontroient des garants asseurez ;

Vous n'aviez rien à craindre, & d'autres sur ce gage,
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on merite un bien qu'on nous fait esperer,
Plus nostre ame a de peine à pouvoir s'assurer;
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moy qui crois si peu meriter vos bontez,
J'ay douté du bon-heur de mes temeritez;
J'ay crû que dans ces lieux rangez sous ma puissance
Vostre ame se forçoit à quelque complaisance;
Que déguisant pour moy vostre severité....

D. ELUIRE.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté!
Moy prendre le party d'une honteuse feinte,
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentimens, & pour estre en vos mains,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dedains?
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire,
Vous pouvez le penser, & vous me l'osez dire?
Apprenez que ce cœur ne sçait point s'abaisser,
Qu'il n'est rien sous les Cieux qui puisse l'y forcer:
Et s'il vous a fait voir par une erreur insigne
Des marques de bonté, dont vous n'estiez pas digne;
Qu'il sçaura bien montrer malgré vostre pouvoir,
La haine que pour vous il se resout d'avoir;
Braver vostre furie, & vous faire connoistre
Qu'il n'a point esté lâche, & ne veut jamais l'estre.

D. GARCIE

Hé bien je suis coupable & ne m'en défends pas,
Mais je demande grace à vos divins appas;

Je la demande au nom de la plus vive flâme,
Dont jamais deux beaux yeux ayent fait brûler une ame.
Que si voſtre courroux ne peut eſtre appaiſé,
Si mon crime eſt trop grand pour ſe voir excuſé,
Si vous ne regardez, ny l'amour qui le cauſe,
Ny le vif repentir que mon cœur vous expoſe;
Il faut qu'un coup heureux, en me faiſant mourir,
M'arrache à des tourmens que je ne puis ſouffrir.
Non ne preſumez pas, qu'ayant ſceu vous déplaire,
Je puiſſe vivre une heure avec voſtre colere.
Déja de ce moment la barbare longueur,
Sous ſes cuiſans remords fait ſuccomber mon cœur;
Et de mille Vautours les bleſſures cruelles,
N'ont rien de comparable à ſes douleurs mortelles;
Madame, vous n'avez qu'à me le declarer,
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſperer;
Cette épée auſſi-toſt, par un coup favorable
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſerable;
Ce cœur, ce traiſtre cœur, dont les perplexitez,
Ont ſi fort outragé vos extrêmes bontez:
Trop heureux en mourant, ſi ce coup legitime
Efface en voſtre eſprit l'image de mon crime;
Et ne laiſſe aucuns traits de voſtre averſion
Au foible ſouvenir de mon affection;
C'eſt l'unique faveur que demande ma flâme.

D. ELUIRE.

Ha! Prince trop cruel.

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame.

D. ELUIRE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontez,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignitez?

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
Et ce que fait l'amour il l'excuſe luy-même.

D. ELUIRE.

L'amour n'excuſe point de tels emportemens.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur paſſe en ſes mouvemens;
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine...

D. ELUIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous meritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïſſez donc?

D. ELUIRE.

J'y veux tâcher au moins;
Mais, helas! je crains bien que j'y perde mes ſoins,
Et que tout le courroux qu'excite voſtre offence
Ne puiſſe juſques-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un ſupplice ſi grand ne tentez point l'effort,
Puiſque pour vous venger je vous offre ma mort;
Prononcez-en l'arreſt, & j'obeïs ſur l'heure.

D. ELUIRE.

Qui ne ſçauroit haïr, ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moy je ne puis vivre, à moins que vos bontez
Accordent un pardon à mes temeritez;
Reſolvez l'un des deux, de punir, ou d'abſoudre.

D. ELUIRE.

Helas! j'ay trop fait voir, ce que je puis reſoudre.
Par l'aveu d'un pardon, n'eſt-ce pas ſe trahir,
Que dire au Criminel qu'on ne le peut haïr?

D. GARCIE.

Ah! c'en eſt trop, ſouffrez, adorable Princeſſe.

D. ELUIRE.

Laiſſez je me veux mal d'une telle foibleſſe.

D. GARCIE.

Enfin je ſuis....

SCENE VII.

D. LOPE, D. GARCIE.

D. LOPE.

SEigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'allarmer.

D. GARCIE.

Ne me viens point parler de secret, ny d'allarme
Dans les doux mouvemens du transport qui me charme,
Aprés ce qu'à mes yeux on vient de presenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille,
A tous ces vains rapports, doit fermer mon oreille;
Ne m'en fais plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plaist,
Mes soins en tout cecy n'ont que vostre interest:
J'ay crû que le secret que je viens de surprendre
Meritoit bien qu'en haste on vous le vinst apprendre;
Mais puis que vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous diray, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déja dans Leon on vout chaque famille
Lever le masque au bruit des Trouppes de Castille,
Et que sur tout le Peuple y fait pour son vray Roy
Un éclat à donner au Tyran de l'effroy.

D. GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous essayions d'en partager la gloire;

Et nos Troupes auſſi peuvent eſtre en eſtat,
D'imprimer quelque crainte au cœur de Maure-
gat.
Mais quel eſt ce ſecret, dont tu voulois m'inſ-
truire ?
Voyons un peu ?

D. LOPE.

Seigneur, je n'ay rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle, mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait ſçavoir ;
Et puiſque mes avis ont dequoy vous déplaire,
Je ſçauray deſormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux ſçavoir la choſe abſolument.

D. LOPE.

Je ne replique point à ce commandement ;
Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zele
Trahiroit le ſecret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre, & ſans rien em-
braſſer,
Vous meſme vous verrez ce qu'on en doit penſer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. ELUIRE, ELISE.

D. ELUIRE.

ELISE, que dis-tu de l'étrange foiblesse,
Que vient de témoigner le cœur d'une Princesse ?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement,
De toute la chaleur de mon ressentiment ;
Et malgré tant d'éclat relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

ELISE.

Moy, je dis que d'un cœur que nous pouvons cherir,
Une injure sans doute est bien dure à souffrir ;
Mais que s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vîte ;
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus boüillant courroux,
D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense
Dans un excez d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir appaisé ;

Et

Et je ſçay quel pouvoir malgré vôtre menace,
A de pareils forfaits donnera toûjours grace.

D. ELUIRE.

Ah ! ſçache quelque ardeur qui m'impoſe des loix,
Que mon front a rougi pour la derniere fois ;
Et que ſi deſormais on pouſſe ma colere,
Il n'eſt point de retour qu'il faille qu'on eſpere.
Quand je pourrois reprendre un tendre ſentiment ;
C'eſt aſſez contre luy que l'éclat d'un ſerment ;
Car enfin un eſprit qu'un peu d'orgueil inſpire,
Trouve beaucoup de honte à ſe pouvoir dédire ;
Et ſouvent aux dépens d'un penible combat,
Fait ſur ſes propres vœux un illuſtre attentat,
S'obſtine par honneur, & n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir ſa parole.
Ainſi dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prens point de clarté pour regler l'avenir ;
Et quoy qu'à mes deſtins la fortune prepare,
Crois que je ne puis eſtre au Prince de Navarre ;
Que de ces noirs accez qui troublent ſa raiſon,
Il n'ait fait éclater l'entiere gueriſon,
Et reduit tout mon cœur que ce mal perſecute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ELISE.

Mais quel affront nous fait le tranſport d'un jaloux ?

D. ELUIRE.

En eſt-il un qui ſoit plus digne de courroux ?
Et puis que noſtre cœur fait un effort extrême,
Lors qu'il ſe peut reſoudre à confeſſer qu'il aime ;
Puiſque l'honneur du Sexe en tout temps rigoureux,
Oppoſe un fort obſtacle à de pareils aveux.
L'Amant qui voit pour luy franchir un tel obſtacle,
Doit-il impunément douter de cet Oracle ?
Et n'eſt-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas,
Ce qu'on ne dit jamais qu'aprés de grands combats ?

ELISE.

Moy, je tiens que toûjours un peu de défiance,
En ces occaſions n'a rien qui nous offence ;
Et qu'il eſt dangereux qu'un cœur qu'on a charmé ;
Soit trop perſuadé, Madame, d'eſtre aimé,
Si....

D. ELUIRE.

N'en diſputons plus chacun a ſa penſée :
C'eſt un ſcrupule, enfin, dont mon ame eſt bleſſée :
Et contre mes deſirs, je ſens je ne ſçay quoy,
Me prédire un éclat entre le Prince & moy ;
Qui malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais ô Ciel ! en ces lieux D. Sylve de Caſtille ;
Ah ! Seigneur, par quel ſort vous vois-je maintenant ?

SCENE II.

D. SYLVE, D. ELUIRE, ELISE.

D. SYLVE.

JE ſçay que mon abord, Madame, eſt ſurprenant,
Et qu'eſtre ſans éclat entré dans cette Ville,
Dont l'ordre d'un Rival rend l'accez difficile ;
Qu'avoir pû me ſouſtraire aux yeux de ſes Soldats,
C'eſt un évenement que vous n'attendiez pas.
Mais ſi j'ay dans ces lieux franchi quelques obſtacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles,
Tout mon cœur a ſenti par de trop rudes coups
Le rigoureux deſtin d'eſtre éloigné de vous ;

Et je n'ay pû nier au tourment qui le tuë,
Quelques momens ſecrets d'une ſi chere veuë.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux Cieux,
De vous voir hors des mains d'un Tyran odieux;
Mais parmi les douceurs d'une telle avanture,
Ce qui m'eſt un ſujet d'éternelle torture,
C'eſt de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon ſort,
Ont envié l'honneur de cet illuſtre effort,
Et fait à mon Rival, avec trop d'injuſtice,
Offrir les doux perils d'un ſi fameux ſervice:
Ouy, Madame, j'avois pour rompre vos liens
Des ſentimens ſans doute auſſi beaux que les ſiens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le Ciel n'euſt voulu m'en dérober la gloire.

D. ELUIRE.

Je ſçay, Seigneur, je ſçay, que vous avez un cœur,
Qui des plus grands perils vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce genereux zele,
Dont la chaleur vous pouſſe à vanger ma querelle,
N'euſt contre les efforts d'un indigne projet
Pû faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais ſans cette action, dont vous eſtiez capable,
Mon ſort à la Caſtille eſt aſſez redevable:
On ſçait ce qu'en ami, plein d'ardeur & de foy,
Le Comte voſtre Pere a fait pour le feu Roy;
Aprés l'avoir aidé, juſqu'à l'heure derniere,
Il donne en ſes Eſtats un azile à mon Frere.
Quatre Luſtres entiers, il y cache ſon ſort,
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort;
Et pour rendre à ſon front l'éclat d'une Couronne,
Contre nos raviſſeurs vous marchez en perſonne.
N'eſtes-vous pas content, & ces ſoins genereux,
Ne m'attachent-ils point par d'aſſez puiſſans nœuds?

Quoy vostre ame, Seigneur, seroit-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée ;
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bien fait qu'il ne vienne de vous?
Ah ! souffrez dans les maux, où mon destin m'expose,
Qu'aux soins d'un autre aussi, je doive quelque chose ;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras ;
Acquerir de la gloire, où le vostre n'est pas.

D. SYLVE.

Ouy, Madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre,
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre ;
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à nostre douleur.
Ce secours d'un Rival m'est un cruel martyre ;
Mais, helas ! de mes mains, ce n'est pas là le pire ;
Le coup, le rude coup, dont je suis atterré,
C'est de me voir par tout ce Rival preferé.
Ouy, je ne vois que trop, que ses feux pleins de gloire,
Sur les miens dans vostre ame emportent la victoire ;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bon-heur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,
Qui fait tomber la gloire, ou s'attache vos vœux ;
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée,
Contre vos fiers Tyrans je conduis une armée ;
Mais je marche en tremblant à cette illustre employ,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moy,
Et que s'ils sont suivis, la fortune prepare
L'heur des plus beaux succez aux soins de la Navarre.

Ah ! Madame, faut-il me voir precipité
De l'eſpoir glorieux dont je m'eſtois flatté ?
Et ne puis-je ſçavoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir merité cette effroyable chute ?

D. ELUIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder,
Ce qu'à mes ſentimens vous devez demander ;
Et ſur cette froideur qui ſemble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre ;
Car enfin tous vos ſoins ne ſçauroient ignorer
Quels ſecrets de voſtre ame on m'a ſçeu déclarer,
Et je la crois cette ame, & trop noble, & trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute ;
Vous-meſme, dites, vous, s'il eſt de l'équité,
De me voir couronner une infidelité,
Si vous pouviez m'offrir, ſans beaucoup d'injuſtice,
Un cœur à d'autres yeux offert en ſacrifice,
Vous plaindre avec raiſon, & blâmer mes refus,
Lors qu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Ouy, Seigneur, c'eſt un crime, & les premieres flâmes,
Ont des droits ſi ſacrez ſur les illuſtres ames,
Qu'il faut perdre grandeurs, & renoncer au jour,
Plûtoſt que de pancher vers un ſecond amour.
J'ay pour vous cette ardeur que peut prendre l'eſtime,
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;
Mais n'exigez de moy que ce que je vous dois,
Et ſoûtenez l'honneur de voſtre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendreſſe
Vous conſerve le cœur de l'aimable Comteſſe ;
Ce que pour un ingrat, (car vous l'eſtes Seigneur,)
Elle a d'un choix conſtant refuſé le bon-heur.
Quel mépris genereux dans ſon ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat, que donne un Diadême ;

Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravez,
Et rendez à ſon cœur, ce que vous luy devez.

D. SYLVE.

Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez point ſon merite,
Il n'eſt que trop preſent à l'ingrat qui la quitte ;
Et ſi mon cœur vous dit, ce que pour elle il ſent ;
J'ay peur qu'il ne ſoit pas envers vous innocent.
Ouy, ce cœur l'oſe plaindre, & ne ſuit pas ſans peine
L'imperieux effort de l'amour qui l'entraîne ;
Aucun eſpoir pour vous n'a flatté mes deſirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des ſoûpirs ;
Qui n'ait dans ſes douceurs fait jetter à mon ame,
Quelques triſtes regards, vers ſa premiere flâme ;
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et meſler des remords à mes plus chers ſouhaits.
J'ay fait plus que cela, puiſqu'il vous faut tout dire,
Ouy, j'ay voulu ſur moy vous oſter voſtre empire ;
Sortir de voſtre chaîne, & rejeter mon cœur,
Sous le joug innocent de ſon premier vainqueur.
Mais aprés mes efforts ma conſtance abbatuë,
Voit un cours neceſſaire à ce mal qui me tuë ;
Et deuſt eſtre mon ſort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'eſpoir de mes vœux ;
Je ne ſçaurois ſouffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux poſſedée ;
Et le flambeau du jour qui m'offre vos appas,
Doit avant cet Hymen éclairer mon trépas.
Je ſçay que je trahis une Princeſſe aimable,
Mais, Madame, aprés tout mon cœur eſt-il coupable ;
Et le fort aſcendant, que prend voſtre beauté,
Laiſſe-t-il aux eſprits aucune liberté ?
Helas ! je ſuis icy, bien plus à plaindre qu'elle ;
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidelle.

D'un pareil déplaiſir on ſe peut conſoler ;
Mais moy par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ay celuy de quitter une aimable perſonne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELUIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir ;
Et toûjours noſtre cœur eſt en noſtre pouvoir ;
Il peut bien quelquefois montrer quelque foibleſſe,
Mais enfin, ſur nos ſens, la raiſon eſt maiſtreſſe....

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

MAdame, mon abord, comme je connois bien,
Aſſez mal-à-propos trouble voſtre entretien ;
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
Ne croyoient pas trouver ſi bonne compagnie.

D. ELUIRE.

Cette veuë, en effet, ſurprend au dernier poinct ;
Et de meſme que vous, je ne l'attendois point.

D. GARCIE.

Ouy, Madame, je croy, que de cette viſite,
Comme vous l'aſſurez, vous n'eſtiez point inſtruite ;
Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bon-heur ;

Et nous mettre en eſtat, ſans nous vouloir ſurprendre ;
De vous rendre en ces lieux, ce qu'on voudroit vous rendre.

D. SYLVE.

Les heroïques ſoins vous occupent ſi fort,
Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurois eu tort ;
Et des grands Conquerans les ſublimes penſées
Sont aux civilitez avec peine abaiſſées.

D. GARCIE.

Mais les grands Conquerans, dont on vante les ſoins,
Loin d'aimer le ſecret, affectent les témoins.
Leur ame dés l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller teſte levée ;
Et s'appuyant toûjours ſur de hauts ſentimens,
Ne s'abaiſſe jamais à des déguiſemens
Ne commettez-vous point vos vertus heroïques,
En paſſant dans ces lieux par des ſourdes pratiques ;
Et ne craignez-vous point, qu'on puiſſe aux yeux de tous
Trouver cette action trop indigne de vous ?

D. SYLVE.

Je ne ſçay ſi quelqu'un blâmera ma conduite ;
Au ſecret que jay fait d'une telle viſite ;
Mais je ſçay qu'aux projets qui veulent la clarté ;
Prince, je n'ay jamais cherché l'obſcurité.
Et quand j'auray ſur vous à faire une entrepriſe,
Vous n'aurez pas ſujet de blâmer la ſurpriſe ;
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le ſoin de vous en avertir.
Cependant demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats aprés d'autres affaires ;
Et d'un ſang un peu chaud reprimant les boüillons,
N'oublions pas tous deux, devant qui nous parlons.

D. ELUIRE.

D. ELUIRE.

Prince, vous avez tort, & sa visite est telle,
Que vous....

D. GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame, & vostre esprit devroit feindre un peu mieux,
Lors qu'il veut ignorer sa venuë en ces lieux.
Cette chaleur si prompte, à vouloir la défendre,
Persuade assez mal qu'elle ait pû vous surprendre.

D. ELUIRE.

Quoy que vous soupçonniez, il m'importe si peu;
Que j'aurois du regret d'en faire un desaveu.

D. GARCIE.

Poussez-donc jusqu'au bout cet orgueil heroïque,
Et que sans hesiter tout vostre cœur s'explique;
C'est au déguisement donner trop de credit,
Ne desavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte,
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte;
Que pour vous sa presence a des charmes si doux....

D. ELUIRE.

Et si je veux l'aimer m'en empescherez vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à pretendre,
Et pour regler mes vœux ay-je vostre ordre à prendre?
Sçachez que trop d'orgueil a pû vous décevoir,
Si vostre cœur sur moy s'est crû quelque pouvoir;
Et que mes sentimens sont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lors qu'on me les demande:
Je ne vous diray point si le Comte est aimé,
Mais apprenez de moy qu'il est fort estimé,

Que ſes hautes vertus, pour qui je m'intereſſe,
Meritent mieux que vous les vœux d'une Princeſſe,
Que je garde aux ardeurs, aux ſoins qu'il me fait voir
Tout le reſſentiment qu'une ame puiſſe avoir:
Et que ſi des deſtins la fatale puiſſance,
M'oſte la liberté d'eſtre ſa récompenſe;
Au moins eſt-il en moy de promettre à ſes vœux;
Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.
Et ſans vous amuſer d'une attente frivole,
C'eſt à quoy je m'engage, & je tiendray parole.
Voilà mon cœur ouvert, puiſque vous le voulez,
Et mes vrais ſentimens à vos yeux étalez.
Eſtes-vous ſatisfait, & mon ame attaquée,
S'eſt-elle à voſtre avis aſſez bien expliquée?
Voyez pour vous oſter tout lieu de ſoupçonner,
S'il reſte quelque jour encor à vous donner;
Cependant ſi vos ſoins s'attachent à me plaire,
Songez que voſtre bras, Comte, m'eſt neceſſaire;
Et d'un capricieux, quels que ſoient les tranſports,
Qu'à punir nos Tyrans, il doit tous ſes efforts.
Fermez l'oreille, enfin, à toute ſa furie,
Et pour vous y porter, c'eſt moy qui vous en prie.

SCENE IV.

D. GARCIE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

TOut vous rit, & voſtre ame en cette occaſion
Jouït ſuperbement de ma confuſion.
Il vous eſt doux de voir un aveu plein de gloire,
Sur les feux d'un Rival marquer voſtre victoire;

Mais c'eſt à voſtre joye un ſurcroiſt ſans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce Rival;
Et mes pretentions hautement étouffées,
A vos vœux triomphans ſont d'illuſtres trophées.
Goûtez à pleins tranſports ce bon heur éclatant,
Mais ſçachez qu'on n'eſt pas encor où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop juſtes cauſes,
Et l'on verra peut-eſtre arriver bien des choſes;
Un deſeſpoir va loin quand il eſt échappé,
Et tout eſt pardonnable à qui ſe voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux pour flatter voſtre flâme,
A jamais n'eſtre à moy, vient d'engager ſon ame,
Je ſçauray bien trouver dans mon juſte courroux
Les moyens d'empeſcher qu'elle ne ſoit à vous.

D. SYLVE.

Cet obſtacle n'eſt pas ce qui me met en peine,
Nous verrons quelle attente en tout cas ſera vaine,
Et chacun de ſes feux pourra par ſa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme entre Rivaux, l'ame la plus poſée,
A des termes d'aigreur, trouve une pente aiſée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puiſſe trop échauffer voſtre eſprit & le mien;
Prince, affranchiſſez-moy d'une geſne ſecrette,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non ne craignez point qu'on pouſſe voſtre eſprit,
A violer icy l'ordre qu'on vous preſcrit;
Quelque juſte fureur qui me preſſe, & vous flatte,
Je ſçay, Comte, je ſçay, quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous ſont ouverts, ouï, ſortez-en, ſortez,
Glorieux des douceurs que vous en remportez;

Mais encore une fois, apprenez que ma teſte
Peut ſeule dans vos mains mettre voſtre conqueſte;

D. SYLVE.

Quand nous en ſerons-là, le ſort en noſtre bras;
De tous nos intereſts vuidera les debats.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. ELUIRE, D. ALVAR.

D. ELUIRE.

RETOURNEZ, D. Alvar, & perdez l'esperance,
De me persuader l'oubly de cette offense;
Cette playe en mon cœur ne sçauroit se guerir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je défere?
Non, non, il a pousſé trop avant ma colere;
Et son vain repentir qui porte icy vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié, jamais cœur que je pense,
Par un plus vif remors n'expia son offense;
Et si dans la douleur vous le consideriez,
Il toucheroit vostre ame, & vous l'excuseriez.
On sçait bien que le Prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvemens où son ame se livre,
Et qu'en un sang beüillant, toutes les passions
Ne laissent guere place à des reflexions.

Dom Lope prévenu d'une fauſſe lumiere,
De l'erreur de ſon Maiſtre, a fourny la matiere;
Un bruit aſſez confus, dont le zele indiſcret,
A de l'abord du Comte éventé le ſecret,
Vous avoit miſe auſſi de cette intelligence,
Qui dans ces lieux gardez a donné ſa preſence;
Le Prince a creu l'avis, & ſon amour ſeduit,
Sur une fauſſe allarme a fait tout ce grand bruit.
Mais d'une telle erreur ſon ame eſt revenuë,
Voſtre innocence, enfin, luy vient d'eſtre connuë,
Et D. Lope, qu'il chaſſe, eſt un viſible effet,
Du vif remords qu'il ſent de l'éclat qu'il a fait

D. ELUIRE.

Ah! c'eſt trop promptement qu'il croit mon innocence,
Il n'en a pas encor une entiere aſſeurance;
Dites-luy, dites-luy, qu'il doit bien tout peſer;
Et ne ſe haſter point, de peur de s'abuſer.

D. ALVAR.

Madame, il ſçait trop bien....

D. ELUIRE.

Mais, D. Alvar, de grace;
N'étendons pas plus loin un diſcours qui me laſſe,
Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importans.
Ouï, d'un trop grand malheur la ſurpriſe me preſſe,
Et le bruit du trépas de l'illuſtre Comteſſe,
Doit s'emparer ſi bien de tout mon déplaiſir,

D. ALVAR.

Qu'aucun autre ſoucy n'a droit de me ſaiſir.
Madame, ce peut eſtre une fauſſe nouvelle;
Mais mon retour au Prince en porte une cruelle.

D. ELUIRE.

De quelque grand ennuy qu'il puiſſe eſtre agité,
Il en aura toûjours moins qu'il n'a merité.

SCENE II.

D. ELUIRE, ELISE.

ELISE.

J'Attendois qu'il ſortiſt, Madame, pour vous dire,
Ce qu'il veut maintenant que voſtre ame reſpire,
Puiſque voſtre chagrin dans un moment d'icy,
Du ſort de Done Ignés peut ſe voir éclaircy.
Un inconnu qui vient pour cette confidence,
Vous fait par un des ſiens demander audiance.

D. ELUIRE.

Eliſe, il faut le voir, qu'il vienne promptement.

ELISE.

Mais il veut n'eſtre veu que de vous ſeulement:
Et par cet Envoyé, Madame, il ſollicite,
Qu'il puiſſe ſans témoins, vous rendre ſa viſite.

D. ELUIRE.

Hé bien, nous ſerons ſeuls, & je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le ſoin de l'amener;
Que mon impatience en ce moment eſt forte!
O! deſtins, eſt-ce joye, ou douleur qu'on m'apporte?

SCENE III.

D. PEDRE, ELISE.

ELISE.

OUI...

D. PEDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voicy.

ELISE.

En quel lieu voſtre Maiſtre...

D. PEDRE.

Il eſt proche d'icy;
Le feray-je venir?

ELISE.

Dites-luy qu'il s'avance;
Aſſuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne ſe verra d'aucuns yeux éclairé;
Je ne ſçay quel ſecret en doit eſtre auguré,
Tant de precaution qu'il affecte de prendre...
Mais le voicy déja.

SCENE IV.

D. IGNES, ELISE.

ELISE.

SEigneur ; pour vous attendre
On a fait... Mais que voy-je, ha ! Madame, mes yeux.

D. IGNES *en habit de Cavalier.*

Ne me découvrez point, Eliſe, dans ces lieux,
Et laiſſez reſpirer ma triſte deſtinée,
Sous une feinte mort, que je me ſuis donnée.
C'eſt elle qui m'arrache à tous mes fiers Tyrans;
Car je puis ſous ce nom comprendre mes parens;
J'ay par elle évité cet Hymen redoutable,
Pour qui j'aurois ſouffert une mort veritable;
Et ſous cet équipage, & le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le ſecret de mon ſort,
Pour me voir à l'abry de l'injuſte pourſuite,
Qui pourroit dans ces lieux perſecuter ma fuite.

ELISE.

Ma ſurpriſe en public eut trahi vos deſirs;
Mais allez là dedans étouffer des ſoûpirs,
Et des charmans tranſports d'une pleine allegreſſe,
Saiſir à voſtre aſpect le cœur de la Princeſſe;
Vous la trouverez ſeule, elle meſme a pris ſoin
Que voſtre abord fuſt libre, & n'euſt aucun témoin;
Vois-je pas D. Alvar?

SCENE V.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

LE Prince me renvoye,
Vous prier que pour luy voſtre credit s'employe :
De ſes jours, belle Eliſe, on doit n'eſperer rien,
S'il n'obtient par vos ſoins un moment d'entretien,
Son ame a des tranſports.... Mais le voicy luy-même.

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

AH ! ſois un peu ſenſible à ma diſgrace extrême,
Eliſe, & prens pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ELISE.

C'eſt avec d'autres yeux que ne fait la Princeſſe,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous preſſe ;
Mais nous avons du Ciel, ou du temperament,
Que nous jugeons de tout chacun diverſement.

Et puis qu'elle vous blâme, & que ſa fantaiſie,
Luy fait un monſtre affreux de voſtre jalouſie;
Je ſerois complaiſant, & voudrois m'efforcer
De cacher à ſes yeux, ce qui peut les bleſſer.
Un Amant ſuit ſans doute une utile methode,
S'il fait qu'à noſtre humeur la ſienne s'accommode,
Et cent devoirs ſont moins que ces ajuſtemens,
Qui font croire en deux cœurs les meſmes ſentimens.
L'art de ces deux rapports fortement les aſſemble,
Et nous n'aimons rien tant, que ce qui nous reſſemble.

D. GARCIE.

Je le ſçay, mais helas! les deſtins inhumains,
S'oppoſent à l'effet de ces juſtes deſſeins;
Et malgré tous mes ſoins viennent toûjours me tendre
Un piege, dont mon cœur ne ſçauroit ſe défendre.
Ce n'eſt pas que l'ingrate aux yeux de mon Rival,
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal;
Et témoigné pour luy des excés de tendreſſe,
Dont le cruel objet me reviendra ſans ceſſe:
Mais comme trop d'ardeur, enfin, m'avoit ſéduit,
Quand j'ay creu qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
D'un trop cuiſant ennuy je ſentirois l'atteinte,
A luy laiſſer ſur moy quelque ſujet de plainte.
Ouy, je veux faire au moins, ſi je m'en vois quitté,
Que ce ſoit de ſon cœur pure infidelité;
Et venant m'excuſer d'un trait de promptitude,
Dérober tout pretexte à ſon ingratitude.

ELISE.

Laiſſez un peu de temps à ſon reſſentiment,
Et ne la voyez point, Seigneur, ſi promptement;

D. GARCIE.

Ah! ſi tu me cheris, obtiens que je la voye,
C'eſt une liberté qu'il faut qu'elle m'octroye;

Je ne pars point d'icy qu'au moins son fier dédain.

ELISE.

De grace differez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ELISE.

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller;
Demeurez-donc, Seigneur, je m'en vais luy parler.

D GARCIE.

Dy-luy, que j'ay d'abord banny de ma presence,
Celuy dont les avis ont causé mon offence,
Que D. Lope jamais....

SCENE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D GARCIE.

QUe vois-je ! ô justes Cieux,
Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux?
Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop fidelles,
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles.
Voicy le coup fatal qui devoit m'accabler;
Et quand par des soupçons je me sentois troubler,
C'estoit, c'estoit le Ciel, dont la sourde menace
Presageoit à mon cœur cette horrible disgrace.

D. ALVAR.

Qu'avez vous veu, Seigneur, qui vous puisse émouvoir?

D. GARCIE.

J'ay veu ce que mon ame a peine à concevoir ;
Et le renverſement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette avanture ;
C'en eſt fait..., le deſtin... je ne ſçaurois parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que voſtre eſprit tâche à ſe rappeller.

D. GARCIE.

J'ay veu... vengeance, ô Ciel !

D. ALVAR.

Quelle atteinte ſoudaine....?

D. GARCIE.

J'en mourray, D. Alvar, la choſe eſt bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourroit...

D. GARCIE.

Ah ! tout eſt ruiné ;
Je ſuis, je ſuis trahi, je ſuis aſſaſſiné ;
Un homme, ſans mourir te le puis-je bien dire,
Un homme dans les bras de l'infidelle Eluire ?

D. ALVAR.

Ah ! Seigneur, la Princeſſe eſt vertueuſe au point.

D. GARCIE.

Ah ! ſur ce que j'ay veu, ne me conteſtez point ;
D. Alvar, c'en eſt trop que ſoûtenir ſa gloire,
Lorſque mes yeux font foy d'une action ſi noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos paſſions nous font prendre ſouvent
Pour choſe veritable un objet décevant ;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie,
Se puiſſe...

D. GARCIE.

D. Alvar, laiſſez-moy je vous prie ;
Un Conſeiller me choque en cette occaſion,
Et je ne prens avis que de ma paſſion.

D. ALVAR.

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

D. GARCIE.

Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche ;
Mais il faut voir qui c'est, & de ma main punir....
La voicy, ma fureur, te peux-tu retenir ?

SCENE VIII.

D. ELUIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELUIRE.

HE' bien, que voulez-vous, & quel espoir, de grace,
Aprés vos procedez peut flater vostre audace ?
Osez-vous à mes yeux encor vous presenter,
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs, dont une ame est capable
A vos déloyautez n'ont rien de comparable,
Que le sort, les demons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. ELUIRE.

Ah ! vrayment j'attendois l'excuse d'un outrage ;
Mais à ce que je vois, c'est un autre langage.

D. GARCIE.

Ouy, ouy, c'en est un autre, & vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traistre dans vos bras,
Qu'un funeste hazard par la porte entr'ouverte,
Eust offert à mes yeux vostre honte, & ma perte.
Est-ce l'heureux Amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre Rival qui m'estoit inconnu ?

O Ciel ! donne à mon cœur des forces ſuffiſantes
Pour pouvoir ſupporter des douleurs ſi cuiſantes :
Rougiſſez maintenant, vous en avez raiſon,
Et le maſque eſt levé de voſtre trahiſon.
Voilà ce que marquoient les troubles de mon ame,
Ce n'eſtoit pas en vain que s'allarmoit ma flâme ;
Par ces frequens ſoupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et malgré tous vos ſoins, & voſtre adreſſe à feindre,
Mon aſtre me diſoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne preſumez pas que ſans eſtre vangé,
Je ſouffre le dépit de me voir outragé.
Je ſçay que ſur les vœux on n'a point de puiſſance,
Que l'amour veut par tout naiſtre ſans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute ame eſt libre à nommer ſon vainqueur.
Auſſi ne trouverois-je aucun ſujet de plainte,
Si pour moy voſtre bouche avoit parlé ſans feinte,
Et ſon arreſt livrant mon eſpoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au ſort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie,
Qui ne ſçauroit trouver de trop grands châtimens,
Et je puis tout permettre à mes reſſentimens ;
Non, non, n'eſperez rien aprés un tel outrage,
Je ne ſuis plus à moy, je ſuis tout à la rage :
Trahy de tous coſtez, mis dans un triſte eſtat,
Il faut que mon amour ſe vange avec éclat ;
Qu'icy j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon deſeſpoir acheve par moy-même.

D. ELUIRE.

'Aſſez paiſiblement vous a-t-on écouté,
Et pourray-je à mon tour parler en liberté ?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire...;

D. ELUIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajoûter, je suis preste à l'ouïr,
Sinon faites au moins que je puisse jouïr.
De deux, ou trois momens de paisible audience.

D. GARCIE.

Hé, bien j'écoûte, ô Ciel! quelle est ma patience!

D. ELUIRE.

Je force ma colere; & veux sans nulle aigreur.
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est que vous voyez bien.....

D. ELUIRE.

Ah! j'ay presté l'oreille;
Autant qu'il vous a pleu, rendez moy la pareille;
J'admire mon destin, & jamais sous les Cieux,
Il ne fut rien, je croy, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un Amant, qui sans se rebuter
Applique tous ses soins à me persecuter,
Qui dans tout cet amour que sa bouche m'exprime;
Ne conserve pour moy nul sentiment d'estime;
Rien au fond de ce cœur qu'ont pû blesser mes yeux,
Qui fasse droit au sang que j'ay receu des Cieux,
Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Ouy, je vois..... ah! sur tout ne m'interrompez point,
Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, & qui doit faire croire,
Que quand tout l'Univers douteroit de ma gloire.

Il

Il voudroit contre tous en estre le garant,
Est celuy qui s'en fait l'ennemy le plus grand.
On ne voit échaper aux soins que prend sa flâme
Aucune occasion de soupçonner mon ame;
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats,
Que sans estre blessé l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en Amant, qui plus que la mort
même,
Apprehende toûjours d'offencer ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, & cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect.
A toute extremité dans ses doutes il passe,
Et ce n'est que fureur, qu'injure, & que menace;
Cependant aujourd'huy je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et luy donner moyen par une bonté pure
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a falu souffrir,
Part de ce qu'à vos yeux le hazard vient d'offrir;
J'aurois tort de vouloir dementir vostre veuë,
Et vostre ame sans doute a dû paroistre émeuë.

D. GARCIE.

Et n'est-ce pas.....

D. ELUIRE.

Encor un peu d'attention;
Et vous allez sçavoir ma resolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse;
Vous estes maintenant sur un grand precipice:
Et ce que vostre cœur pourra déliberer,
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer;
Si malgré cet objet qui vous a pû surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moy
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voy;
Si de vos sentimens la prompte déference,
Veut sur ma seule foy croire mon innocence,

Et de tous vos soupçons dementir le credit,
Pour croire aveuglement ce que mon cœur vous dit;
Cette soûmission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime.
Je retracte à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous;
Et si je puis un jour choisir ma destinée,
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née;
Mon honneur satisfait par ce respect soudain
Promet à vostre amour, & mes vœux & ma main:
Mais prestez bien l'oreille, à ce que je vais dire,
Si cet offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur, & ma naissance,
Et que de vostre esprit les ombrages puissans,
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincere à qui l'on fait outrage:
Je suis preste à le faire, & vous serez content;
Mais il vous faut de moy détacher à l'instant,
A mes vœux pour jamais renoncer de vous même;
Et j'atteste du Ciel la puissance suprême,
Que quoy que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisiray plûtost d'estre à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix dequoy vous satisfaire,
Avisez maintenant celuy qui peut vous plaire.

D. GARCIE.

Juste Ciel! jamais rien peut-il estre inventé
Avec plus d'artifice, & de déloyauté?
Tout ce que des Enfers la malice étudie,
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarasser un cœur?

Ah ! que vous ſçavez bien, icy contre moy-même,
Ingrate, vous ſervir de ma foibleſſe extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traiſtres yeux.
Parce qu'on eſt ſurpriſe, & qu'on manque d'excuſe ;
D'un offre de pardon on emprunte la ruſe ;
Voſtre feinte douceur forge un amuſement,
Pour divertir l'effet de mon reſſentiment ;
Et par le nœud ſubtil du choix qu'elle embaraſſe,
Veut ſouſtraire un perfide au coup qui le menace.
Oüy, vos dexteritez veulent me détourner
D'un éclairciſſement qui vous doit condamner ;
Et voſtre ame feignant une innocence entiere
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumiere,
Qu'à des conditions, qu'aprés d'ardens ſouhaits,
Vous penſez que mon cœur n'acceptera jamais.
Mais vous ſerez trompée en me croyant ſurprendre ;
Oüy, oüy, je pretends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige accuſant ma fureur,
Peut de ce que j'ay veu juſtifier l'horreur.

D. ELUIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous preſcrire
De ne plus rien pretendre au cœur de Done Eluire.

D. GARCIE.

Soit, je ſouſcris à tout, & mes vœux auſſi bien,
En l'eſtat où je ſuis ne pretendent plus rien.

D. ELUIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces diſcours ſont de vaines défaites ;
Et c'eſt moy bien plûtoſt qui dois vous avertir,
Que quelqu'autre dans peu ſe pourra repentir ;
Le traiſtre, quel qu'il ſoit, n'aura pas l'avantage
De dérober ſa vie à l'effort de ma rage.

D. ELUIRE.

Ah ! c'eſt trop en ſouffrir, & mon cœur irrité
Ne doit plus conſerver une ſotte bonté ;
Abandonnons l'ingrat à ſon propre caprice,
Et puis qu'il veut perir, conſentons qu'il periſſe,
Eliſe..... A cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendray que c'eſt trop m'offenſer.

Eliſe entre

Faites un peu ſortir la perſonne cherie.....
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis.....

D. ELUIRE.

Attendez vous ſerez ſatisfait

ELISE.

Voicy de ſon jaloux ſans doute un nouveau trait.

D ELUIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colere,
Dans la meſme fierté, juſqu'au bout perſevere ;
Et ſur tout deſormais ſongez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos ſoupçons éclaircis.
Voicy graces au Ciel, ce qui les a fait naiſtre,
Ces ſoupçons obligeans que l'on me fait paroiſtre ;
Voyez bien ce viſage, & ſi de Done Ignés,
Vos yeux au meſme inſtant n'y connoiſſent les traits.

SCENE IX.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. IGNES, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

O Ciel!

D. ELUIRE.

Si la fureur dont voſtre ame eſt émeuë,
Vous trouble juſques-là l'uſage de la veuë,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir conſulter,
Qui ne vous laiſſeront aucun lieu de douter.
Sa mort eſt une adreſſe au beſoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a perſecutée,
Et ſous un tel habit elle cachoit ſon ſort
Pour mieux jouïr du fruit de cette feinte mort.
Madame, pardonnez, s'il faut que je conſente
A trahir vos ſecrets, & tromper voſtre attente;
Je me vois expoſée à ſa temerité,
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
Et mon honneur en butte aux ſoupçons qu'il peut prendre,
Eſt reduit à toute heure aux ſoins de ſe défendre.
Nos doux embraſſemens qu'a ſurpris ce jaloux,
De cent indignitez m'ont fait ſouffrir les coups.
Oüy, voilà le ſujet d'une fureur ſi prompte,
Et l'aſſuré témoin qu'on produit de ma honte;
Jouïſſez à cette heure en Tyran abſolu
De l'éclairciſſement que vous avez voulu;
Mais ſçachez que j'auray ſans ceſſe la memoire
De l'outrage ſanglant qu'on a fait à ma gloire,

Et ſi je puis jamais oublier mes ſermens,
Tombent ſur moy du Ciel les plus grands châtimens ;
Qu'un tonnerre éclatant mette ma teſte en poudre,
Lors qu'à ſouffrir vos feux je pourray me reſoudre.
Allons, Madame, allons, oſtons nous de ces lieux,
Qu'infectent les regards d'un monſtre furieux ;
Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
Evitons les effets de ſa rage animée,
Et ne faiſons des vœux dans nos juſtes deſſeins,
Que pour nous voir bien-toſt affranchir de ſes mains.

D. IGNES.

Seigneur, de vos ſoupçons l'injuſte violence,
A la meſme vertu vient de faire une offence.

D. GARCIE.

Quelles triſtes clartez diſſipent mon erreur ;
Envelopent mes ſens d'une profonde horreur ;
Et ne laiſſent plus voir à mon ame abatuë,
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tuë ?
Ah ! D. Alvar, je voy que vous avez raiſon,
Mais l'Enfer dans mon cœur a ſouflé ſon poiſon ;
Et par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemy ſe rencontre en moy-meſme.
Que me ſert-il d'aimer du plus ardent amour,
Qu'une ame conſumée ait jamais mis au jour ;
Si par ſes mouvemens qui font toute ma peine,
Cet amour à tous coups ſe rend digne de haine ?
Il faut, il faut vanger par mon juſte trépas
L'outrage que j'ay fait à ſes divins appas ;
Auſſi bien quel conſeil aujourd'huy puis-je ſuivre ?
Ah ! j'ay perdu l'objet, pour qui j'aimois à vivre ;
Si j'ay pû renoncer à l'eſpoir de ſes vœux,
Renoncer à la vie, eſt beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur.

D. GARCIE.

Non, D. Alvar, ma mort eſt neceſſaire;
Il n'eſt ſoins, ny raiſons qui m'en puiſſent diſtraire;
Mais il faut que mon ſort en ſe precipitant
Rende à cette Princeſſe un ſervice éclatant.
Et je veux me chercher dans cette illuſtre envie
Les moyens glorieux de ſortir de la vie,
Faire par un grand coup qui ſignale ma foy,
Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moy,
Et qu'elle puiſſe dire en ſe voyant vangée,
C'eſt par ſon trop d'amour qu'il m'avoit outragée.
Il faut que de ma main un illuſtre attentat
Porte une mort trop deuë au ſein de Mauregat;
Que j'aille prevenir par une belle audace,
Le coup, dont la Caſtille avec bruit le menace;
Et j'auray des douceurs dans mon inſtant fatal,
De ravir cette gloire, à l'eſpoir d'un Rival.

D. ALVAR.

Un ſervice, Seigneur, de cette conſequence
Auroit bien le pouvoir d'effacer voſtre offence;
Mais hazarder.....

D. GARCIE.

Allons par un juſte devoir,
Faire à ce noble effort ſervir mon deſeſpoir.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

OUY, jamais il ne fut de si rude surprise :
Il venoit de former cutte haute entreprise,
A l'avide desir d'immoler Mauregat,
De son prompt desespoir il tournoit tout l'éclat.
Ses soins precipitez vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon, & prevenir l'ennuy,
Qu'un Rival partageast cette gloire avec luy.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidele,
Est venu luy porter la fâcheuse nouvelle,
Que ce mesme Rival qu'il vouloit prevenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir ;
L'a prevenu luy-mesme, en immolant le traistre,
Et pousse dans ce jour, Dom Alphonse à paroistre,
Qui d'un si prompt succés va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la Princesse sa sœur ;
Et ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la recompence,

Dont

Dont il pretend payer le ſervice éclatant
Du bras qui luy fait jour au Throſne qui l'attend?

ELISE.

Ouy, Done Eluire a ſçeu ces nouvelles ſemées,
Et du vieux Dom Loüis, les trouve confirmées,
Qui vient de luy mander, que Leon dans ce jour,
De Dom Alphonſe, & d'elle, attend l'heureux retour,
Et que c'eſt-là qu'on doit, par un revers proſpere,
Luy voir prendre un époux de la main de ce Frere;
Dans ce peu qu'il en dit, il donne aſſez à voir,
Que Dom Sylve eſt l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du Prince...

ELISE.

Eſt ſans doute bien rude,
Et je le trouve à plaindre en ſon inquietude.
Son intereſt pourtant, ſi j'en ay bien jugé,
Eſt encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ay point connu, qu'à ce ſuccés qu'on vante,
La Princeſſe ait fait voir une ame fort contente,
De ce Frere qui vient, & de la lettre auſſi;
Mais...

SCENE II.

D. ELUIRE, D. ALVAR, ELISE, D. IGNES.

D. ELUIRE.

FAites Dom Alvar venir le Prince icy:
Souffrez que devant vous je luy parle, Madame,
Sur cet évenement, dont on ſurprend mon ame,

Et ne m'accuſez point d'un trop prompt change-
ment,
Si je perds contre luy tout mon reſſentiment.
Sa diſgrace impreveuë a pris droit de l'éteindre,
Sans luy laiſſer ma haine, il eſt aſſez à plaindre,
Et le Ciel qui l'expoſe à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien ſervi les ſermens de mon cœur.
Un éclatant arreſt de ma gloire outragée,
A jamais n'eſtre à luy me tenoit engagée;
Mais quand par les deſtins il eſt executé,
J'y vois pour ſon amour trop de ſeverité;
Et le triſte ſuccés de tout ce qu'il m'adreſſe
M'efface ſon offence, & luy rend ma tendreſſe.
Ouy, mon cœur trop vangé par de ſi rudes coups,
Laiſſe à leur cruauté deſarmer ſon courroux,
Et cherche maintenant par un ſoin pitoyable
A conſoler le ſort d'un Amant miſerable,
Et je croy que ſa flâme a bien pû meriter
Cette compaſſion que je luy veux preſter.

D. IGNES.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres ſentimens qu'on voit qu'il vous inſpire.
Ce qu'il a fait pour vous.... Il vient, & ſa pâleur,
De ce coup ſurprenant marque aſſez la douleur.

SCENE III.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. IGNES, ELISE.

D. GARCIE.

MAdame, avec quel front faut-il que je m'a-
vence,
Quand je viens vous offrir l'odieuſe preſence...?

D. ELUIRE.

Prince, ne parlons plus de mon reſſentiment,
Voſtre ſort dans mon ame a fait du changement;
Et par le triſte eſtat où ſa rigueur vous jette,
Ma colere eſt éteinte, & noſtre paix eſt faite.
Ouy, bien que voſtre amour ait merité les coups;
Que fait ſur luy du Ciel éclater le courroux;
Bien que ſes noirs ſoupçons ayent offencé ma gloire,
Par des indignitez qu'on auroit peine à croire;
J'avoûray toutefois que je plains ſon mal-heur,
Juſqu'à voir nos ſuccés avec quelque douleur;
Que je hay les faveurs de ce fameux ſervice,
Lors qu'on veut de mon cœur luy faire un ſacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les momens,
Où le ſort contre vous n'armoit que mes ſermens;
Mais, enfin, vous ſçavez comme nos deſtinées,
Aux intereſts publics ſont toûjours enchaînées,
Et que l'ordre des Cieux pour diſpoſer de moy,
Dans mon Frere qui vient, me va montrer mon Roy.
Cedez comme moy, Prince, à cette violence,
Où la grandeur ſoûmet celles de ma naiſſance;
Et ſi de voſtre amour les déplaiſirs ſont grands,
Qu'il ſe faſſe un ſecours de la part que j'y prends,
Et ne ſe ſerve point contre un coup qui l'étonne
Du pouvoir qu'en ces lieux voſtre valeur vous donne.
Ce vous ſeroit ſans doute un indigne tranſport
De vouloir dans vos maux luter contre le ſort;
Et lors que c'eſt en vain qu'on s'oppoſe à ſa rage,
La ſoûmiſſion prompte eſt grandeur de courage.
Ne reſiſtez donc point à ſes coups éclatans,
Ouvrez les murs d'Aſtorgue au Frere que j'attends,

De Leon vers ces murs, il semble avoir volé,
Pour recevoir le prix du Tyran immolé;
Ne craignez point du tout qu'aucune resistance
Fasse valoir icy ce que j'ay de puissance,
Il n'est effort humain que pour vous conserver;
Si vous y consentiez, je ne pûsse braver.
Mais ce n'est pas à moy, dont on hait la memoire,
A pouvoir esperer cet avenir plein de gloire;
Et je ne voudrois pas par des efforts trop vains
Jetter le moindre obstacle à vos justes dessein.
Non, je ne contrains point vos sentimens, Madame;
Je vais en liberté laisser toute vostre ame,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la derniere rigueur.

SCENE IV.

D. ELUIRE, D. IGNES, ELISE.

D. ELUIRE.

MAdame, au desespoir où son destin l'expose,
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause.
Vous me rendrez justice en croyant que mon cœur
Fait de vos interests sa plus vive douleur;
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que si je me plains d'une disgrace horrible,
C'est de voir que du Ciel le funeste courroux
Ait pris chez moy les traits qu'il lance contre vous;
Et rendu mes regards coupables d'une flâme,
Qui traite indignement les bontez de vostre ame.

D. IGNES.

C'eſt un évenement, dont ſans doute vos yeux
N'ont point pour moy, Madame, à quereller les Cieux;
Si les foibles attraits qu'étale mon viſage,
M'expoſoient au deſtin de ſouffrir un volage,
Le Ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups;
Quand pour m'oſter ce cœur, il s'eſt ſervi de vous,
Et mon front ne doit point rougir d'une inconſtance,
Qui de vos traits aux miens marque la difference;
Si pour ce changement je pouſſe des ſoûpirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos deſirs;
Et dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuſe pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pû retenir un cœur, dont les tribus
Cauſent un ſi grand trouble à vos vœux combatus.

D. ELUIRE.

Accuſez-vous plûtoſt de l'injuſte ſilence,
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence;
Ce ſecret plûtoſt ſçeu, peut-eſtre à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles ſi fâcheux;
Et mes juſtes froideurs des deſirs d'un volage,
Au point de leur naiſſance, ayant banny l'hommage,
Euſſent pû renvoyer...

D. IGNES.

Madame le voicy.

D. ELUIRE.

Sans rencontrer ſes yeux vous pouvez eſtre icy;
Ne ſortez point, Madame, & dans un tel martyre,
Veuilliez eſtre témoin de ce que je vais dire.

D. IGNES.

Madame, j'y conſens, quoy que je ſçache bien,
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

D. ELUIRE

Son ſuccez . ſi le Ciel ſeconde ma penſée,
Madame, n'aura rien, dont vous ſoyez bleſſée.

SCENE V.

D. SYLVE, D. ELUIRE, D. IGNES.

D ELUIRE.

AVant que vous parliez je demande inſtamment,
Que vous daigniez, Seigneur, m'écouter un moment,
Déja la renommée a juſqu'à nos oreilles
Porté de voſtre bras les ſoudaines merveilles ;
Et j'admire avec tous, comme en ſi peu de temps,
Il donne à nos deſtins ces ſuccés éclatans.
Je ſçay bien qu'un bien-fait de cette conſequence
Ne ſçauroit demander trop de reconnoiſſance,
Et qu'on doit toute choſe à l'exploit immortel
Qui replace mon Frere au Troſne paternel.
Mais quoy que de ſon cœur vous offre les hommages,
Uſez en genereux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette ſur moy, Seigneur, un joug imperieux.
Que voſtre amour qui ſçait quel intereſt m'anime,
S'obſtine à triompher d'un refus legitime,
Et veüille que ce Frere, où l'on va m'expoſer,
Commence d'eſtre Roy pour me tyranniſer.
Leon a d'autres prix, dont en cette occurrance,
Il peut mieux honorer voſtre haute vaillance ;
Et c'eſt à vos vertus faire un preſent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne ſe donne pas.

Peut-on estre jamais satisfait en soy-mesme,
Lors que par la contrainte on obtient ce qu'on aime ;
C'est un triste avantage & l'Amant genereux
A ces conditions refuse d'estre heureux ;
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,
Et pour l'objet qu'il aime est toûjours trop zelé,
Pour souffrir qu'en victime il luy soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur au merite d'un autre
Pretende reserver ce qu'il refuse au vostre :
Non, Seigneur, j'en répons, & vous donne ma foy
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moy ;
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite.... .

D. SYLVE.

J'ay de vostre discours assez souffert la suite,
Madame, & par deux mots je vous l'eusse épargné,
Si vostre fausse allarme eut sur vous moins gagné.
Je sçay qu'un bruit commun qui par tout se fait croire,
De la mort du Tyran me veut donner la gloire ;
Mais le seul Peuple, enfin, comme on nous fait sçavoir,
Laissant par Dom Louis échauffer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte heroïque,
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique.
Et ce qui d'un tel bruit a fourny le sujet,
C'est que pour appuyer son illustre projet,
Dom Louis fit semer par une feinte utile,
Que secondé des miens j'avois saisi la Ville
Et par cette nouvelle il a poussé les bras,
Qui d'un usurpateur ont hasté le trépas.
Par son zele prudent il a sçeu tout conduire,
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire,
Mais dans le mesme instant un secret m'est appris
Qui va vous estonner autant qu'il m'a surpris.

Vous attendez un Frere, & Leon ſon vray Maître,
A vos yeux maintenant le Ciel le fait paroiſtre.
Oüy, je ſuis Dom Alphonſe, & mon ſort conſervé,
Et ſous le nom du ſang de Caſtille élevé,
Eſt un fameux effet de l'amitié ſincere,
Qui fut entre ſon Prince, & le Roy noſtre Pere;
Dom Loüis du ſecret a toutes les clartez,
Et doit aux yeux de tous prouver ces veritez,
D'autres ſoins maintenant occupent ma penſée;
Non, qu'à voſtre ſujet elle ſoit traverſée,
Que ma flâme querelle un tel évenement,
Et qu'en mon cœur le Frere importune l'Amant.
Mes feux par ce ſecret ont receu ſans murmure,
Le changement qu'en eux a preſcrit la nature;
Et le ſang qui nous joint m'a ſi bien détaché
De l'amour dont pour vous mon cœur eſtoit touché,
Qu'il ne reſpire plus pour faveur ſouveraine
Que les cheres douceurs de ſa premiere chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignés,
Ce que de ſes bontez a merité l'excés.
Mais ſon ſort incertain rend le mien miſerable,
Et ſi ce qu'on en dit ſe trouvoit veritable,
En vain Leon m'appelle, & le Throſne m'attend,
La Couronne n'a rien à me rendre content;
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joye,
D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoye,
Et pouvoir reparer par ces juſtes tributs
L'outrage que j'ay fait à ſes rares vertus.
Madame, c'eſt de vous que j'ay raiſon d'attendre,
Ce que de ſon deſtin mon ame peut apprendre,
Inſtruiſez-m'en de grace, & par voſtre diſcours,
Hâtez mon deſeſpoir, ou le bien de mes jours.

D. ELUIRE.

Ne vous étonnez pas ſi je tarde à répondre,
Seigneur, ces nouveautez ont droit de me confondre,

Je n'entreprendray point de dire à voſtre amour,
Si Done Ignés eſt morte, ou reſpire le jour ;
Mais par ce Cavalier, l'un de ſes plus fideles,
Vous en pourrez ſans doute apprendre des nouvelles ?

D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.

Ah ! Madame, il m'eſt doux en ces perplexitez
De voir icy briller vos celeſtes beautez ;
Mais vous avec quels yeux verrez-vous un volage,
Dont le crime....

D. IGNES.

Ah ! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hazarder à dire que vers moy,
Un cœur dont je fais cas ait pû manquer de foy ;
J'en refuſe l'idée, & l'excuſe me bleſſe :
Rien n'a pû m'offenſer auprés de la Princeſſe,
Et tout ce que d'ardeur elle vous a cauſé,
Par un ſi haut merite eſt aſſez excuſé.
Cette flâme vers moy ne vous rend point coupable ;
Et dans le noble orgueil, dont je me ſens capable,
Sçachez ſi vous l'eſtiez, que ce ſeroit en vain,
Que vous preſumeriez de flêchir mon dédain,
Et qu'il n'eſt repentir, ny ſuprême puiſſance
Qui gagnaſt ſur mon cœur d'oublier cette offence.

D. ELUIRE.

Mon Frere, d'un tel nom ſouffrez-moy la douceur,
De quel raviſſement comblez-vous une ſœur !
Que j'aime voſtre choix & benis l'avanture,
Qui vous fait couronner une amitié ſi pure,
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement....

SCENE VI.

D. GARCIE, D. ELUIRE, D. IGNES, D. SYLVE, ELISE,

D. GARCIE.

DE grace cachez-moy voſtre contentement,
Madame, & me laiſſez mourir dans la croyance,
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je ſçay que de vos vœux vous pouvez diſpoſer,
Et mon deſſein n'eſt pas de leur rien oppoſer;
Vous le voyez aſſez, & quelle obeïſſance
De vos commandemens m'arrache la puiſſance;
Mais je vous avoûray que cette gayeté
Surprend au dépourveu toute ma fermeté;
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naiſtre
Un tranſport, dont j'ay peur que je ne ſois pas Maiſtre;
Et je me punirois, s'il m'avoit pû tirer
De ce reſpect ſoûmis où je veux demeurer.
Oüy, vos commandemens ont preſcrit à mon ame,
De ſouffrir ſans éclat le mal-heur de ma flâme.
Cet ordre ſur mon cœur doit eſtre tout-puiſſant,
Et je pretends mourir en vous obeïſſant;
Mais encor une fois, la joye où je vous treuve,
M'expoſe à la rigueur d'une trop rude épreuve,
Et l'ame la plus ſage en ces occaſions
Répond mal-aiſément de ces émotions.
Madame, épargnez-moy cette cruelle atteinte,
Donnez-moy par pitié deux momens de contrainte,

Et quoy que d'un Rival vous inſpirent les ſoins,
N'en rendez pas mes yeux les mal-heureux témoins:
C'eſt la moindre faveur qu'on peut je croy pretendre,
Lors que dans ma diſgrace un Amant peut deſcendre;
Je ne l'exige pas, Madame, pour long-temps,
Et bien-toſt mon départ rendra vos vœux contens.
Je vais, où de ſes feux mon ame conſumée,
N'apprendra voſtre Hymen que par la renommée;
Ce n'eſt pas un ſpectacle où je doive courir,
Madame, ſans le voir j'en ſçauray bien mourir.

D. IGNES.

Seigneur, permettez-moy de blâmer voſtre plainte,
De vos maux la Princeſſe a ſçeu paroiſtre atteinte;
Et cette joye encor, dequoy vous murmurez
Ne luy vient que des biens qui vous ſont preparez.
Elle goûte un ſuccez à vos deſirs proſpere,
Et dans voſtre Rival elle trouve ſon Frere;
C'eſt Dom Alphonſe, enfin, dont on a tant parlé,
Et ce fameux ſecret vient d'eſtre dévoilé.

D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.

Mon cœur, graces au Ciel, aprés un long martyre,
Seigneur, ſans vous rien prendre, a tout ce qu'il deſire,
Et goûte d'autant mieux ſon bonheur en ce jour,
Qu'il ſe voit en eſtat de ſervir voſtre amour.

D GARCIE.

Helas! cette bonté, Seigneur, doit me confondre,
A mes plus chers deſirs elle daigne répondre,
Le coup que je craignois le Ciel l'a détourné,
Et tout autre que moy ſe verroit fortuné;
Mais ces douces clartez d'un ſecret favorable,
Vers l'objet adoré me découvrent coupable,
Et tombé de nouveau dans ces traiſtres ſoupçons,
Surquoy l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,

Et par qui mon ardeur si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'estre jamais heureuse?
Ouy, l'on doit me haïr avec trop de raison,
Moy-mesme je me trouve indigne de pardon,
Et quelque heureux succés que le sort me presente,
La mort, la seule mort, est toute mon attente.

D. ELUIRE.

Non, non, de ce transport le soûmis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment;
Par luy de mes sermens je me sens détachée,
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs m'ont touchée,
J'y vois par tout briller un excés d'amitié,
Et vostre maladie est digne de pitié.
Je vois, Prince, je vois, qu'on doit quelque indulgence,
Aux défauts, où du Ciel fait pancher l'influence;
Et pour tout dire, enfin, jaloux, ou non jaloux,
Mon Roy sans me gesner peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel! dans l'excés des biens que cet aveu m'octroye,
Rends capable mon cœur de supporter sa joye.

D. SYLVE. ou D. ALPHONSE.

Je veux que cet Hymen aprés nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs, & nos Estats;
Mais icy le temps presse, & Leon nous appelle,
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zele,
Et par nostre presence, & nos soins differents,
Donner le dernier coup au party des Tyrans.

FIN.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMEDIE.

PAR J. B. P. MOLIERE.

Repreſentée la premiere fois à Verſailles pour le Roy le quatorziéme Octobre 1663. & donnée depuis au Public dans la Salle du Palais Royal, le quatriéme Novembre de la meſme année 1663.

Par la Troupe de MONSIEUR, Frere Unique du Roy.

NOMS DES ACTEURS.

MOLIERE, Marquis ridicule.

BRECOURT, Homme de qualité.

DE LA GRANGE, Marquis ridicule.

DU CROISY, Poëte.

LA TORILLIERE, Marquis fâcheux.

BEJART, Homme qui fait le neceſſaire.

Mademoiſelle DU PARC, Marquiſe façonniere.

Mademoiſelle BEJART, Prude.

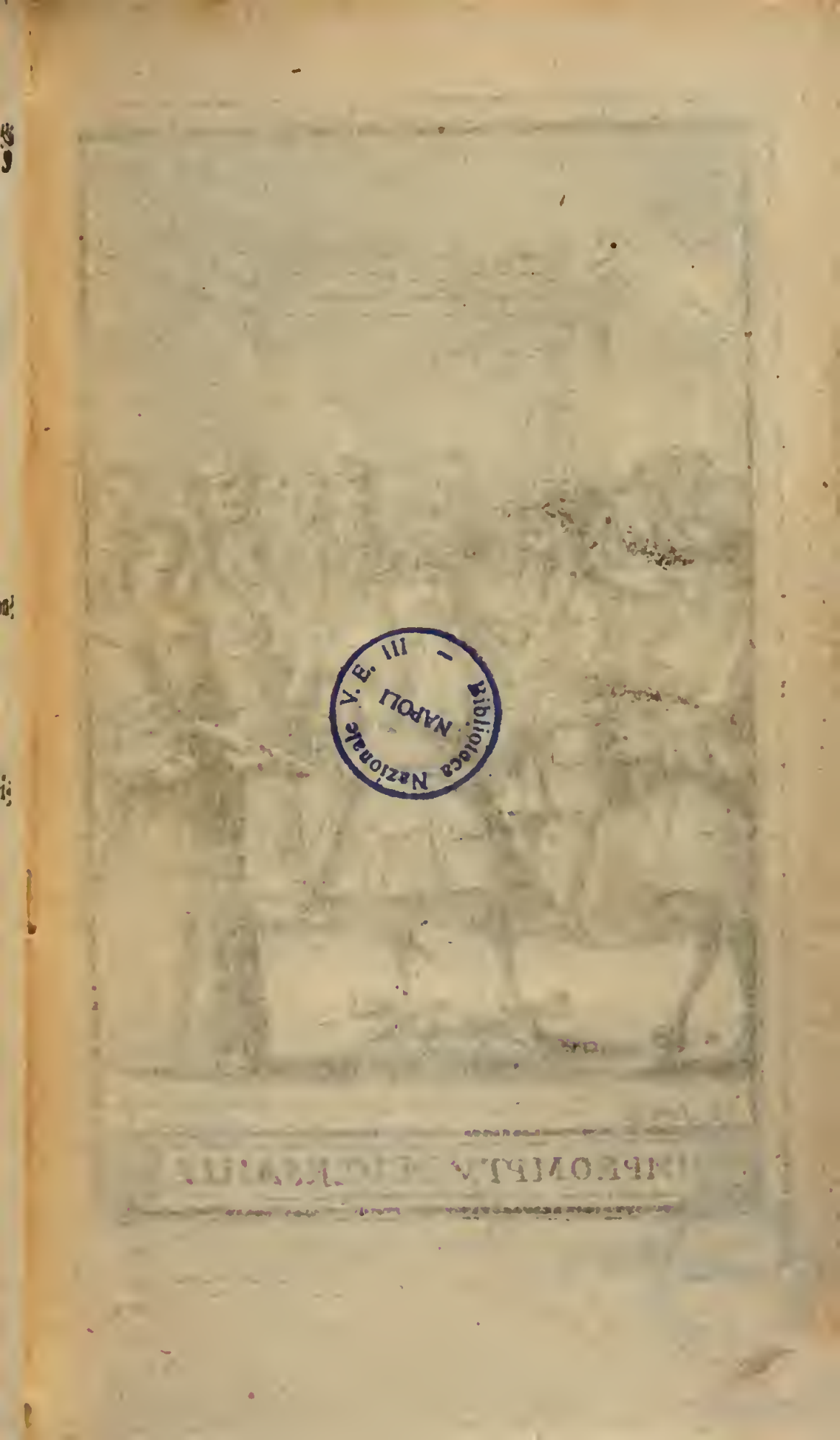
Mademoiſelle DE BRIE, Sage Coquette.

Mademoiſelle MOLIERE, Satyrique ſpirituelle.

Mademoiſelle DU CROISY, Peſte doucereuſe.

Mademoiſelle HERVE', Servante precieuſe.

La Scene eſt à Verſailles dans la Salle de la Comedie.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

P Brisart d. I. Sauvé E.

IMPROMPTV DE VERSAILLE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, DU CROISY, Mademoiſelle DU PARC, Mademoiſelle BEJART, Mᵉˡˡᵉ DE BRIE, Mademoiſelle MOLIERE, Mᵉˡˡᵉ DU CROISY, Mademoille HERVE'.

MOLIERE.

ALLONS donc, Meſſieurs & Meſdames, vous mocquez-vous avec voſtre longueur, & ne voulez-vous pas nous venir icy ? La peſte ſoit des Gens; hola ho, Monſieur de Brecourt.

BRECOURT.

Quoy !

MOLIERE.

Monſieur de la Grange.

LA GRANGE.

Qu'eſt-ce ?

MOLIERE.

Monſieur du Croiſy.

DU CROISY.

Plaiſt-il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Parc.

Mademoiſelle DU PARC.

Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Bejart.

Mademoiſelle BEJART.

Qu'y a-t-il ?

MOLIERE.

Mademoiſelle de Brie.

Mademoiſelle DE BRIE.

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiſelle du Croiſy.

Mademoiſelle DU CROISY.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

MOLIERE.

Mademoiſelle Hervé.

Mademoiſelle HERVE'.

On y va.

MOLIERE.

e croy que je deviendray fou avec tous ces gens-y. Eh ! teſtebleu, Meſſieurs, me voulez vous faire enrager aujourd'huy ?

BRECOURT.

Que voulez vous qu'on faſſe ? nous ne ſçavons pas nos rôles, & c'eſt nous faire enrager vous-meſme, que de nous obliger à joüer de la ſorte.

MOLIERE.

Ah ! les étranges animaux à conduire que des Comediens.

Mademoiſelle BEJART.

Et bien nous voilà, que pretendez-vous faire ?

Mademoiſelle DU PARC.

Quelle eſt voſtre penſée ?

Mademoiſelle DE BRIE.

Dequoy eſt-il queſtion ?

MOLIERE.

De grace mettons-nous icy, & puiſque nous voilà tous habillez, & que le Roy ne doit venir de deux heures, employons ce temps à repeter noſtre affaire, & voir la maniere dont il faut joüer les choſes.

LA GRANGE.

Le moyen de joüer ce qu'on ne ſçait pas ?

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moy je vous declare que je ne me ſouviens pas d'un mot de mon Perſonnage.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je ſçay bien qu'il me faudra ſouffler le mien, d'un bout à l'autre.

Mademoiſelle BEJART.

Et moy je me prepare fort à tenir mon rôle à la main.

Mademoiſelle MOLIERE.

Et moy auſſi.

Mademoiſelle HERVE'.

Pour moy je n'ay pas grand' choſe à dire.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ny moy non plus mais avec cela je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois eſtre quitte pour dix piſtoles.

BRECOURT.

Et moy pour vingt bons coups de foüet, je vous assure.

MOLIERE.

Vous voilà tous bien malades d'avoir un méchant rôle à joüer, & que feriez-vous donc si vous estiez en ma place ?

Mademoiselle BEJART.

Qui vous ! vous n'estes pas à plaindre, car ayant fait la Piece vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIERE.

Et n'ay-je à craindre que le manquement de memoire ? ne contez-vous pour rien l'inquietude d'un succés qui ne regarde que moy seul ? & pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de Comique devant une assemblée comme celle-cy ? que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, & ne rient que quand ils veulent. Est-il Autheur qui ne doive trembler, lors qu'il en vient à cette épreuve ? & n'est-ce pas à moy de dire que je voudrois en estre quitte pour toutes les choses du monde ?

Mademoiselle BEJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos precautions, & n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIERE.

Le moyen de m'en défendre quand un Roy me l'a commandé ?

Mademoiselle BEJART.

Le moyen ! une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on vous donne, & tout autre en vostre place ménageroit mieux sa reputation, & se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où

en ſerez-vous, je vous prie, ſi l'affaire reüſſit mal ? & quel avantage penſez-vous qu'en prendront tous vos ennemis ?

Mademoiſelle DE BRIE.

En effet, il faloit s'excuſer avec reſpect envers le Roy, ou demander du temps davantage.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, les Rois n'aiment rien tant qu'une prompte obeïſſance, & ne ſe plaiſent point du tout à trouver des obſtacles. Les choſes ne ſont bonnes que dans le temps qu'ils les ſouhaitent ; & leur en vouloir reculer le divertiſſement eſt en oſter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaiſirs qui ne ſe faſſent point attendre, & les moins preparez leur ſont toûjours les plus agreables, nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils deſirent de nous, nous ne ſommes que pour leur plaire ; & lors qu'ils nous ordonnent quelque choſe, c'eſt à nous à profiter viſte de l'envie où ils ſont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas aſſez-toſt ; & ſi l'on a la honte de n'avoir pas bien reüſſi, on a toûjours la gloire d'avoir obeï viſte à leurs commandemens. Mais ſongeons à repeter s'il vous plaiſt.

Mademoiſelle BEJART.

Comment pretendez-vous que nous faſſions, ſi nous ne ſçavons pas nos rôles ?

MOLIERE.

Vous les ſçaurez, vous dy-je, & quand meſme vous ne les ſçauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y ſupléer de voſtre eſprit, puiſque c'eſt de la Proſe, & que vous ſçavez voſtre ſujet ?

Mademoiſelle BEJART.

Je ſuis voſtre Servante ; la Proſe eſt pis encor que les Vers.

Mademoiſelle MOLIERE.

Voulez-vous que je vous diſe, vous deviez faire une Comedie où vous auriez joüé tout ſeul.

MOLIERE.

Taiſez-vous, ma Femme, vous eſtes une beſte.

Mademoiſelle MOLIERE.

Grand mercy Monſieur mon Mary ; voilà ce que c'eſt, le Mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taiſez-vous, je vous prie.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt une choſe étrange, qu'une petite ceremonie ſoit capable de nous oſter toutes nos belles qualitez, & qu'un Mary, & un Galand regardent la meſme perſonne avec des yeux ſi differens.

MOLIERE.

Que de diſcours !

Mademoiſelle MOLIERE.

Ma foy, ſi je faiſois une Comedie, je la ferois ſur ce ſujet, je juſtifierois les Femmes de bien de choſes dont on les accuſe, & je ferois craindre aux Maris la difference qu'il y a de leurs manieres bruſques, aux civilitez des Galans.

MOLIERE.

Aby, laiſſons cela, il n'eſt pas queſtion de cauſer maintenant, nous avons autre choſe à faire.

Mademoiſelle BEJART.

Mais puiſqu'on vous a commandé de travailler ſur le ſujet de la Critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette Comedie des Comediens dont vous nous avez parlé il y a long-temps, c'eſtoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la choſe, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occaſion de les peindre auſſi, & que cela

auroit

auroit pû s'appeller leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut estre appellé le vostre ; car vouloir contrefaire un Comedien dans un rôle Comique, ce n'est pas le peindre luy-mesme, c'est peindre d'aprés luy les Personnages qu'il represente, & se servir des mesmes traits & des mesmes couleurs, qu'il est obligé d'employer aux differens tableaux des caracteres ridicules, qu'il imite d'aprés nature. Mais contrefaire un Comedien dans des rôles serieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entierement de luy, puisque ces sortes de Personnages ne veulent, ny les gestes, ny les tons de voix ridicules, dans lesquels on le reconnoist.

MOLIERE.

Il est vray, mais j'ay mes raisons pour ne le pas faire, & je n'ay pas crû entre-nous que la chose en valust la peine, & puis il faloit plus de temps pour executer cette idée. Comme leurs jours de Comedies sont les mesmes que les nostres, à peine ay-je esté les voir, que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris, je n'ay attrapé de leur maniere de reciter, que ce qui m'a dabord sauté au yeux, & j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblans.

Mademoiselle DU PARC.

Pour moy j'en ay reconnu quelques-uns dans vostre bouche.

Mademoiselle DE BRIE.

Je n'ay jamais ouy parler de cela.

MOLIERE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la teste, & que j'ay laissé-là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-estre n'auroit point fait rire.

Mademoiſelle DE BRIE.

Dites-la moy un peu, puiſque vous l'avez dite aux autres.

MOLIERE.

Nous n'avons pas le temps maintenant.

Mademoiſelle DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIERE.

J'avois ſongé une Comedie, où il y auroit eu un Poëte que j'aurois repreſenté moy-meſme, qui ſeroit venu pour offrir une Piece à une Trouppe de Comediens nouvellement arrivez de la campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des Acteurs & des Actrices, qui ſoyent capables de bien faire valoir un Ouvrage, car ma piece eſt une piece... Eh! Monſieur, auroient répondu les Comediens, nous avons des Hommes & des Femmes qui ont eſté trouvé raiſonnables par tout où nous avons paſſé. Et qui fait les Rois parmy vous? voilà un Acteur qui s'en démeſle par fois. Qui! ce jeune Homme bien fait? vous mocquez-vous! Il faut un Roy qui ſoit gros & gras comme quatre. Un Roy, morbleu, qui ſoit entripaillé comme il faut? un Roy d'une vaſte circonference, & qui puiſſe remplir un Throſne de la belle maniere! La belle choſe qu'un Roy d'une taille galante! Voilà déja un grand défaut; mais que je l'entende un peu reciter une douzaine de Vers. Là-deſſus le Comedien auroit recité, par exemple, quelques Vers du Roy de Nicomede.

Te le diray-je Araſpe, il m'a trop bien ſervy;
Augmentant mon pouvoir.....

Le plus naturellement qui luy auroit eſté poſſible. Et le Poëte: Comment vous appellez cela reciter? c'eſt ſe railler; il faut dire les choſes avec emphaſe. Ecoutez-moy.

Te le diray-je, Araſpe . . . &c.

Imitant Monſieury excellent Acteur de l'Hoſtel de Bourgogne.

Voyez-vous cette poſture ? remarquez bien cela. là appuyer comme il faut le dernier Vers. Voilà ce qui attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. Mais, Monſieur, auroit répondu le Comedien, il me ſemble qu'un Roy qui s'entretient tout ſeul avec ſon Capitaine des Gardes, parle un peu plus humainement, & ne prend gueres ce ton de demoniaque. Vous ne ſçavez ce que c'eſt. Allez-vous en reciter comme vous faites, vous verrez ſi vous ferez faire aucun ah ! Voyons un peu une Scene d'Amant & d'Amante. Là-deſſus une Comedienne & un Comedien auroient fait une Scene enſemble, qui eſt celle de Camille & de Curiace.

Iras-tu, ma chere ame, & ce funeſte honneur,
Te plaiſt il aux dépens de tout noſtre bon-heur ?
Helas ! je voy trop bien . . . &c.

Tout de meſme que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le Poëte auſſi toſt: vous vous mocquez, vous ne faites rien qui vaille ; & voicy comme il faut reciter cela.

Iras-tu, ma chere ame . . &c.
Non je te connois mieux, &c..

Imitant Mademoiſelle Beauchaſteau, Comedienne de l'Hoſtel de Bourgogne.

Voyez-vous comme cela eſt naturel & paſſionné ? admirez ce viſage riant qu'elle conſerve dans les plus grandes afflictions. Enfin voila l'idée, & il auroit parcouru de meſme tous les Acteurs, & toutes les Actrices.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je trouve cette idée aſſez plaiſante, & j'en ay reconnû là dés le premier Vers, continuez je vous prie.

MOLIERE, *imitant Beauchaſteau auſſi Comedien, dans les Stances du Cid.*

Percé juſques au fond du cœur, &c.

Et celuy-cy le reconnoiſtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius.

Imitant Hauteroche auſſi Comedien.

L'inimitié qui regne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur .... &c.

Mademoiſelle DE BRIE.

Je le reconnois un peu je penſe.

MOLIERE.

Et celuy-cy.

Seigneur, Polibe eſt mort... &c.

Imitant De Viliers auſſi Comedien.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ouy, je ſçay qui c'eſt, mais il y en a quelques-uns d'entr-eux, je croy, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne puſt attraper par quelque endroit ſi je les avois bien étudiez; mais vous me faites perdre un temps qui nous eſt cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amuſons point davantage à diſcourir; vous, prenez garde à bien repreſenter avec moy voſtre rôle de Marquis. *Parlant à de la Grange.*

Mademoiſelle MOLIERE.

Toûjours des Marquis.

MOLIERE.

Ouy, toûjours des Marquis, que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractere agreable de Theatre; le Marquis aujourd'huy eſt le plaiſant de la Comedie. Et comme dans toutes les Comedies anciennes on voit toûjours un Valet boufon qui fait rire les Auditeurs, de meſme dans toutes nos pieces de maintenant, il faut toûjours un Marquis ridicule qui divertiſſe la compagnie.

Mademoiſelle BEJART.

Il eſt vray, on ne s'en ſçauroit paſſer.

MOLIERE.

Pour vous Mademoiſelle....

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, pour moy je m'acquitteray fort mal de mon perſonnage, & je ne ſçay pas pourquoy vous m'avez donné ce rôle de façonniere.

MOLIERE.

Mon Dieu, Mademoiſelle, voilà comme vous diſiez lors que l'on vous donna celuy de la Critique de l'Ecole des Femmes; cependant vous vous en eſtes acquittée à merveille, & tout le monde eſt demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait; croyez-moy, celuy-cy ſera de meſme, & vous le joüerez mieux que vous ne penſez.

Mademoiſelle DU PARC.

Comment cela ſe pouroit-il faire; car il n'y a point de perſonne au monde qui ſoit moins façonniere que moy.

MOLIERE.

Cela eſt vray, & c'eſt en quoy vous faites mieux voir que vous eſtes excellente Comedienne, de bien repreſenter un perſonnage, qui eſt ſi contraire à voſtre humeur: tâchez-donc de bien prendre tous le caractere de vos rôles, & de vous figurer que vous eſtes ce que vous repreſentez. *A du Croiſy* Vous faites le Poëte, vous, & vous devez vous remplir de ce perſonnage. marquer cet air Pedant qui ſe conſerve parmy le commerce du beau monde, ce ton de voix ſententieux, & cette exactitude de prononciation qui appuye ſur toutes les ſyllabes, & ne laiſſe échapper aucune lettre de la plus ſevere ortographe. *A Brecourt.* Pour vous, vous faites un honneſte homme de Cour, comme vous avez déja fait dans la Critique de l'Ecole

des Femmes, c'eſt à dire que vous devez prendre un air poſé, un ton de voix naturel, & geſticuler le moins qu'il vous ſera poſſible. *A de la Grange.* Pour vous je n'ay rien à vous dire. *A Mademoiſelle Bejard* Vous, vous repreſentez une de ces Femmes, qui pourveu qu'elles ne faſſent point l'amour, croyent que tout le reſte leur eſt permis; de ces Femmes qui ſe retranchent toûjours fierement ſur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, & veulent que toutes les plus belles qualitez que poſſedent les autres, ne ſoyent rien en comparaiſon d'un miſerable honneur dont perſonne ne ſe ſoucie; ayez toûjours ce caractere devant les yeux pour en bien faire les grimaces. *A Mademoiſelle de Brie.* Pour vous, vous faites une de ces Femmes qui penſent eſtre les plus vertueuſes perſonnes du monde, pourveu qu'elles ſauvent les apparences; de ces Femmes qui croyent que le peché n'eſt que dans le ſcandale, qui veuſent conduire doucement les affaires qu'elles ont ſur le pied d'attachement honneſte, & appellent amis ce que les autres nomment Galans; entrez bien dans ce caractere. *A Mademoiſelle de Moliere.* Vous, vous faites le meſme perſonnage que dans la Critique, & je n'ay rien à vous dire non plus qu'à Mademoiſelle du Parc. *A Mademoiſelle du Croiſy.* Pour vous, vous repreſentez une de ces perſonnes qui preſtent doucement des charitez à tout le monde; de ces Femmes qui donnent toûjours le petit coup de langue en paſſant, & ſeroient bien fachées d'avoir ſouffert qu'on euſt dit du bien du prochain; je croy que vous ne vous acquiterez pas mal de ce rôle. *A Mademoiſelle Hervé.* Et pour vous, vous eſtes la ſoubrette de la Precieuſe, qui ſe meſle de temps en temps dans la converſation, & attrape comme

elle peut tous les termes de sa Maistresse ; je vous dis tous vos caracteres, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à repeter, & voyons comme cela ira. Ah ! voicy justement un fâcheux, il ne nous faloit plus que cela.

SCENE II.

LA THORILIERE, MOLIERE, &c.

LA THORILIERE.

BOn jour, Monsieur Moliere.

MOLIERE.

Monsieur vostre serviteur. La peste soit de l'homme.

LA THORILIERE.

Comment vous en va ?

MOLIERE.

Fort bien pour vous servir. Mesdemoiselles ne . . .

LA THORILIERE.

Je viens d'un lieu où j'ay du bien dit bien de vous.

MOLIERE.

Je vous suis obligé. Que le diable t'emporte. Ayez un peu soin . . .

LA THORILIERE.

Vous joüez une piece nouvelle aujourd'huy ?

MOLIERE.

Ouy, Monsieur. N'oubliez pas . . .

LA THORILIERE.

C'est le Roy qui vous la fait faire ?

MOLIERE.

Ouy, Monsieur. De grace songez . . .

LA THORILIERE.

Comment l'appellez-vous ?

MOLIERE.

Oüy, Monſieur.

LA THORILIERE.

Je vous demande comment vous la nommez ?

MOLIERE.

Ah ! ma foy je ne ſçay. Il faut s'il vous plaiſt que vous.....

LA THORILIERE.

Comment ſerez-vous habillez ?

MOLIERE.

Comme vous voyez. Je vous prie.....

LA THORILIERE.

Quand commencerez-vous ?

MOLIERE.

Quand le Roy ſera venu. Au diantre le queſtionneur.

LA THORILIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIERE.

La peſte m'étoufe, Monſieur, ſi je le ſçay.

LA THORILIERE.

Sçavez-vous point....

MOLIERE.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant homme du monde, je ne ſçay rien de tout ce que vous pourrez me demander je vous jure. J'enrage, ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des queſtions, & ne ſe ſoucie pas qu'on ait en teſte d'autres affaires.

LA THORILIERE.

Meſdemoiſelles, voſtre ſerviteur.

MOLIERE.

Ah ! bon le voilà d'un autre coſté.

LA THORILIERE *à Mademoiſelle du Croiſy.*

Vous voilà belle comme un petit Ange. Joüez-vous toutes deux aujourd'huy ? *en regardant Mademoiſelle Hervé.*

Mademoiſelle DU CROISY.

Ouy, Monſieur.

LA THORILIERE.

Sans vous la Comedie ne vaudroit pas grand'choſe.

MOLIERE.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là ?

Mademoiſelle DE BRIE.

Monſieur, nous avons icy quelque choſe à repeter enſemble.

LA THORILIERE.

Ah ! parbleu je ne veux pas vous empeſcher, vous n'avez qu'à pourſuivre.

Mademoiſelle DE BRIE.

Mais....

LA THORILIERE.

Non, non, je ſerois fâché d'incommoder perſonne, faites librement ce que vous avez à faire.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ouy, mais....

LA THORILIERE.

Je ſuis homme ſans ceremonie, vous dy-je, & vous pouvez repeter ce qui vous plaira.

MOLIERE.

Monſieur, ces Demoiſelles ont peine à vous dire qu'elles ſouhaiteroient fort que perſonne ne fuſt icy pendant cette repetition ?

LA THORILIERE.

Pourquoy, il n'y a point de danger pour moy ?

MOLIERE.

Monſieur, c'eſt une coûtume qu'elles obſervent ;

& vous aurez plus de plaiſir quand les choſes vous ſurprendront.

LA THORILIERE.

Je m'en vais donc dire que vous eſtes preſts.

MOLIERE.

Point du tout, Monſieur, ne vous hâtez pas de grace.

SCENE III.

MOLIERE, LA GRANGE, &c.

MOLIERE.

AH! que le monde eſt plein d'impertinents! or ſus commençons. Figurez vous donc premierement que la Scene eſt dans l'antichambre du Roy, car c'eſt un lieu où il ſe paſſe tous les jours des choſes aſſez plaiſantes. Il eſt aiſé de faire venir là toutes les perſonnes qu'on veut, & on peut trouver des raiſons meſme pour y authoriſer la venuë des Femmes que j'introduits. La Comedie s'ouvre par deux Marquis qui ſe rencontrent. Souvenez-vous bien, vous de venir comme je vous ay dit, là avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant voſtre Perruque, & grondant une petite chanſon entre vos dents, La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc vous autres, car il faut du terrein à deux Marquis, & ils ne ſont pas gens à tenir leur perſonne dans un petit eſpace, allons parlez.

LA GRANGE.

Bon jour Marquis.

MOLIERE.

Mon Dieu, ce n'eſt point là le ton d'un Marquis, il faut le prendre un peu plus haut. & la pluſpart de ces Meſſieurs affectent une maniere de parler particuliere pour ſe diſtinguer du commun. Bon jour Marquis; recommencez donc.

LA GRANGE.

Bon jour Marquis.

MOLIERE.

Ah! Marquis, ton ſerviteur.

LA GRANGE.

Que fais-tu là?

MOLIERE.

Parbleu tu vois, j'attends que tous ces Meſſieurs ayent debouché la porte pour preſenter là mon viſage.

LA GRANGE.

Teſtebleu quelle foule! je n'ay garde de m'y aller froter, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

Il y a là vingt gens qui ſont fort aſſurez de n'entrer point, & qui ne laiſſent pas de ſe preſſer, & d'occuper toutes les avenuës de la porte.

LA GRANGE.

Crions nos deux noms à l'Huiſſier, afin qu'il nous appelle.

MOLIERE.

Cela eſt bon pour toy, mais pour moy je ne veux pas eſtre joüé par Moliere.

LA GRANGE.

Je penſe pourtant, Marquis, que c'eſt toy qu'il joüe dans la Critique.

MOLIERE.

Moy? je ſuis ton valet, c'eſt toy-meſme en propre perſonne.

LA GRANGE.

Ah ! ma foy, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE.

Ha, ha, ha, cela est drôle.

MOLIERE.

Ha, ha, ha, cela est boufon.

LA GRANGE.

Quoy tu veux soûtenir que ce n'est pas toy qu'on jouë dans le Marquis de la Critique.

MOLIERE.

Il est vray c'est moy. Detestable, morbleu detestable, tarte à la creſme. C'est moy, c'est moy, assurément, c'est moy.

LA GRANGE.

Ouy, parbleu c'est toy, tu n'as que faire de railler; & si tu veux nous gagerons, & verrons qui a raison des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore ?

LA GRANGE.

Je gage cent pistoles que c'est toy.

MOLIERE.

Et moy cent pistoles que c'est toy.

LA GRANGE.

Cent pistoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-vingt dix pistoles sur Amyntas; & dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela est fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

Le tien est bien avanturé.

LA GRANGE.

A qui nous en rapporter.

MOLIERE.

Voicy un homme qui nous jugera. Chevalier.

SCENE IV.

MOLIERE, BRECOURT, LA GRANGE, &c.

BRECOURT.

QUoy ?

MOLIERE.

Bon voilà l'autre qui prend le ton de Marquis. Vous ay-je pas dit que vous faites un rôle, où l'on doit parler naturellement ?

BRECOURT.

Il est vray.

MOLIERE.

Allons donc, Chevalier.

BRECOURT.

Quoy ?

MOLIERE.

Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

Et quelle ?

MOLIERE.

Nous disputons qui est le Marquis de la Critique de Moliere, il gage que c'est moy, & moy je gage que c'est luy.

BRECOURT.

Et moy je juge que ce n'eſt, ny l'un ny l'autre, vous eſtes foux tous deux, de vouloir vous appliquer ces ſortes de choſes, & voilà dequoy j'ouys l'autre jour ſe plaindre Moliere, parlant à des perſonnes qui le chargeoient de meſme choſe que vous. Il diſoit que rien ne luy donnoit du déplaiſir, comme d'eſtre accuſé de regarder qu'elqu'un dans les portraits qu'il fait. Que ſon deſſein eſt de peindre les mœurs ſans vouloir toucher aux perſonnes; & que tous les perſonnages qu'il repreſente ſont des perſonnages en l'air, & des phantoſmes proprement qu'il habille à ſa fantaiſie pour rejoüir les ſpectateurs. Qu'il ſeroit bien faché d'y avoir jamais marqué qui que ce ſoit; & que ſi quelque choſe eſtoit capable de le dégoûter de faire des Comedies, c'eſtoit les reſſemblances qu'on y vouloit toûjours trouver, & dont ſes ennemis tâchoient malicieuſement d'appuyer la penſée pour luy rendre de mauvais offices auprés de certaines perſonnes à qui il n'a jamais penſé. Et en effet je trouve qu'il a raiſon; car pourquoy vouloir, je vous prie, appliquer tous ſes geſtes & toutes ſes paroles, & chercher à luy faire des affaires, en diſant hautement il joüe un tel, lors que ce ſont des choſes qui peuvent convenir à cent perſonnes? Comme l'affaire de la Comedie eſt de repreſenter en general tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de noſtre ſiecle, il eſt impoſſible à Moliere de faire aucun caractere qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; & s'il faut qu'on l'on l'accuſe d'avoir ſongé à toutes les perſonnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut ſans doute qu'il ne faſſe plus de Comedies.

MOLIERE.

Ma foy, Chevalier, tu veux justifier Moliere, & épargner nostre amy que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout, c'est toy qu'il épargne, & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit; mais dy-moy, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere est épuisé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matiere pour....

BRECOURT.

Plus de matiere? Eh, mon pauvre Marquis nous luy en fournirons toûjours assez, & nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez, il faut marquer davantage tout cet endroit, écoûtez-le moy dire un peu. Et qu'il ne trouvera plus de matiere pour... Plus de matiere! Eh, mon pauvre Marquis, nous luy en fournirons toûjours assez, & nous ne prenons gueres le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses Comedies tout le ridicule des hommes; & sans sortir de la Cour, n'a-t-il pas encore vingt caracteres de gens où il n'a point touché. N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiez du monde, & qui le dos tourné font galanterie de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides qui n'assaisonnent d'aucun sel les loüanges qu'ils donnent, & dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches Courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prosperité

& vous accablent dans la disgrace ? N'a-t-il pas ceux qui sont toûjours mécontens de la Cour, ces suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dy-je, qui pour services ne peuvent conter que des importunitez, & qui veulent que l'on les recompense d'avoir obsedé le Prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promenent leurs civilitez à droit & à gauche, & courent à tous ceux qu'ils voyent avec les mesmes embrassades, & les mesmes protestations d'amitié ? Monsieur vostre tres humble serviteur ; Monsieur je suis tout à vostre service. Tenez-moy des vostres ; mon cher. Faites estat de moy, Monsieur, comme du plus chaud de vos amis. Monsieur, je suis ravy de vous embrasser. Ah! Monsieur, je ne vous voyois pas. Faites-moy la grace de m'employer, soyez persuadé que je suis entierement à vous Vous estes l'homme du monde que je revere le plus ; il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure de le croire ; je vous supplie de n'en point douter, serviteur, tres-humble valet. Va, va, Marquis, Moliere aura toûjours plus de sujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a touché jusqu'icy n'est rien que bagatelle, au prix de ce qui reste. Voilà à peu prés comme cela doit estre joüé.

BRECOURT.

C'est assez.

MOLIERE.

Poursuivez.

BRECOURT.

Voicy Climene, & Elise.

MOLIERE.

La-dessus vous arriverez toutes deux. *A Mademoiselle du Parc.* Prenez bien garde vous à vous déhancher comme il faut, & à faire bien des façons,

façons, cela vous contraindra un peu, mais qu'y faire, il faut par fois se faire violence.

Mademoiselle MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ay reconnuë de loin, & j'ay bien veu à vostre air que ce ne pouvoit estre une autre que vous.

Mademoiselle DU PARC.

Vous voyez, je viens attendre icy la sortie d'un homme avec qui j'ay une affaire à démesler.

Mademoiselle MOLIERE.

Et moy de mesme.

MOLIERE.

Mesdames voilà des coffres qui vous serviront de fauteüils.

Mademoiselle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaist.

Mademoiselle MOLIERE.

Aprés vous, Madame.

MOLIERE.

Bon, aprés ces petites ceremonies muettes chacun prendra place, & parlera assis, hors les Marquis, qui tantost se leveront, & tantost s'assoyront suivant leur inquietude naturelle. Parbleu, Chevalier, tu devrois faire prendre Medecine à tes canons.

BRECOURT.

Comment?

MOLIERE.

Ils se portent fort mal.

BRECOURT.

Serviteur à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIERE.

Mon Dieu, Madame, que je vous trouve le teint d'une blancheur éblouïssante, & les levres d'un couleur de feu surprenant!

Mademoiſelle DU PARC.

Ah ! que dites vous-là, Madame, ne me regardez point, je ſuis du dernier laid aujourd'huy.

Mademoiſelle MOLIERE.

Eh, Madame, levez un peu voſtre coëffe.

Mademoiſelle DU PARC.

Fy, je ſuis épouvantable, vous dy-je, & je me fais peur à moy-meſme.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous eſtes ſi belle.

Mademoiſelle DU PARC.

Point, point.

Mademoiſelle MOLIERE.

Montrez-vous.

Mademoiſelle DU PARC.

Ah ! fy donc, je vous prie.

Mademoiſelle MOLIERE.

De grace.

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu, non.

Mademoiſelle MOLIERE.

Si fait.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous me deſeſperez.

Mademoiſelle MOLIERE.

Un moment.

Mademoiſelle DU PARC.

Ahy.

Mademoiſelle MOLIERE.

Reſolument vous vous montrerez, on ne peut point ſe paſſer de vous voir.

Mademoiſelle DU PARC.

Mon Dieu que vous eſtes une étrange perſonne ; vous voulez furieuſement ce que vous voulez.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ah ! Madame, vous n'avez aucun deſavantage à

paroiſtre au grand jour je vous jure. Les méchantes gens qui aſſuroient que vous mettiez quelque choſe ; vrayement je les démentiray bien maintenant.

Mademoiſelle DU PARC.

Helas, je ne ſçay pas ſeulement ce qu'on appelle mettre quelque choſe. Mais où vont ces Dames ?

SCENE V.

MADEMOISELLE DE BRIE, MADEMOISELLE DU PARC, &c.

MADEMOISELLE DE BRIE.

VOus voulez bien, Meſdames, qne nous vous donnions en paſſant la plus agreable nouvelle du monde. Voilà Monſieur Lyſidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une Piece contre Moliere que les grands Comediens vont joüer.

MOLIERE.

Il eſt vray on me l'a voulu lire, & c'eſt un nommé Br Brou Broſſaut qui l'a faite.

DU CROISY.

Monſieur, elle eſt affichée ſous le nom de Bourſaut ; mais à vous dire le ſecret, bien des gens ont mis la main à cet Ouvrage, & l'on en doit concevoir une aſſez haute attente. Comme tous les Autheurs, & tous les Comediens regardent Moliere comme leur plus grand ennemy, nous nous ſommes tous unis pour le deſervir ; chacun de nous a donné un coup de pinceau à ſon portrait, mais nous nous ſommes bien gardez d'y mettre nos noms, il luy auroit eſté

trop glorieux de ſuccomber aux yeux du monde, ſous les efforts de tout le Parnaſſe ; & pour rendre ſa défaite plus ignominieuſe, nous avons voulu choiſir tout exprés un Autheur ſans reputation.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moy je vous avouë que j'en ay toutes les joyes imaginables.

MOLIERE.

Et moy auſſi. Par le ſang-bleu le railleur ſera raillé, il aura ſur les doigts, ma foy.

Mademoiſelle DU PARC.

Cela luy apprendra à vouloir ſatyriſer tout. Comment cet impertinent ne veut pas que les Femmes ayent de l'eſprit, il condamne toutes nos expreſſions élevées, & pretend que nous parlions toûjours terre à terre?

Mademoiſelle DE BRIE.

Le langage n'eſt rien ; mais il cenſure tous nos attachemens quelque innocens qu'ils puiſſent eſtre, & de la façon qu'il en parle, c'eſt eſtre criminelle que d'avoir du merite.

Mademoiſelle DU CROISY.

Cela eſt inſupportable, il n'y a pas une femme qui puiſſe plus rien faire ; que ne laiſſe-t-il en repos nos maris, ſans leur ouvrir les yeux, & leur faire prendre garde à des choſes, dont ils ne s'aviſent pas?

Mademoiſelle BEJART.

Paſſe pour tout cela, mais il ſatyriſe même les Femmes de bien, & ce méchant plaiſant leur donne le titre d'honnêtes diableſſes.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt un impertinent, il faut qu'il en ait tout le ſou.

DU CROISY.

La repreſentation de cette Comedie, Madame,

aura besoin d'estre appuyée, & les Comediens de l'Hôtel.....

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu, qu'ils n'apprehendent rien, je leur garantis le succés de leur piece corps pour corps.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous avez raison, Madame! trop de gens sont interessez à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux qui se croyent satyrisez par Moliere, ne prendront pas l'occasion de se vanger de luy en applaudissant à cette Comedie.

BRECOURT.

Sans doute, & pour moy je répons de douze Marquis, de six Precieuses, de vingt Coquettes, & de trente Cocus, qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mademoiselle MOLIERE.

En effet. Pourquoy aller offenser toutes ces personnes-là, & particulierement les Cocus, qui sont les meilleurs gens du monde?

MOLIERE.

Par la sang-bleu, on m'a dit qu'on le va dauber luy & toutes ses Comedies de la belle maniere, & que les Comediens & les Autheurs, depuis le cedre jusqu'à l'hyssope, sont diablement animez contre luy.

Mademoiselle MOLIERE.

Cela luy sied fort bien, pourquoy fait-il de méchantes pieces que tout Paris va voir, & où il peint si bien les gens que chacun s'y connoist? que ne fait-il des Comedies comme celles de Monsieur Lysidas, il n'auroit personne contre luy, & tous les Autheurs en diroient du bien. Il est vray que de semblables Comedies n'ont pas ce grand concours de monde; mais en revanche elles sont toûjours bien écrites, personne n'écrit

contre-elles, & tous ceux qui la voyent meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il eſt vray que j'ay l'avantage de ne point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages, ont l'approbation des Sçavans.

Mademoiſelle MOLIERE.

Vous faites bien d'eſtre content de vous, cela vaut mieux que tous les applaudiſſemens du public, & que tout l'argent qu'on ſçauroit gagner aux Pieces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos Comedies, pourveu qu'elles ſoient approuvées par Meſſieurs vos Confreres.

LA GRANGE.

Mais quand jouëra-t-on le portrait du Peintre?

DU CROISY.

Je ne ſçay, mais je me prepare fort à paroiſtre des premiers ſur les rangs, pour crier voilà qui eſt beau.

MOLIERE.

Et moy de meſme parbleu.

LA GRANGE.

Et moy auſſi, Dieu me ſauve.

Mademoiſelle DU PARC.

Pour moy j'y payeray de ma perſonne comme il faut, & je répons d'une bravoure d'approbation qui mettra en déroute tous les Jugemens ennemis; c'eſt bien la moindre choſe que nous devions faire, que d'épauler de nos loüanges le vangeur de nos intereſts.

Mademoiſelle MOLIERE.

C'eſt fort bien dit.

Mademoiſelle DE BRIE.

Et ce qu'il nous faut faire toutes.

Mademoiſelle BEJART.

Aſſurément.

Mademoiſelle DU CROISY.

Sans doute.

Mademoiſelle HERVE'.

Point de quartier à ce contrefaiſeur de gens.

MOLIERE.

Ma foy, Chevalier, mon amy, il faudra que ton Moliere ſe cache.

BRECOURT.

Qui luy! je te promets Marquis qu'il fait deſſein d'aller ſur le Theatre rire avec tous les autres du portrait qu'on a fait de luy.

MOLIERE.

Parbleu ce ſera donc du bout des dents qu'il y rira.

BRECOURT.

Va, va, peut-eſtre qu'il y trouvera plus de ſujets de rire que tu ne penſes. On m'a montré la Piece, & comme tout ce qu'il y a d'agreable, ſont effectivement les idées qui ont eſté priſes de Moliere, la joye que cela pourra donner n'aura pas lieu de luy déplaire ſans doute ; car pour l'endroit où on s'efforce de le noircir, je ſuis le plus trompé du monde ſi cela eſt approuvé de perſonne. Et quant à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre luy, ſur ce qu'il fait, dit-on, des portraits trop reſſemblans, outre que cela eſt de fort mauvaiſe grace, je ne vois rien de plus ridicule & de plus mal repris, & je n'avois pas crû juſqu'icy que ce fuſt un ſujet de blâme pour un Comedien, que de peindre trop bien les Hommes.

LA GRANGE.

Les Comediens m'ont dit qu'ils l'attendoient ſur la réponſe, & que ....

BRECOURT.

Sur la réponſe! Ma foy je le trouverois un grand fou, s'il ſe mettoit en peine de répondre à leurs

invectives, tout le monde ſçait aſſez de quel motif elles peuvent partir; & la meilleure réponſe qu'il leur puiſſe faire, c'eſt une Comedie qui reüſſiſſe comme toutes ſes autres. Voilà le vray moyen de ſe vanger d'eux comme il faut; & de l'humeur dont je le connois, je ſuis fort aſſûré qu'une piece nouvelle qui leur enlevera le monde, les fâchera bien plus, que toutes les ſatyres qu'on pourroit faire de leurs perſonnes.

MOLIERE.

Mais, Chevalier....

Mademoiſelle BEJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la repetition; voulez-vous que je vous die? ſi j'avois eſté en vôtre place, j'aurois pouſſé les choſes autrement. Tout le monde attend de vous une réponſe vigoureuſe, & aprés la maniere dont on m'a dit que vous eſtiez traité dans cette Comedie, vous eſtiez en droit de tout dire contre les Comediens, & vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous ouïr parler de la ſorte, & voilà voſtre manie à vous autres Femmes. Vous voudriez que je priſſe feu d'abord contre eux, & qu'à leur exemple j'allaſſe éclater promptement en invectives & en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, & le grand depit que je leur ferois! Ne ſe ſont-ils pas preparez de bonne volonté à ces ſortes de choſes; & lors qu'ils ont deliberé s'ils jouëroient le portrait du Peintre, ſur la crainte d'une ripoſte, quelques-uns d'entre-eux n'ont-ils pas répondu, qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourveu que nous gagnions de l'argent? N'eſt-ce paslà, la marque d'une ame fort ſenſible à la honte, & ne me vangerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

Mademoiſelle

Mademoiſelle DE BRIE.

Ils ſe ſont fort plaint toutefois de trois, ou quatre mots que vous avez dit d'eux dans la Critique, & dans vos Precieuſes.

MOLIERE.

Il eſt vray, ces trois ou quatre mots ſont fort offençans, & ils ont grande raiſon de les citer. Allez, allez, ce n'eſt pas cela. Le plus grand mal que je leur aye fait, c'eſt que j'ay eu le bon-heur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procedé depuis que nous ſommes venus à Paris a trop marqué ce qui les touche; mais laiſſons-les faire tant qu'ils voudront, toutes leurs entrepriſes ne doivent point m'inquieter. Ils critiquent mes Pieces, tant mieux, & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaiſe, ce ſeroit une mauvaiſe affaire pour moy.

Mademoiſelle DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaiſir pourtant à voir déchirer ſes ouvrages.

MOLIERE.

Et qu'eſt-ce que cela me fait? n'ay-je pas obtenu de ma Comedie tout ce que j'en voulois obtenir, puis qu'elle a eu le bonheur d'agréer aux Auguſtes perſonnes, à qui particulierement je m'éforce de plaire? N'ay-je pas lieu d'eſtre ſatisfait de ſa deſtinée, & toutes leurs cenſures ne viennent elles pas trop tard? Eſt-ce moy, je vous prie, que cela regarde maintenant; & lors qu'on attaque une piece qui a eu du ſuccés, n'eſt-ce pas attaquer plûtoſt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celuy qui l'a faite?

Mademoiſelle DE BRIE.

Ma foy, j'aurois joüé ce petit Monſieur l'Autheur, qui ſe meſle d'écrire contre des gens qui ne ſongent pas à luy.

MOLIERE.

Vous eſtes folle. Le beau ſujet à divertir la Cour, que Monſieur Bourſaut. Je voudrois bien ſçavoir de quelle façon on pourroit l'ajuſter pour le rendre plaiſant, & ſi quand on le berneroit ſur un Theatre, il ſeroit aſſez heureux pour faire rire le monde; ce luy ſeroit trop d'honneur, que d'eſtre joüé devant une auguſte Aſſemblée, il ne demanderoit pas mieux; & il m'attaque de gayeté de cœur pour ſe faire connoiſtre, de quelque façon que ce ſoit. C'eſt un homme qui n'a rien à perdre, & les Comediens ne me l'ont déchaîné, que pour m'engager à une ſotte guerre, & me détourner par cet artifice des autres ouvrages que j'ay à faire; & cependant vous eſtes aſſez ſimples pour donner toutes dans ce panneau; mais enfin j'en feray ma declaration publiquement. Je ne pretends faire aucune réponſe à toutes leurs Critiques, & leurs contre-Critiques. Qu'ils diſent tous les maux du monde de mes Pieces, j'en ſuis d'accord. Qu'ils s'en ſaiſiſſent aprés nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre ſur leur Theatre, & tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, & d'un peu de bon-heur que j'ay, j'y conſens, ils en ont beſoin; & je feray bien aiſe de contribuer à les faire ſubſiſter, pourveu qu'ils ſe contentent de ce que je puis leur accorder avec bienſéance. La courtoiſie doit avoir des bornes, & il y a des choſes qui ne font rire, ny les ſpectateurs, ny celuy dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes geſtes, mes paroles, mon ton de voix, & ma façon de reciter, pour en faire, & dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppoſe point à toutes ces choſes, & je feray ravy que cela puiſſe réjoüir le monde; mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grace de me laiſſer

le reſte, & de ne point toucher à des matieres de la nature de celles, ſur leſquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs Comedies; c'eſt dequoy je prieray civilement cet honneſte Monſieur qui ſe meſle d'écrire pour eux; & voilà toute la réponſe qu'ils auront de moy.

Mademoiſelle BEJART.

Mais enfin....

MOLIERE.

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage, nous nous amuſons à faire des diſcours, au lieu de repeter noſtre Comedie, où en eſtions-nous? je ne m'en ſouviens plus.

Mademoiſelle DE BRIE.

Vous en eſtiez à l'endroit....

MOLIERE.

Mon Dieu, j'entens du bruit, c'eſt le Roy qui arrive aſſurément, & je vois bien, que nous n'aurons pas le temps de paſſer outre, voilà ce que c'eſt de s'amuſer. Oh bien faites donc pour le reſte du mieux qu'il vous ſera poſſible.

Mademoiſelle BEJART.

Par ma foy la frayeur me prend, & je ne ſçaurois aller joüer mon rôle ſi je ne le repete tout entier.

MOLIERE.

Comment, vous ne ſçauriez aller joüer vôſtre rôle?

Mademoiſelle BEJART.

Non.

Mademoiſelle DU PARC.

Ny moy le mien.

Mademoiſelle DE BRIE.

Ny moy non plus.

Mademoiſelle MOLIERE.

Ny moy.

Mademoiſelle HERVE'.

Ny moy.

Mademoiſelle DU CROISY.

Ny moy.

MOLIERE.

Que penſez-vous donc faire ? vous mocquez-vous toutes de moy ?

SCENE.

BEJART, MOLIERE, &c.

BEJART.

MEſſieurs, je viens vous avertir que le Roy eſt venu, & qu'il attend que vous commenciez.

MOLIERE.

Ah ! Monſieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde, je ſuis deſeſperé à l'heure que je vous parle ; voicy des Femmes qui s'effrayent, & qui diſent qu'il leur faut repeter leurs rôles avant que d'aller commencer, nous demandons de grace encore un moment, le Roy a de la bonté, & il ſçait bien que la choſe a eſté precipitée. Eh, de grace, tâchez de vous remettre, prenez courage je vous prie.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous devez vous aller excuſer.

MOLIERE.

Comment m'excuſer ?

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.

Un neceſſaire.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Tout à l'heure, Monſieur, je croy que je perdray l'eſprit de cette affaire-cy, &....

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.

Autre neceſſaire.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Dans un moment, Monſieur. Et quoy donc, voulez-vous que j'aye l'affront....

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.

Autre neceſſaire.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Ouy, Monſieur, nous y allons. Eh, que de gens ſe font de feſte, & viennent dire commencez donc, à qui le Roy ne l'a pas commandé.

SCENE.

MOLIERE, Mademoiſelle BEJART, &c.

Autre neceſſaire.

Meſſieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Voilà qui eſt fait, Monſieur. Quoy donc recevray-je la confuſion,...

SCENE.

BEJART, MOLIERE, &c.

MOLIERE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais....

BEJART.

Non, Messieurs, je viens pour vous dire qu'on a dit au Roy l'embaras où vous vous trouviez, & que par une bonté toute particuliere il remet vostre nouvelle Comedie à une autre fois, & se contente pour aujourd'huy de la premiere que vous pourrez donner.

MOLIERE.

Ah ! Monsieur, vous me redonnez la vie, le Roy nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du temps, pour ce qu'il avoit souhaité ; & nous allons tous le remercier des extrêmes bontez qu'il nous fait paroistre.

FIN.

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE.

COMEDIE.

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Repreſentée pour la premiere fois, le quinziéme Février 1665. ſur le Theatre de la Salle du Palais Royal.

Par la Troupe de MONSIEUR Frere Unique du Roy.

PERSONNAGES.

DOM JUAN, Fils de Dom Louïs.
SGANARELLE, Valet de Dom Juan.
ELVIRE, Femme de Dom Juan.
GUSMAN, Eſcuyer d'Elvire.
DOM CARLOS, } Freres d'Elvire.
DOM ALONSE, }
DOM LOUIS, Pere de Dom Juan.
FRANCISQUE, Pauvre.
CHARLOTTE, } Païſanes.
MATHURINE, }
PIERROT, Païſan.
LA STATUE du Commandeur.
LA VIOLETTE, } Laquais de D. Juan.
RAGOTIN, }
MONSIEUR DIMANCHE, Marchand.
LA RAME'E, Spadaſſin.
SUITE de Dom Juan.
SUITE de Dom Carlos, & de Dom Alonſe, Freres.
UN SPECTRE.

La Scene eſt en Sicile.

Biblioteca Nazionale V. E. III NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une tabatiere.*

QUOY que puiſſe dire Ariſtote, & toute la Philoſophie, il n'eſt rien d'égal au Tabac, c'eſt la paſſion des honneſtes gens; & qui vit ſans Tabac, n'eſt pas digne de vivre: non ſeulement il réjouït, & purge les cerveaux humains; mais encore il inſtruit les ames à la vertu, & l'on apprend avec luy à devenir honneſte homme. Ne voyez-vous pas bien dés qu'on en prend, de quelle maniere obligeante on en uſe

avec tout le monde, & comme on eſt ravi d'en donner, à droit, & à gauche, par tout où l'on ſe trouve? On n'attend pas meſme qu'on en demande, & l'on court au devant du ſouhait des gens: tant il eſt vray, que le Tabac inſpire des ſentimens d'honneur, & de vertu, à tous ceux qui en prennent. Mais c'eſt aſſez de cette matiere, reprenons un peu noſtre diſcours. Si bien donc, cher Guſman, que Done Elvire ta Maiſtreſſe, ſurpriſe de noſtre départ, s'eſt miſe en Campagne aprés nous; & ſon cœur, que mon Maiſtre a ſçeu toûcher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, ſans le venir chercher icy? veux-tu qu'entre nous je te diſe ma penſée? j'ay peur qu'elle ne ſoit mal payée de ſon amour, que ſon voyage en cette Ville produiſe peu de fruit, & que vous euſſiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raiſon encore, dy-moy, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inſpirer une peur d'un ſi mauvais augure? ton Maiſtre t'a-t-il ouvert ſon cœur là-deſſus, & t'a-t-il dit qu'il euſt pour nous quelque froideur qui l'ait obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas, mais à veuë de païs, je connois à peu prés le train des choſes, & ſans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois preſque que l'affaire va-là. Je pourrois peut-eſtre me tromper, mais enfin, ſur de tels ſujets, l'experience m'a pû donner quelques lumieres.

GUSMAN.

Quoy, ce départ ſi peu préveu, ſeroit une infidelité de D. Juan? il pourroit faire cette injure aux chaſtes feux de D. Elvire?

SGANARELLE.

Non, c'eſt qu'il eſt jeune encore, & qu'il n'a pas le courage.

GUSMAN.

Un homme de ſa qualité feroit une action ſi lâche ?

SGANARELLE.

Eh oüy ; ſa qualité ! la raiſon en eſt belle, & c'eſt par là qu'il s'empeſcheroit des choſes.

GUSMAN.

Mais les ſaints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Eh ! mon pauvre Guſman, mon amy, tu ne ſçais pas encore, croy-moy, quel homme eſt D. Juan.

GUSMAN.

Je ne ſçay pas de vray quel homme il peut eſtre, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; & je ne comprends point, comme aprés tant d'amour, & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages preſſants, de vœux, de ſoûpirs, & de larmes ; tant de lettres paſſionnées, de proteſtations ardentes, & de ſermens reïterez ; tant de tranſports, enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroiſtre, juſqu'à forcer dans ſa paſſion l'obſtacle ſacré d'un Convent, pour mettre D. Elvire en ſa puiſſance ; je ne comprends pas, dis-je, comme aprés tout cela il auroit le cœur de pouvoir manquer à ſa parole.

SGANARELLE.

Je n'ay pas grande peine à le comprendre moy, & ſi tu connoiſſois le pelerin, tu trouverois la choſe aſſez facile pour luy. Je ne dis pas qu'il ait changé de ſentimens pour D. Elvire, je n'en ay point de certitude encore ; tu ſçais que par ſon ordre je partis avant luy, & depuis ſon arrivée

il ne m'a point entretenu, mais par precaution ; je t'apprens (*inter nos*,) que tu vois en D. Juan mon Maiſtre, le plus grand ſcelerat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un Demon, un Turc, un Heretique, qui ne croit, ny Ciel, ny Enfer, ny Diable, qui paſſe cette vie en veritable beſte-brute, un pourceau d'Epicure, un vray Sardanapale qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on luy peut faire, & traite de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épouſé ta Maîtreſſe ; croy qu'il auroit plus fait pour ſa paſſion, & qu'avec elle il auroit encor épouſé toy, ſon chien, & ſon chat. Un Mariage ne luy coûte rien à contracter, il ne ſe ſert point d'autres pieges pour attraper les belles, & c'eſt un épouſeur à toutes mains : Dame, Demoiſelle, Bourgeoiſe, Païſanne, il ne trouve rien de trop chaud, ny de trop froid pour luy, & ſi je te diſois le nom de toutes celles qu'il a épouſées en divers lieux, ce ſeroit un chapitre à durer juſques au ſoir. Tu demeures ſurpris, & changes de couleur à ce diſcours ; ce n'eſt là qu'une ébauche du perſonnage, & pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau ; ſuffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour : qu'il me vaudroit bien mieux d'eſtre au diable, que d'eſtre à luy, & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je ſouhaiterois qu'il fuſt déja je ne ſçay où ; mais un grand Seigneur méchant homme eſt une terrible choſe ; il faut que je luy ſois fidelle en dépit que j'en aye, la crainte en moy fait l'office du zele, bride mes ſentimens, & me reduit d'applaudir bien ſouvent à ce que mon ame deteſte. Le voila qui vient ſe promener dans ce Palais, ſeparons-nous ; écoute, au moins, je t'ay fait cette confidence avec franchiſe, & cela m'eſt ſorty un peu

bien viſte de la bouche; mais s'il faloit qu'il en vinſt quelque choſe à ſes oreilles, je dirois hautement que tu aurois menty.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUel homme te parloit-là? il a bien de l'air ce me ſemble du bon Guſman de D. Elvire.

SGANARELLE.

C'eſt quelque choſe auſſi à peu prés de cela.

D. JUAN.

Quoy, c'eſt luy?

SGANARELLE.

Luy-meſme.

D. JUAN.

Et depuis quand eſt-il en cette Ville?

SGANARELLE.

D'hier au ſoir.

D. JUAN.

Et quel ſujet l'ameine?

SGANARELLE.

Je croy que vous jugez aſſez ce qui le peut inquieter.

D. JUAN.

Noſtre départ, ſans doute?

SGANARELLE.

Le bon homme en eſt tout mortifié, & m'en demandoit le ſujet.

D. JUAN.

Et quelle réponſe as-tu faite ?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle eſt ta penſée là-deſſus, que t'imagines-tu de cette affaire ?

SGANARELLE.

Moy, je croy ſans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en teſte.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Ouy.

D. JUAN.

Ma foy, tu ne te trompes pas, & je dois t'avoüer qu'un autre objet a chaſſé Elvire de ma penſée.

SGANARELLE.

Eh, mon Dieu, je ſçay, mon Dom Juan, ſur le bout du doigt, & connois voſtre cœur pour le plus grand coureur du monde ; il ſe plaiſt à ſe promener de liens en liens, & n'aime guere à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dy-moy, que j'ay raiſon d'en uſer de la ſorte ?

SGANARELLE.

Eh, Monſieur.

D. JUAN.

Quoy, parle ?

SGANARELLE.

Aſſurément que vous avez raiſon, ſi vous le voulez, on ne peut pas aller là contre ; mais ſi vous ne le voulez pas, ce ſeroit peut-eſtre une autre affaire.

D. JUAN.

D. JUAN.

Et bien je te donne la liberté de parler, & de me dire tes ſentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monſieur, je vous diray franchement que je n'approuve point voſtre methode, & que je trouve fort vilain d'aimer de tous coſtez comme vous faites.

D. JUAN.

Quoy ? tu veux qu'on ſe lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour luy, & qu'on n'ait plus d'yeux pour perſonne ? La belle choſe de vouloir ſe picquer d'un faux honneur d'eſtre fidelle, de s'enſevelir pour toûjours dans une paſſion, & d'eſtre mort dés ſa jeuneſſe à toutes les autres beautez qui nous peuvent frapper les yeux : non, non, la conſtance n'eſt bonne que pour des ridicules, toutes les Belles ont droit de nous charmer, & l'avantage d'eſtre rencontrée la premiere, ne doit point dérober aux autres les juſtes pretentions qu'elles ont toutes ſur nos cœurs Pour moy, la beauté me ravit par tout où je la trouve ; & je cede facilement à cette douce violence, dont elle nous entraiſne ; j'ay beau eſtre engagé, l'amour que j'ay pour une belle, n'engage point mon ame à faire injuſtice aux autres ; je conſerve des yeux pour voir le merite de toutes, & rends à chacune les hommages, & les tributs où la nature nous oblige. Quoy qu'il en ſoit, je ne puis refuſer mon cœur à tout ce que je voy d'aimable, &

dés qu'un beau visage me le demande, si j'en avois dix mille, je les donnerois tous. Les inclinations naissantes aprés tout, ont des charmes inexpliquables, & tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à reduire par cent hommages le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrés qu'on y fait; à combatre par des transports, par des larmes, & des soûpirs, l'innocente pudeur d'une ame, qui a peine à rendre les armes, à foncer pied à pied toutes les petites resistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, & la mener doucement, où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maistre une fois, il n'y a plus rien à dire, ny rien à souhaiter, tout le beau de la passion est finy; & nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos desirs, & presenter à nostre cœur les charmes attrayants d'une conqueste à faire. Enfin, il n'est rien de si doux, que de triompher de la resistance d'une belle personne, & j'ay sur ce sujet l'ambition des Conquerants, qui volent perpetuellement de victoire en victoire, & ne peuvent se resoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrester l'impetuosité de mes desirs, je me sens un cœur à aimer toute la terre; & comme Alexandre, je souhaitterois qu'il y eust d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquestes amoureuses.

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous debitez; il semble que vous ayez appris cela par cœur, & vous parlez tout comme un Livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus ?

SGANARELLE.

Ma foy, j'ay à dire ..... je ne sçay que dire ; car vous tournez les choses d'une maniere, qu'il semble que vous avez raison, & cependant il est vray que vous ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du monde, & vos discours m'ont broüillé tout cela ; laissez faire, un autre fois je mettray mes raisonnemens par écrit, pour disputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, cela seroit-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

D. JUAN.

Comment, quelle vie est-ce que je meine ?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais par exemple de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites.

D. JUAN.

Y a-t-il rien de plus agreable ?

SGANARELLE.

Il est vray, je conçois que cela est fort agreable, & fort divertissant, & je m'en accommoderois assez moy, s'il n'y avoit point de mal ; mais Monsieur, se joüer ainsi du mariage qui.....

D. JUAN.

Va, va, c'est une affaire que je sçauray bien démeler, sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foy, Monsieur, vous faites une méchante raillerie.

D. JUAN.

Hola, maiſtre ſot, vous ſçavez que je vous ay dit que je n'aime pas les faiſeurs de remontrances.

SCANARELLE.

Je ne parle pas auſſi à vous, Dieu m'en garde; vous ſçavez ce que vous faites vous, & ſi vous eſtes libertin, vous avez vos raiſons; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui le ſont, ſans ſçavoir pourquoy, qui font les eſprits forts, parce qu'ils croyent que cela leur ſied bien; & ſi j'avois un Maiſtre comme cela, je lui dirois nettement le regardant en face: C'eſt bien à vous petit ver de terre, petit mirmidon que vous eſtes, (je parle au Maiſtre que j'ay dit,) c'eſt bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes reverent. Penſez-vous que pour eſtre de qualité, pour avoir une perruque blonde, & bien friſée, des plumes à voſtre chapeau, un habit bien doré; & des rubans couleur de feu, (ce n'eſt pas à vous que je parle, c'eſt à l'autre:) penſez-vous, dis-je, que vous en ſoyez plus habile homme, que tout vous ſoit permis, & qu'on n'oſe vous dire vos veritez Apprenez de moy, qui ſuis voſtre Valet, que les libertins ne font jamais une bonne fin, & que....

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoy eſt-il queſtion?

D. JUAN.

Il eſt queſtion de te dire, qu'une beauté me tient au cœur, & qu'entraîné par ſes apas, je l'ay ſuivie juſqu'en cette Ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, Monsieur de la mort de ce Commandeur que vous tuastes il y a six mois ?

D. JUAN.

Et pourquoy craindre ? ne l'ay-je pas bien tué ?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de se plaindre.

D. JUAN.

J'ay eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE.

Oüy, mais cette grace n'éteint pas peut-estre le ressentiment des parens & des amis, &....

D. JUAN.

Ah! n'allons point songer au mal qui nous peut arriver, & songeons seulement à ce qui nous peut donner du plaisir. La personne dont je te parle, est une jeune Fiancée, la plus agreable du monde, qui a esté conduite icy par celuy mesme qu'elle y vient épouser ; & le hazard me fit voir ce couple d'Amans, trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ay veu deux personnes estre si contens l'un de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion ; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalousie. Oüy, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit allarma mes desirs, & je me figuray un plaisir extrême, à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement, dont la delicatesse de mon cœur se tenoit offensée ; mais jusques icy tous mes efforts ont esté inutiles, & j'ay recours au dernier remede. Cet époux prétendu doit aujourd'huy regaler sa Maistresse d'une promenade sur mer ;

ſans t'en avoir rien dit, toutes choſes ſont preparées pour ſatisfaire mon amour, & j'ay une petite Barque, & des gens, avec quoy fort facilement je pretends enlever la Belle.

SGANARELLE.

Ha! Monſieur....

D. JUAN.

Hen?

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut, il n'eſt rien tel en ce monde, que de ſe contenter.

D. JUAN.

Prepare-toy donc à venir avec moy, & prens ſoin toy-meſme d'apporter toutes mes armes, afin que.... (*il apperçoit D. Elvire*) Ah! rencontre faſcheuſe, traiſtre, tu ne m'avois pas dit qu'elle eſtoit icy elle-meſme.

SGANARELLE.

Monſieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Eſt-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-cy, avec ſon équipage de campagne?

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

ME ferez-vous la grace, D. Juan, de vouloir bien me reconnoiſtre, & puis-je au moins eſperer que vous daigniez tourner le viſage de ce coſté?

D. JUAN.

Madame, je vous avoüe que je ſuis ſurpris, & que je ne vous attendois pas icy.

D. ELVIRE.

Oüy, je voy bien que vous ne m'y attendiez pas, & vous eſtes ſurpris à la verité, mais tout autrement que je ne l'eſperois; & la maniere dont vous le paroiſſez, me perſuade pleinement ce que je refuſois de croire. J'admire ma ſimplicité, & la foibleſſe de mon cœur, à douter d'une trahiſon, que tant d'apparences me confirmoient. J'ay eſté aſſez bonne, je le confeſſe, ou plûtoſt aſſez ſotte, pour me vouloir tromper moy-meſme, & travailler à démentir mes yeux & mon jugement. J'ay cherché des raiſons, pour excuſer à ma tendreſſe le relaſchement d'amitié qu'elle voyoit en vous; & je me ſuis forgé exprés cent ſujets legitimes d'un départ ſi precipité, pour vous juſtifier du crime, dont ma raiſon vous accuſoit. Mes juſtes ſoupçons chaque jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voix qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écoutois avec plaiſir mille chimeres ridicules, qui vous peignoient innocent à mon cœur; mais enfin cét abord ne me permet plus de douter, & le coup d'œil qui ma receuë, m'apprend bien plus de choſes, que je ne voudrois en ſçavoir. Je ſeray bien aiſe pourtant d'oüir de voſtre bouche les raiſons de voſtre départ. Parlez, D. Juan, je vous prie, & voyons de quel air vous ſçaurez vous juſtifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle, qui ſçait pourquoy je ſuis party.

SGANARELLE.

Moy, Monſieur, je n'en ſçay rien, s'il vous plaiſt.

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ſes raiſons.

D. Juan *faiſant ſigne d'approcher à Sganarelle.*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE.

Que voulez-vous que je diſe?

D. ELVIRE.

Approchez, puis qu'on le veut ainſi; & me dites un peu les cauſes d'un départ ſi prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE.

Je n'ay rien à répondre, vous vous moquez de voſtre Serviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame....

D. ELVIRE.

Quoy?

SGANARELLE *ſe retournant vers ſon Maiſtre.*

Monſieur....

D. JUAN *en le menaçant.*

Si....

SGANARELLE.

Madame, les Conquerants, Alexandre, & les autres Mondes ſont cauſe de noſtre départ; voilà, Monſieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaiſt-il, D. Juan, nous éclaircir ces beaux myſteres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la verité.

D. ELVIRE.

D. ELVIRE.

Ah, que vous ſçavez mal vous défendre pour un homme de Cour, & qui doit eſtre accoûtumé à ces ſortes de choſes ! J'ay pitié de vous voir la confuſion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? que ne me jurez-vous que vous eſtes toûjours dans les meſmes ſentimens pour moy, que vous m'aimez toûjours avec une ardeur ſans égale, & que rien n'eſt capable de vous détacher de moy que la mort ? que ne me dites-vous que des affaires de la derniere conſequence vous ont obligé à partir ſans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez icy quelque temps, & que je n'ay qu'à m'en retourner d'où je viens, aſſeurée que vous ſuivrez mes pas le plûtoſt qu'il vous ſera poſſible : Qu'il eſt certain que vous brûlez de me rejoindre, & qu'éloigné de moy, vous ſouffrez ce que ſouffre un corps qui eſt ſeparé de ſon ame ? Voila comme il faut vous défendre, & non pas eſtre interdit comme vous eſtes.

D. JUAN.

Je vous avouë, Madame, que je n'ay point le talent de diſſimuler, & que je porte un cœur ſincere. Je ne vous diray point que je ſuis toûjours dans les meſmes ſentimens pour vous, & que je brûle de vous rejoindre, puis qu'enfin il eſt aſſeuré que je ne ſuis party que pour vous fuir ; non point par les raiſons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conſcience, & pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puiſſe vivre ſans peché. Il m'eſt venu des ſcrupules, Madame, & j'ay ouvert les yeux de l'ame ſur ce que je faiſois. J'ay fait reflexion que pour vous épouſer, je vous ay dérobée à la cloſture d'un Convent, que vous avez rompu des vœux, qui vous engageoient au-

tre part, & que le Ciel eſt fort jaloux de ces ſortes de choſes. Le repentir m'a pris & j'ay craint le couroux celeſte. J'ay crû que noſtre mariage n'eſtoit qu'un adultere déguiſé, qu'il nous attireroit quelque diſgrace d'en haut, & qu'enfin je devois taſcher de vous oublier, & vous donner moyen de retourner à vos premieres chaiſnes Voudriez-vous, Madame, vous oppoſer à une ſi ſainte penſée, & que j'allaſſe, en vous retenant me mettre le Ciel ſur les bras, que par....

D. ELVIRE.

Ah! ſcelerat, c'eſt maintenant que je te connois tout entier, & pour mon malheur, je te connois lors qu'il n'en eſt plus temps, & qu'une telle connoiſſance ne peut plus me ſervir qu'à me deſeſperer; mais ſçache que ton crime ne demeura pas impuny; & que le meſme Ciel dont tu te jouës, me ſçaura vanger de ta perfidie.

D. JUAN.

Madame.

D. ELVIRE.

Il ſuffit, je n'en veux pas ouïr davantage, & je m'accuſe meſme d'en avoir trop entendu. C'eſt une lâcheté que de ſe faire expliquer trop ſa honte; & ſur de tels ſujets, un noble cœur au premier mot doit prendre ſon party. N'attends pas que j'éclate icy en reproches & en injures; non, non, je n'ay point un couroux à exhaler en paroles vaines, & toute ſa chaleur ſe reſerve pour ſa vengeance. Je te le dis encore, le Ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais, & ſi le Ciel n'a rien que

tu puiſſe apprehender, apprehende du moins la colere d'une Femme offenſée.

SGANARELLE.

Si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN *aprés une petite reflexion.*

Allons ſonger à l'execution de noſtre entrepriſe amoureuſe.

SGANARELLE.

Ah, quel abominable Maiſtre me vois-je obligé de ſervir !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTE, PIERROT.

CHARLOTE.

NOstre-dinſe, Piarrot, tu t'es trouvé là bien à point.

PIERROT.

Parquienne, il ne s'en eſt pas fallu l'époiſſeur d'une éplinque, qu'ils ne ſe ſayant nayez tous deux.

CHARLOTE.

C'eſt donc le coup de vent da matin qui les avoit ranvarſez dans la mar.

PIERROT.

Aga guien, Charlote, je m'en vas te conter tout ſin drait comme cela eſt venu : car, comme dit l'autre, je les ay le premier aviſez, aviſez le premier je les ay Enfin donc j'eſtions ſur le bord de la mar, moy & le gros Lucas, & je nous amuſions à batifoler avec des mottes de tarre que je nous jeſquions à la teſte : car comme tu ſçay bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moy par fouas je batifole itou. En batifolant donc, piſque batifoler y a, j'ay apparceu de tout loin queuque choſe qui groüilloit dans

gliau, & qui venoit comme envars nou par ſecouſſe. Je voyois cela fixiblement, & pis tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rien. Eh, Lucas, çay-je fait, je penſe que ula des hommes qui nageant là-bas. Voire, ce m'a t-il fait, t'as eſté au trépaſſement d'un chat, tas la veuë trouble. Pal ſanquienne, cay-je fait, je n'ay point la veuë trouble, ce ſont des hommes. Point du tout, ce ma til fait, t'as la barluë. Veux-tu gager, çay je fait, que je nay point la barluë, çay je fait, & que ſont deux hommes, çay je fait, qui nageant droit icy, çay je fait. Morqueune, ce ma til fait, je gage que non; o ça, çay je fait, veux-tu gager dix ſols que ſi? Je le veux bian, ce ma til fait, & pour te montrer, ula argent ſur jeu, ce ma til fait. Moy, je n'ay point eſté ny fou, ny étourdy, j'ay bravement bouté à tarre quatre pieces tapées, & cinq ſouls en doubles, jergniguenne auſſi hardiment que ſi j'avois avalé un varre de vin: car je ſes hazardeux moy; & je vas à la debandade. Je ſçavois bian ce que je faiſois pourtant, queuque gniais! Enfin donc, je n'avons pas putoſt eu gagé que j'avon veu les deux hommes tout à plain qui nous faiſiant ſigne de les aller querir, & moy de tirer auparavant les enjeux. Allons, Lucas, çay je dit, tu vois bian qu'ils nous appellont: allons, viſte à leu ſecours. Non, ce ma til dit, ils mont fait pardre. O donc tanquia, qua la par fin pour le faire court, je l'ay tant ſarmonné, que je nous ſommes boutez dans une barque, & pis j'avons tant fait cahin, caha, que je les avons tirez de gliau, & pis je les avons menez cheux nous auprés du feu, & pis ils ſe ſant dépouillez tous nuds pour ſe ſecher, & pis il y en eſt venu encor deux de la meſme bande qui ſequiant ſauvez tout ſeul, & pis Maturine eſt arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux, ula juſtement, Charlote, comme tout ça c'eſt fait.

CHARLOTE.

Ne m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'eſt bien pû mieux fait que les autres ?

PIERROT.

Ouï, c'eſt le Maiſtre, il faut que ce ſoit queuque gros gros Monſieur. car il a du dor à ſon habit tout de pis le haut juſqu'en bas, & ceux qui le ſervont ſont des Monſieux eux-meſme, & ſtapandant, tout gros Monſieur qu'il eſt, il ſeroit par ma ſique nayé ſi je n'aviomme eſté là.

CHARLOTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

O Parquenne, ſans nous, il en avoit pour ſa maine de féves.

CHARLOTE.

Eſt-il encore cheux toy tout nu, Piarrot ?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant nous. Mon quieu, je n'en avois jamais veu s'habiller, que d'hiſtoires & dangigorniaux boutont ces Meſſieurs-là les Courtiſans ! je me pardrois là dedans pour moy, & j'eſtois tout ébobi de voir ça. Quien, Charlote, ils avont des cheveux qui ne tenont point à leu teſte, & il boutont ça aprés tout comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemiſes qui ant des manches où j'entrerions tout brandis toy & moy En glieu d'haut de chauſſe, ils portont un garderobe auſſi large que d'icy à Paſque ; en glieu de pourpoint, de petites braſſieres, qui ne leu venont pas uſqu'au brichet ; & en glieu de rabas un grand mouchoir

de cou à reziau aveuc quatre groſſes houpes de linge qui leu pendont ſur l'eſtomaque. Ils avont itou d'autres petits rabats au bout des bras, & de grands entonnois de paſſement aux jambes, & parmi tout ça tant de rubans, tant de rubans, que c'eſt une vraye piquié. Ignia pas juſqu'au ſoulier qui n'en ſoiont farcis tout de pis un bout juſqu'à l'autre, & ils ſont faits d'eune façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTE.

Par ma fy, Piarrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

O acoute un peu auparavant, Charlote, j'ay queuque autre choſe à te dire, moy.

CHARLOTE.

Et bian, dy, qu'eſt-ce que c'eſt ?

PIERROT.

Vois-tu, Charlote, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur. Je taime, tu le ſçais bian, & je ſomme pour eſtre mariez enſemble ; mais marquenne, je ne ſuis point ſatisfait de toy.

CHARLOTE.

Quement ? qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'iglia ?

PIERROT.

Iglia que tu me chagraignes l'eſprit franchement.

CHARLOTE.

Et quement donc ?

PIERROT.

Teſtiguienne, tu ne maimes point.

CHARLOTE.

Ah, ah, n'eſt-que ça ?

PIERROT.

Ouy, ce n'eſt que ça, & c'eſt bian aſſez.

CHARLOTE.

Mon guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la meſme choſe.

PIERROT.

Je te dis toujou la meſme choſe, parce que c'eſt toujou la meſme choſe, & ſi ce n'eſtoit pas toujou la meſme choſe, je ne te dirois pas toujou la meſme choſe.

CHARLOTE.

Mais, qu'eſt-ce qu'il te faut ? que veux-tu ?

PIERROT.

Jerniquenne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTE.

Eſt-ce que je ne taime pas ?

PIERROT.

Non, tu ne maimes pas, & ſi je fais tout ce que je pis pour ça. Je tachete ſans reproche des rubans à tout les Marciers qui paſſont, je me romps le cou à taller denicher des marles, je fais joüer pour toy les Vielleux quand ce vient ta feſte, & tout ça comme ſi je me frapois la teſte contre un mur. Vois-tu, ça n'eſt ny biau ny honneſte de naimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTE.

Mais, mon guieu, je taime auſſi.

PIERROT.

Ouy, tu maimes dune belle deguaine.

CHARLOTE.

Quement veut-tu donc qu'on faſſe ?

PIERROT.

Je veux que l'en faſſe comme l'en fait quand l'en aime comme il faut.

CHARLOTE.

Ne taimay-je pas auſſi comme il faut ?

PIERROT.

Non, quand ça eſt, ça ſe void, & l'en fait mille petites ſingeries aux perſonnes quand on les aime du bon du cœur. Regarde la groſſe Thomaſſe comme elle eſt aſſotée du jeune Robain, alle eſt toujou autour de ly à lagacer, & ne le laiſſe jamais en repos. Toujou al ly fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en paſſant, & l'autre jour qu'il eſtoit aſſis ſur un eſcabiau, al fut le tirer de deſſous ly, & le fit choir tout de ſon long par tarre. Jarny ula où len voit les gens qui aimont, mais toy, tu ne me dis jamais mot, t'es toujou là comme eune vray ſouche de bois, & je paſſerois vingt fois devant toy que tu ne te groüillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre choſe. Ventrequenne, ça n'eſt pas bian, aprés tout, & t'es trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Que veux-tu que j'y faſſe ? c'eſt mon himeur, & je ne me pis refondre.

PIERROT.

Ignia himeur qui quienne, quand en a de l'amiquié pour les perſonnes, lan en baille toujou queuque petite ſignifiance.

CHARLOTE.

Enfin, je taime tout autant que je pis, & ſi tu n'es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queuquautre.

PIERROT.

Eh bien, ula pas mon conte ? Teſtigué, ſi tu m'aimois, me dirois tu ça ?

CHARLOTE.

Pourquoy me viens tu auſſi tarabuſter l'eſprit ?

PIERROT.

Morqué, queu mal te fais-je ? je ne te deman-

de qu'un peu d'amiquié.

CHARLOTE.

Et bian, laiſſe faire auſſi, & ne me preſſe point tant, peut-eſtre que ça viendra tout d'un coup ſans y ſonger.

PIERROT.

Touche donc là, Charlote.

CHARLOTE.

Et bien, quien.

PIERROT.

Promets-moy donc que tu tâcheras de maimer davantage.

CHARLOTE.

J'y feray tout ce que je pourray, mais il faut que ça vienne de luy-meſme. Piarrot, eſt ce là ce Monſieur.

PIERROT.

Ouy, le ula.

CHARLOTE.

Ah, mon quieu, qu'il eſt genty, & que ç'auroit eſté dommage qu'il euſt eſté nayé.

PIERROT.

Je revians tout à l'heure, je m'en vas boire chopaine pour me rebouter tant ſoit peu de la fatigue que j'ays euë.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE.

D. JUAN.

NOus avons manqué noſtre coup, Sganarelle, & cette bouraſque imprevuë a renverſé avec noſtre barque le projet que nous avions fait ; mais à te dire vray, la Payſanne que je viens de quiter repare ce mal-heur, & je luy ay trouvé des charmes qui effacent de mon eſprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais ſuccez de noſtre entrepriſe. Il ne faut pas que ce cœur m'échape, & j'y ay déja jetté les diſpoſitions à ne pas me ſouffrir long-temps de pouſſer des ſoûpirs.

SGANARELLE.

Monſieur, j'avoüe que vous m'eſtonnez ; à peine ſommes-nous échapez d'un peril de mort, qu'au lieu de rendre grace au Ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer ſa colere par vos fantaiſies accoûtumées, & vos amours cr.... Paix, coquin que vous eſtes, vous ne ſçavez ce que vous dites, & Monſieur ſçait ce qu'il fait, allons.

D. JUAN *appercevant Charlote.*

Ah, ah, d'où ſort cette autre Payſanne, Sganarelle ? as-tu rien veu de plus joly, & ne trouves-tu pas dy-moy, que celle-cy vaut bien l'autre ?

SGANARELLE.

Aſſurément. Autre piece nouvelle.

D. JUAN.

D'où me vient, la Belle, une rencontre ſi agrea-

ble ? quoy, dans ces lieux champestres, parmy ces arbres & ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous estes ?

CHARLOTE.

Vous voyez, Monsieur.

D. JUAN.

Estes-vous de ce Village ?

CHARLOTE.

Ouy, Monsieur.

D. JUAN.

Et vous y demeurez ?

CHARLOTE.

Ouy, Monsieur.

D. JUAN.

Vous vous appellez ?

CHARLOTE.

Charlote, pour vous servir.

D. JUAN.

Ah ! la belle personne, & que ses yeux sont penetrans !

CHARLOTE.

Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

D. JUAN.

Ah, n'ayez point de honte d'entendre dire vos veritez. Sganarelle, qu'en dis-tu ? peut-on rien voir de plus agreable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaist, ah que cette taille est jolie ! haussez un peu la teste, de grace, ah que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entierement, ah qu'ils sont beaux ! Que je voye un peu vos dents, je vous prie, ah qu'elles sont amoureuses, & ces levres appetissantes ! Pour moy, je suis ravy, & je n'ay jamais veu une si charmante personne.

CHARLOTE.

Monsieur, cela vous plaist à dire, & je ne sçay pas si c'est pour vous railler de moy.

D. JUAN.

Moy, me railler de vous ? Dieu m'en garde, je vous aime trop pour cela, & c'eſt du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTE.

Je vous ſuis bien obligée, ſi ça eſt.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'eſtes point obligée ; de tout ce que je dis, & ce n'eſt qu'à voſtre beauté que vous en eſtes redevable.

CHARLOTE.

Monſieur, tout ça eſt trop bien dit pour moy ; & je n'ay pas d'eſprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ſes mains.

CHARLOTE.

Fy, Monſieur, elles ſont noires comme je ne ſçay quoy.

D. JUAN.

Ha que dites-vous là, elles ſont les plus belles du monde, ſouffrez que je les baiſe, je vous prie.

CHARLOTE.

Monſieur, c'eſt trop d'honneur que vous me faites, & ſi j'avois ſceu ça tantoſt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Et dites-moy un peu, Belle Charlote, vous n'eſtes pas mariée ſans doute ?

CHARLOTE.

Non, Monſieur, mais je dois bien-toſt l'eſtre avec Piarrot, le fils de la voiſine Simonete.

D. JUAN.

Quoy, une perſonne comme vous ſeroit la femme d'un ſimple Payſan ? non ! non c'eſt profaner tant de beautez, & vous n'eſtes pas née pour de-

meurer dans un Village, vous meritez ſans doute une meilleure fortune, & le Ciel qui le connoiſt bien, m'a conduit icy tout exprés pour empeſcher ce mariage, & rendre juſtice à vos charmes : car enfin, Belle Charlote, je vous aime de tout mon cœur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce miſerable lieu, & ne vous mette dans l'eſtat où vous meritez d'eſtre : cét amour eſt bien prompt ſans doute ; mais quoy, c'eſt un effet, Charlote, de voſtre grande beauté, & l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une autre en ſix mois.

CHARLOTE.

Auſſi vray, Monſieur, je ne ſçay comment faire quand vous parlez, ce que vous dites me fait aiſe, & j'aurois toutes les envies du monde de vous croire, mais on m'a toujou dit, qu'il ne faut jamais croire les Monſieux, & que vous autres Courtiſans eſtes des enjoleus ; qui ne ſongez qu'à abuſer les filles.

D. JUAN.

Je ne ſuis pas de ces gens-là.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

CHARLOTE.

Voyez-vous, Monſieur, il n'y a pas plaiſir à ſe laiſſer abuſer ; je ſuis une pauvre Payſane, mais j'ay l'honneur en recommandation, & j'aimerois mieux me voir morte que de me voir deshonorée.

D. JUAN.

Moy, j'aurois l'ame aſſez méchante pour abuſer une perſonne comme vous, je ſerois aſſez lâche pour vous des-honorer ? non, non, j'ay trop de conſcience pour cela ; je vous aime, Charlote, en tout bien & en tout honneur, & pour vous montrer que je vous dis vray, ſçachez que je n'ay

point d'autre dessein que de vous épouser ; en voulez-vous un plus grand témoignage ? m'y voila prest quand vous voudrez, & je prends à témoin l'homme que voila de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non, non, ne craignez point, il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah, Charlote, je vois bien que vous ne me connoissez pas encore, vous me faites grand tort de juger de moy par les autres ; & s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser des Filles, vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la sincerité de ma foy, & puis vostre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous, on doit estre à couvert de toutes ces sortes de crainte, vous n'avez point l'air, croyez-moy, d'une personne qu'on abuse, & pour moy, je l'avouë, je me percerois le cœur de mille coups, si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTE.

Mon Dieu, je ne sçay pas si vous dites vray ou non, mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lors que vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, & je vous reïtere encore la promesse que je vous ay faite, ne l'acceptez-vous pas? & ne voulez-vous pas consentir à estre ma femme?

CHARLOTE.

Ouy, pourveu que ma Tante le veüille.

D. JUAN.

Touchez donc là, Charlote, puis que vous le voulez bien de vostre part.

CHARLOTE.

Mais au moins, Monsieur, ne m'allez pas trom-

per, je vous prie, il y auroit de la conſcience à vous, & vous voyez comme j'y vais à la bonne foy.

D. JUAN.

Comment, il ſemble que vous doutiez encore de ma ſincerité ? Voulez-vous que faſſe des ſermens épouventables ? Que le Ciel ....

CHARLOTE.

Mon Dieu, ne jurez point, je vous croy.

D. JUAN.

Donnez-moy donc un petit baiſer pour gage de voſtre parole.

CHARLOTE.

Oh, Monſieur, attendez que je ſoyons mariez; je vous prie, aprés ça je vous baiſeray tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Et bien, Belle Charlote, je veux tout ce que vous vous voulez, abandonnez-moy ſeulement voſtre main, & ſouffrez que par mille baiſers je luy exprime le raviſſement où je ſuis ...

SCENE

SCENE III.

D. JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTE.

PIERROT *se mettant entre deux & poussant D. Juan.*

TOut doucement ; Monsieur tenez-vous, s'il vous plaist, vous vous échauffez trop, & vous pouriez gagner la puresie.

D. JUAN *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'amene cét impertinent ?

PIERROT.

Je vous dis qu'ou vous tegniez, & qu'ou ne carressiais point nos accordées.

D. JUAN *continuë de le repousser.*

Ah, que de bruit !

PIERROT.

Jerniquenne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laisse faire ? Je ne veux pas moy.

D. JUAN.

Ah.

PIERROT.

Testiguenne, par ce qu'ous estes Monsieur, ous

viendrez careſſer nos femme à note barbe, allez u-s-en careſſer les voſtres.

D. JUAN.

Heu ?

PIERROT.

Heu. *D. Juan luy donne un ſoufflet.* Teſtigué ne me frappez pas, *autre ſoufflet* Oh, jernigué, *autre ſoufflet*. Ventrequé, *autre ſoufflet* Palſanqué, morquenne, ça n'eſt pas biant de batre les gens, & ce n'eſt pas là la recompanſe de u-s-avoir ſauvé d'eſtre nayé.

CHARLOTE.

Piarrot ne te faſche point.

PIERROT.

Je me veux faſcher, & t'es une vilainte toy d'endurer qu'on te caieole.

CHARLOTE

Oh, Piarrot, ce n'eſt pas ce que tu penſes, ce Monſieúr veut m'épouſer, & tu ne dois pas te bouter en colere.

PIERROT.

Quement ? jerny, tu m'es promiſe.

CHARLOTE.

Ca ny fait rien, Piarrot, ſi tu m'aimes, ne dois-tu pas eſtre bien-aiſe que je devienne Madame?

PIERROT.

Jerniqué, non, j'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va va, Piarrot, ne te mets point en peine, ſi je ſis Madame, je te feray gagner queuque choſes, & tu apporteras du beure & du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventrequenne, je gny en porteray jamais, quand tu m'en poyrais deux fois autant. Eſt ce

donc comme ça que t'eſcoutes ce qu'il te dit ? morquenne, ſi j'avois ſçeu ça tantoſt, je me ſerois bian gardé de le tirer de gliau, & je gly aurois baillé un bon coup d'aviron ſur la teſte.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le fraper.*

Qu'eſt-ce que vous dites !

PIERROT *s'éloignant derriere Charlote.*

Jerniquenne, je ne crains parſonne.

D. JUAN *paſſe du coſté où eſt Pierrot.*

Attendez-moy un peu.

PIERROT *repaſſe de l'autre coſté de Charlote.*

Je me moque de tout, moy.

D. JUAN *court aprés Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *ſe ſauve encore derriere Charlote.*

J'en avons bien veu d'autres.

D. JUAN.

Hoüais.

SGANARELLE.

Eh, Monſieur, laiſſez-là ce pauvre miſerable. C'eſt conſcience de le batre. Ecoute, mon pauvre Garçon, retire-toy, & ne luy dis rien.

PIERROT *paſſe devant Sganarelle, & dit fierement à D. Juan.*

Je veux luy dire, moy.

D. JUAN *leve la main pour donner un ſoufflet à Pierrot, qui baiſſe la teſte, & Sganarelle reçoit le ſouffles.*

Ah, je vous apprendray.

SGANARELLE *regardant Pierrot que s'eſt baiſſé pour eviter le ſoufflet.*

Reſte-ſoit du marouſle.

D. JUAN.

Te voila payé de ta charité.

PIERROT.

Jarny, je vas dire à sa Tante tout ce ménage-cy.

D. JUAN.

Enfin, je m'en vais estre le plus heureux de tous les hommes, & je ne changerois pas mon bonheur à toutes les choses du monde. Que de plaisir quand vous serez ma femme, & que....

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTE, MATHURINE.

SGANARELLE *apercevant Mathurine.*

AH, ah.

MATHURINE *à Dom Juan.*

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlote? est-ce que vous luy parlez d'amour aussi?

D. JUAN *à Mathurine.*

Non, au contraire, c'est elle qui me témoignoit une envie d'estre ma femme, & je luy répondois que j'estois engagé à vous.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, &

voudroit bien que je l'épouſaſſe, mais je luy dis que c'eſt vous que je veux.

MATHURINE.

Quoy, Charlote....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous luy direz ſera inutile, elle s'eſt mis cela dans la teſte.

CHARLOTE.

Quement donc Mathurine....

D. JUAN *bas à Charlote.*

C'eſt en vain que vous luy parlerez; vous ne luy oſterez point cette fantaiſie.

MATHURINE.

Eſt-ce que.....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de luy faire entendre raiſon.

CHARLOTE.

Je voudrois....

D. JUAN *bas à Charlote.*

Elle eſt obſtinée comme tous les Diables.

MATHURINE.

Vramant....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne luy dites rien, c'eſt une folle.

CHARLOTE.

Je penſe.....

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laiſſez-là la, c'eſt une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que je luy parle.

CHARLOTE.

Je veux voir un peu ſes raiſons.

MATHURINE.

Quoy.....

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je luy ay promis de l'épouſer.

CHARLOTE.

Je.....

D. JUAN *bas à Charlote.*

Gageons qu'elle vous ſouſtiendra que je luy ay donné parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Hola, Charlote, ça n'eſt pas bien de courir ſur le marché des autres.

CHARLOTE.

Ca n'eſt pas honneſte, Mathurine, d'eſtre jalouſe que Monſieur me parle.

MATHURINE.

C'eſt moy que Monſieur a veu la premiere.

CHARLOTE.

S'il vous a veu la premiere, il m'a veu la ſeconde, & m'a promis de m'épouſer.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Et bien, que vous ay je dit ?

MATHURINE.

Je vous baiſe les mains, c'eſt moy, & non pas vous qu'il a promis d'épouſer.

D. JUAN *bas à Charlote.*

N'ay-je pas deviné ?

CHARLOTE.

A d'autres, je vous prie, c'eſt moy, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens, c'eſt moy, encore un coup.

CHARLOTE.

Le ula qui eſt pour le dire, ſi je n'ay pas raiſon.

MATHURINE.

Le ula qui eſt pour me démentir, ſi je ne dis pas vray.

CHARLOTE.

Eſt-ce, Monſieur, que vous luy avez promis de l'épouſer?

D. JUAN *bas à Charlote.*

Vous vous raillez de moy.

MATHURINE.

Eſt-il vray, Monſieur, que vous luy avez donné parole d'eſtre ſon mary?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette penſée?

CHARLOTE.

Vous voyez qu'al le ſoûtient.

D. JUAN *bas à Charlote.*

Laiſſez-la faire.

MATHURINE.

Vous eſtes témoins comme al l'aſſure.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laiſſez-la dire.

CHARLOTE.

Non, non, il faut ſçavoir la verité.

MATHURINE.

Il eſt queſtion de juger ça.

CHARLOTE.

Oüy, Mathurine, je veux que Monſieur vous montre voſtre bec jaune.

MATHURINE.

Oüy, Charlote, je veux que Monſieur vous rende un peu camuſe.

CHARLOTE.

Monſieur, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Metez-nous d'accord, Monſieur.

CHARLOTE.

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlote.*

Vous allez voir vous meſme.

CHARLOTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à D. Juan.*

Parlez.

D. JUAN *embaraſſé leur dit à toutes deux,*

Que voulez-vous que je diſe ? vous ſoûtenez également toutes deux que je vous ay promis de vous prendre pour femmes. Eſt ce que chacune de vous ne ſçait pas ce qui en eſt, ſans qu'il ſoit neceſſaire que je m'explique davantage ? pourquoy m'obliger là-deſſus à des redites ? celle à qui j'ay promis effectivement n'a-t elle pas en elle-meſme dequoy ſe moquer des diſcours de l'autre, & doit-elle ſe mettre en peine pourveu que j'accompliſſe ma promeſſe ? Tous les diſcours n'avancent point les choſes, il faut faire, & non pas dire, & les effets decident mieux que les paroles. Auſſi n'eſt-ce rien que par là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marieray, laquelle des deux a mon cœur ; *bas à Mathurine*, laiſſez-luy croire ce qu'elle voudra, *bas à Charlote*, laiſſez-là ſe flater dans ſon imagination ; *bas à Mathurine*, je vous adore, *bas à Charlote*, je ſuis tout à vous, *bas à Mathurine*, tous les viſages ſont laids auprés du voſtre, *bas à Charlote*, on ne peut plus ſouffrir les autres quand on vous a veuë. J'ay un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHARLOTE *à Mathurine.*

Je ſuis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE

MATHURINE.

C'eſt moy qu'il épouſera.

SGANARELLE.

Ah, pauvres filles que vous eſtes ! j'ay pitié de voſtre innocence, & je ne puis ſouffrir de vous voir courir à voſtre malheur. Croyez-moy l'une & l'autre, ne vous amuſez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans voſtre village.

D. JUAN *revenant.*

Je voudrois bien ſçavoir pourquoy Sganarelle ne me fuit pas.

SGANARELLE *à ces filles.*

Mon Maiſtre eſt un fourbe, il n'a deſſein que de vous abuſer, & en a bien abuſé d'autres, c'eſt l'Epouſeur du genre humain, & .... (*il aperçoit D. Juan,*) cela eſt faux, & quiconque vous dira cela, vous luy devez dire qu'il en a menty. Mon Maiſtre n'eſt point l'Epouſeur du genre humain; il n'eſt point fourbe, il n'a pas deſſein de vous tromper, & n'en a point abuſé d'autres. Ah, tenez, le voila, demandez-le plûtoſt à luy meſme.

D. JUAN.

Ouy.

SGANARELLE.

Monſieur, comme le monde eſt plein de médiſans, je vais au devant des choſes, & je leur diſois que ſi quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles ſe gardaſſent bien de le croire, &

ne manquaſſent pas de luy dire qu'il en auroit menty.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Ouy, Monſieur eſt homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce ſont des impertinens.

SCENE V.

D. JUAN, LA RAME'E, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAME'E.

MOnsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon icy pour vous.

D. JUAN.

Comment ?

LA RAME'E.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver icy dans un moment ; je ne sçay pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivy, mais j'ay appris cette nouvelle d'un Païsan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse, & le plûtost que vous pourrez sortir d'icy, sera le meilleur.

D. JUAN *à Charlote & Mathurine.*

Une affaire pressante m'oblige de partir d'icy ; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ay donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir. Comme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagême, & éluder adroitement le malheur qui me cherche, je veux que Sganarelle

se revestе de mes habits, & moy....

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez, m'exposer à estre tué sous vos habits, & ....

D. JUAN.

Allons viste, c'est trop d'honneur que je vous fais, & bienheureux est le Valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son Maistre.

SGANARELLE.

Je vous remercie d'un tel honneur. O Ciel, puis qu'il s'agit de mort, fais-moy la grace de n'estre point pris pour un autre.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN *en habit de campagne*, SGANARELLE *en Medecin.*

SGANARELLE.

MA foy, Monsieur, avouez que j'ay eu raison, & que nous voila l'un & l'autre déguisez à merveille. Vostre premier dessein n'estoit point du tout à propos, & cecy nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il est vray que te voila bien, & je ne sçay où tu as esté déterrer déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Ouy, c'est l'habit d'un vieux Medecin qui a esté laissé en gage au lieu où je l'ay pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais sçavez vous, Monsieur, que cet habit me met déja en consideration? que je suis salué des gens que je rencontre, & que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme?

D. JUAN.

Comment donc?

SGANARELLE.

Cinq ou six Païsans & Païsanes en me voyant passer me sont venus demander mon avis sur differentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur as répondu que tu n'y entendois rien ?

SGANARELLE.

Moy, point du tout, j'ay voulu soûtenir l'honneur de mon habit, j'ay raisonné sur le mal, & leur ay fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remedes encore leur as-tu ordonnez ?

SGANARELLE.

Ma foy, Monsieur, j'en ay pris par où j'en ay pû attraper, j'ay fait mes ordonnances à l'avanture, & ce seroit une chose plaisante si les malades guérissoient, & qu'on m'en vinst remercier.

D. JUAN.

Et pourquoy non ? par quelle raison n'aurois-tu pas les mesmes privileges qu'ont tous les autres Medecins ? ils n'ont pas plus de part que toy aux guérisons des malades, & tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succés; & tu peux profiter comme eux du bonheur du malade, & voir attribuer à tes remedes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, Monsieur, vous estes aussi impie en Medecine ?

D. JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soit parmy les hommes.

SGANARELLE.

Quoy, vous ne croyez pas au sené, ny à la casse, ny au vin hemetique ?

D. JUAN.

Et pourquoy veux tu que j'y croye ?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécreante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin hemetique faît bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converty les plus incredules esprits, & il n'y a pas trois semaines que j'en ay veu, moy qui vous parle, un effet merveilleux.

D. JUAN.

Et quel ?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui depuis six jours estoit à l'agonie, on ne sçavoit plus que luy ordonner, & tous les remedes ne faisoient rien, on s'avisa à la fin de luy donner de l'hemetique.

D. JUAN.

Il réchapa, n'est-ce pas ?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment ? il y avoit six jours entiers qu'il ne pouvoit mourir, & cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ?

D. JUAN.

Tu as raison.

SGANARELLE.

Mais laissons-là la Medecine où vous ne croyez point, & parlons des autres choses : car cet habit me donne de l'esprit, & je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous sçavez bien que vous me permettez les disputes, & que vous ne me défendez les remontrances.

D. JUAN.

Hé bien!

SGANARELLE.

Je veux sçavoir vos pensées à fond, & vous connoistre un peu mieux que je ne fais: çà quand voulez-vous mettre fin à vos débauches, & mener la vie d'un honneste homme?

D. JUAN *leve la main pour luy donner un soufflet.*

Ah, Maistre sot! vous allez d'abord aux remontrances.

SGANARELLE *en se reculant.*

Morbleu, je suis bien sot en effet de vouloir m'amuser à raisonner avec vous: faites tout ce que vous voudrez, il m'importe bien que vous vous perdiez ou non, & que....

D. JUAN *en colere.*

Tay toy. Songeons à nostre affaire. Ne serions-nous point égarez? appelle cet homme que voila là-bas pour luy demander le chemin.

SGANARELLE.

Hola, ho, l'homme; ho, mon compere, ho l'ami, un petit mot, s'il vous plaist.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE, FRANCISQUE.

SGANARELLE.

ENseignez-nous un peu le chemin qui meine à la Ville.

FRANCISQUE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, & détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêst. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, & que depuis quelque temps, il y a des voleurs icy autour.

D. JUAN.

Je te suis bien obligé, mon amy, & je te rends graces de tout mon cœur de ton bon avis.

SGANARELLE *regardant dans la forest.*

Ha, Monsieur, quel cliquetis!

D. JUAN *en se retournant.*

Que voy-je là, un homme attaqué par trois autres? la partie est trop inégale, & je ne dois pas souffrir cette lascheté. *Il court au lieu du combat.*

SCENE III.

D. JUAN, D. CARLOS, SGANARELLE.

SGANARELLE.

MOn Maiſtre eſt un vray enragé d'aller ſe preſenter à un peril qui ne le cherche pas ; mais, ma foy, le ſecours a ſervy, & les deux ont fait fuïr les trois.

D. CARLOS *l'épée à la main.*

On voit par la fuite de ces voleurs de quel ſecours eſt voſtre bras, ſouffrez, Monſieur, que je vous rende grace d'une action ſi genereuſe, & que.....

D. JUAN *revenant l'épée à la main.*

Je n'ay rien fait, Monſieur, que vous n'euſſiez fait en ma place. Noſtre propre honneur eſt intereſſé dans de pareilles avantures, & l'action de ces coquins eſtoit ſi lâche, que ç'euſt eſté y prendre part que de ne s'y pas oppoſer ; mais par quelle rencontre vous eſtes-vous trouvé entre leurs mains ?

D. CARLOS.

Je m'eſtois par hazard égaré d'un frere, & de tous ceux de noſtre ſuite, & comme je cherchois à les rejoindre, j'ay fait rencontre de ces voleurs, qui d'abord ont tué mon cheval, & qui ſans vô-

tre valeur en auroient fait autant de moy.

D. JUAN.

Voſtre deſſein eſt-il d'aller du coſté de la Ville ?

D. CARLOS.

Oüy, mais ſans y vouloir entrer, & nous nous voyons obligez mon frere & moy à tenir la campagne pour une de ces faſcheuſes affaires qui reduiſent les Gentilshommes à ſe ſacrifier eux & leur famille à la ſeverité de leur honneur, puis qu'enfin le plus doux ſuccez en eſt toûjours funeſte, & que ſi l'on ne quitte pas la vie, on eſt contraint de quitter le Royaume ; & c'eſt en quoy je trouve la condition d'un Gentilhomme mal-heureuſe, de ne pouvoir point s'aſſurer ſur toute la prudence & toute l'honneſteté de ſa conduite, d'eſtre aſſervy par les Loix de l'honneur au déreglement de la conduite d'autruy, & de voir ſa vie, ſon repos, & ſes bien dépendre de la fantaiſie du premier temeraire, qui s'aviſera de luy faire une de ces injures pour qui un honneſte homme doit perir.

D. JUAN.

On a cét avantage qu'on fait courir le meſme riſque, & paſſer auſſi mal le temps à ceux qui prennent fantaiſie de nous venir faire une offenſe de gayeté de cœur. Mais ne ſeroit-ce point une indiſcretion que de vous demander quelle peut eſtre voſtre affaire ?

D. CARLOS.

La choſe en eſt aux termes de n'en plus faire

de secret, & lors que l'injure a une fois éclaté, nostre honneur ne va point à vouloir cacher nostre honte, mais à faire éclater nostre vengeance, & à publier mesme le dessein que nous en avons. Ainsi, Monsieur, je ne feindray point de vous dire que l'offense que nous cherchons à vanger, est une sœur seduite & enlevée d'un Convent, & que l'Auteur de cette offense est un D. Juan Tenorio, fils de D. Loüis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours, & nous l'avons suivy ce matin sur le rapport d'un Valet, qui nous a dit qu'il sortoit à cheval accompagné de quatre ou cinq, & qu'il avoit pris le long de cette coste; mais tous nos soins ont esté inutiles, & nous n'avons pû découvrir ce qu'il est devenu.

D. JUAN.

Le connoissez-vous, Monsieur, ce D. Juan dont vous parlez?

D. CARLOS.

Non, quant à moy. Je ne l'ay jamais veu, & je l'ay seulement oüy dépeindre à mon frere, mais la Renommée n'en dit pas force bien, & c'est un homme dont la vie....

D. JUAN.

Arrestez, Monsieur, s'il vous plaist, il est un peu de mes amis, & ce seroit à moy une espece de lascheté que d'en oüir dire du mal.

D. CARLOS.

Pour l'amour de vous, Monsieur, je n'en di-

ray rien du tout, & c'eſt bien la moindre choſe que je vous doive, aprés m'avoir ſauvé la vie, que de me taire devant vous d'une perſonne que vous connoiſſez, lors que je ne puis en parler ſans en dire du mal: mais quelque amy que vous luy ſoyez, j'oſe eſperer que vous n'approuverez pas ſon action, & ne trouverez pas eſtrange que nous cherchions d'en prendre la veangeance.

D. JUAN.

Au contraire, je vous y veux ſervir, & vous épargner des ſoins inutiles; je ſuis amy de D. Juan, je ne puis pas m'en empeſcher, mais il n'eſt pas raiſonnable qu'il offence impunément des Gentilshommes, & je m'engage à vous faire faire raiſon par luy.

D. CARLOS.

Et quelle raiſon peut-on faire à ces ſortes d'injures?

D. JUAN.

Toute celle que voſtre honneur peut ſouhaiter; & ſans vous donner la peine de chercher D. Juan davantage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que vous voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

Cet eſpoir eſt bien doux, Monſieur, à des cœurs offencez; mais aprés ce que je vous dois, ce me ſeroit une trop ſenſible douleur, que vous fuſſiez de la partie.

D. JUAN.

Je suis si attaché à D. Juan, qu'il ne sçauroit se battre que je ne me batte aussi : mais enfin j'en réponds comme de moy-mesme, & vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paroisse, & vous donne satisfaction.

D. CARLOS.

Que ma destinée est cruelle ! faut-il que je vous doive la vie, & que D. Juan soit de vos amis ?

SCENE IV.

D. ALONSE, *& trois ſuivans.* D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE.

FAites boire là mes chevaux, & qu'on les amene aprés nous, je veux un peu marcher à pied. O Ciel, que vois-je icy ? Quoy, mon frere, vous voila avec noſtre Ennemy mortel ?

D. CARLOS.

Noſtre Ennemy mortel !

D. JUAN. *ſe reculant trois pas & mettant fierement la main ſur la garde de ſon épée.*

Ouy, je ſuis D. Juan moy-meſme, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiſer mon nom.

D. ALONSE.

Ah, traître il faut que tu periſſe, &...

D. CARLOS.

Ah, mon frere, arreſtez, je luy ſuis redevable de ſa vie, & ſans le ſecours de ſon bras, j'aurois eſté tué par des voleurs que j'ay trouvez.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette conſideration empeſche noſtre vengeance ? tous les ſervices que nous rend une main ennemie, ne ſont d'aucun merite pour engager noſtre ame ; & s'il faut meſurer l'obligation à l'injure, voſtre reconnoiſſance, mon frere, eſt icy ridicule, & comme l'honneur

eſt infiniment plus precieux que la vie, c'eſt ne devoir rien proprement, que d'eſtre redevable de la vie à qui nous a oſté l'honneur.

D. CARLOS.

Je ſçay la difference, mon frere, qu'un Gentil homme doit toûjours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoiſſance de l'obligation n'efface point en moy le reſſentiment de l'injure: mais ſouffrez que je luy rende icy ce qu'il m'a preſté, que je m'acquitte ſur le champ de la vie que je luy dois par un delay de noſtre vengeance, & luy laiſſe la liberté de joüir durant quelques jours du fruit de ſon bien-fait.

D. ALONSE.

Non, non, c'eſt hazarder noſtre vengeance que de la reculer, & l'occaſion de la prendre peut ne plus revenir; le Ciel nous l'offre icy, c'eſt à nous d'en profiter. Lors que l'honneur eſt bleſſé mortellement, on ne doit point ſonger à garder aucunes meſures; & ſi vous repugnez à preſter vôtre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laiſſer à ma main la gloire d'un tel ſacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere....

D. ALONSE.

Tous ces diſcours ſont ſuperflus; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arreſtez, vous vous dis-je, mon frere, je ne ſouffriray point du tout qu'on attaque ſes jours, & je jure le Ciel que je le défendray icy contre qui que ce ſoit, & je ſçauray luy faire un rempart de cette meſme vie qu'il a ſauvée, & pour adreſſer vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

D. ALONSE.

Quoy vous prenez le party de nostre Ennemy contre moy, & loin d'estre saisi à son aspect de mesmes transports que je sens, vous faites voir pour luy des sentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la moderation dans une action legitime, & ne vangeons point nostre honneur avec cét emportement que vous témoignez. Ayons du cœur dont nous soyons les maîtres, une valeur qui n'ait rien de farouche, & qui se porte aux choses par une pure deliberation de nostre raison, & non point par le mouvement d'une aveugle colere. Je ne veux point, mon frere, demeurer redevable à mon Ennemy, & je luy ay une obligation dont il faut que je m'aquite avant toute chose. Nostre vangeance pour estre differée n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera de l'avantage, & cette occasion de l'avoir pû prendre, la fera paroistre plus juste aux yeux de tout le monde.

D. ALONSE.

O l'étrange foiblesse, & l'aveuglement effroyable, d'hazarder ainsi les interests de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimerique!

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas en peine: si je fais une faute, je sçauray bien la reparer, & je me charge de tout le soin de nostre honneur; je sçay à quoy il nous oblige, & cette suspension d'un jour que ma reconnoissance luy demande, ne fera qu'augmenter l'ardeur que j'ay de le satisfaire. D. Juan, vous voyez que j'ay soin de vous rendre le bien que j'ay receu de vous, & vous devez par là juger du reste, croire que je

m'acquite avec meſme chaleur de ce que je dois ; & que je ne ſeray pas moins exact à vous payer l'injure que le bien-fait. Je ne veux point vous obliger icy à expliquer vos ſentimens, & je vous donne la liberté de penſer à loiſir aux reſolutions que vous avez à prendre. Vous connoiſſez aſſez la grandeur de l'offenſe que vous nous avez faite, & je vous fais juge vous meſme des reparations qu'elle demande. Il eſt des moyens doux pour nous ſatisfaire ; il en eſt de violens & de ſanglans : mais enfin, quelque choix que vous faſſiez, vous m'avez donné parole de me faire faire raiſon par D. Juan, ſongez à me la faire, je vous prie, & vous reſſouvenez que hors d'icy je ne dois plus qu'à mon honneur.

D. JUAN.

Je n'ay rien exigé de vous, & vous tiendray ce que j'ay promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la ſeverité de noſtre devoir.

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOla, hé, Sganarelle.

SGANARELLE.

Plaiſt-il ?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque ?

SGANARELLE.

Pardonnez-moy, Monsieur, je viens seulement d'icy prés, je croy que cét habit est purgatif, & que c'est prendre Medecine que de le porter.

D. JUAN.

Peste soit l'insolent, couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honneste; sçais-tu bien qui est celuy à qui j'ay sauvé la vie ?

SGANARELLE.

& Moy ? non.

D. JUAN.

C'est un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un....

D. JUAN.

Il est assez honneste homme, il en a bien usé, & j'ay regret d'avoir démêlé avec luy.

SGANARELLE.

Il vous seroit aisé de pacifier toutes choses.

D. JUAN.

Ouy, mais ma passion est usée pour D. Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sçais, & je ne sçaurois me resoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ay dit vingt fois, j'ay une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, & c'est à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe Edifice que je vois entre ces arbres ?

SGANARELLE.

Vous ne le ſçavez pas ?

D. JUAN.

Non vrayement.

SGANARELLE.

Bon, c'eſt le Tombeau que le Commandeur faiſoit faire lors que vous le tuaſtes.

D. JUAN.

Ah ! tu as raiſon, je ne ſçavois pas que c'eſtoit de ce coſté-cy qu'il eſtoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, auſſi bien que de la ſtatuë du Commandeur, & j'ay envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monſieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoy ?

SGANARELLE.

Cela n'eſt pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'eſt une viſite dont je luy veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il eſt galant homme ; allons, entrons dedans. *Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un ſuperbe Mauſolée, & la Statuë du Commandeur.*

SGANARELLE.

Ah, que cela eſt beau ! les belles Statuës ! le beau marbre ! les beaux pilliers ! ah, que cela eſt beau ! qu'en dites-vous, Monſieur ?

D. JUAN.

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort, & ce que je trouve admirable, c'eſt qu'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſſez ſimple demeure, en veüille avoir

une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

Voicy la Statuë du Commandeur.

D. JUAN.

Parbleu, le voila bon avec son habit d'Empereur Romain.

SGANARELLE.

Ma foy, Monsieur, voila qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feroient peur si j'estois tout seul, & je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

D. JUAN.

Il auroit tort, & ce seroit mal recevoir l'honneur que je luy fais. Demande-luy s'il veut venir souper avec moy.

SGANARELLE.

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je croy.

D. JUAN.

Demande-luy, te dis-je.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous ? Ce seroit estre fou que d'aller parler à une Statuë.

D. JUAN.

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE.

Quelle bizarrerie ! Seigneur Commandeur... je ry de ma sottise, mais c'est mon Maistre qui me la fait faire. Seigneur Commandeur, mon Maître D. Juan vous demande si vous voulez luy faire l'honneur de venir souper avec luy. *La Statuë baisse la teste.* Ha !

D. JUAN.

Qu'est-ce ? qu'as-tu, dy donc, veux-tu parler ?

SGANARELLE *fait le meſme ſigne que luy a fait la Statuë, & baiſſe la teſte.*

La Statuë....

D. JUAN.

Et bien, que veux-tu dire, traiſtre?

SGANARELLE.

Je vous dis que la Statuë....

D. JUAN.

Et bien, la Statuë? je t'aſſomme ſi tu ne parles.

SGANARELLE.

La Statuë m'a fait ſigne.

D. JUAN.

La peſte le coquin.

SGANARELLE.

Elle m'a fait ſigne, vous dis-je, il n'eſt rien de plus vray. Allez-vous en luy parler vous-meſme pour voir; peut-eſtre....

D. JUAN.

Viens, Maraut, viens, je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, prends garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir ſouper avec moy. *La Statuë baiſſe encore la teſte.*

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix piſtolles. Et bien, Monſieur?

D. JUAN.

Allons, ſortons d'icy.

SGANARELLE.

Voila de mes eſprits forts qui ne veulent rien croire.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUOY qu'il en ſoit laiſſons cela, c'eſt une bagatelle, & nous pouvons avoir eſté trompez par un faux jour, ou ſurpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la veuë.

SGANARELLE.

Eh, Monſieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons veu des yeux que voila. Il n'eſt rien de plus veritable que ce ſigne de teſte, & je ne doute point que le Ciel ſcandalizé de voſtre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de....

D. JUAN.

Ecoutes: Si tu m'importunes davantage de tes ſottes moralitez, ſi tu me dis encore le moindre mot là-deſſus, je vais appeller quelqu'un, demander un nerf de beuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te roüer de mille coups. M'entens-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde, vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours, vous dites les choses avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me fasse souper le plûtost que l'on pourra, une chaise, petit garçon.

SCENE II.

D. JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

MOnsieur, voila vostre Marchand; Monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon, voila ce qu'il nous faut qu'un compliment de creancier. Dequoy s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, & que ne luy disois-tu que Monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je luy dis, mais il ne veut pas le croire, & s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer; c'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux creanciers.

creanciers. Il eſt bon de les payer de quelque choſe, & j'ay le ſecret de les renvoyer ſatisfaits ſans leur donner un double.

SCENE III.

D. JUAN, Mr DIMANCHE, SGANARELLE, *Suite.*

D. JUAN *faiſant de grandes civilitez.*

AH, Monſieur Dimanche, approchez. Que je ſuis ravy de vous voir, & que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avois donné ordre qu'on ne me fiſt parler perſonne; mais cet ordre n'eſt pas pour vous, & vous eſtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moy.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je vous ſuis fort obligé.

D. JUAN *Parlant à ſes Laquais.*

Parbleu, coquins, je vous apprendray à laiſſer Monſieur Dimanche dans une antichambre, & je vous feray connoiſtre les gens.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, cela n'eſt rien.

D. JUAN.

Comment? vous dire que je n'y ſuis pas, à Monſieur Dimanche, au meilleur de mes amis?

Mr DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur. J'eſtois venu....

D. JUAN.

Allons, viſte, un ſiege pour Monſieur Dimanche.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis bien comme cela.

D. JUAN.

Point, point, je veux que vous ſoyez aſſis contre moy.

Mr DIMANCHE.

Cela n'eſt point neceſſaire.

D. JUAN.

Oſtez ce pliant, & apportez un fauteüil.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, vous vous mocquez, & ...

D. JUAN.

Non, non, je ſçay ce que je vous doy, & je ne veux point qu'on mette de difference entre nous deux.

Mr DIMANCHE.

Monſieur....

D. JUAN.

Allons, aſſeyez-vous.

Mr DIMANCHE.

Il n'eſt pas beſoin, Monſieur, & je n'ay qu'un mot à vous dire. J'eſtois....

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

Mr DIMANCHE.

Non, Monſieur, je ſuis bien, je viens pour...

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point ſi vous n'eſtes aſſis.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, je fais ce que vous vôulez. Je...

D JUAN.

Parbleu, Monſieur Dimanche, vous vous portez bien,

Mr DIMANCHE.

Ouy, Monſieur, pour vous rendre ſervice. Je ſuis venu....

D. JUAN.

Vous avez un fonds de ſanté admirable, des lévres fraiſches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

Mr DIMANCHE.

Je voudrois bien....

D. JUAN.

Comment ſe porte Madame Dimanche, voſtre Epouſe?

Mr DIMANCHE.

Fort bien, Monſieur, Dieu mercy.

D. JUAN.

C'eſt une brave femme.

Mr DIMANCHE.

Elle eſt voſtre ſervante. Monſieur. Je venois...

D. JUAN.

Et voſtre petite fille Claudine, comment ſe porte-t-elle?

Mr DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'eſt! je l'aime de tout mon cœur.

Mr DIMANCHE.

C'eſt trop d'honneur que vous luy faites, Monſieur. Je vous....

D. JUAN.

Et le petit Colin fait-il toûjours bien du bruit avec ſon tambour?

Mr DIMANCHE.

Toûjours de meſme, Monſieur. Je....

D. JUAN.

Et voſtre petit chien Bruſquet ? gronde-t-il toûjours auſſi fort, & mord-il toûjours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

Mr DIMANCHE.

Plus que jamais, Monſieur, & nous ne ſçaurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous eſtonnez pas ſi je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intereſt.

Mr DIMANCHE.

Nous vous ſommes, Monſieur, infiniment obligez. Je....

D. JUAN *luy tendant la main.*

Touchez donc là, Monſieur Dimanche. Eſtes-vous bien de mes amis ?

Mr DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous de tout mon cœur.

Mr DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je....

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, vous avez trop de bonté pour moy.

D. JUAN.

Et cela ſans intereſt, je vous prie de le croire.

Mr DIMANCHE.

Je n'ay point merité cette grace aſſurément ; mais, Monſieur....

D. JUAN.

Oh, ça, Monſieur Dimanche, ſans façon ;

voulez-vous ſouper avec moy ?

Mr DIMANCHE.

Non, Monſieur, il faut que je m'en retourne tout à'heure. Je....

D. JUAN *ſe levant.*

Allons, viſte un flambeau pour conduire Monſieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mouſquetons pour l'eſcorter.

Mr DIMANCHE *ſe levant de meſme.*

Monſieur, il n'eſt pas neceſſaire, & je m'en iray bien tout ſeul. Mais....

Sganarelle oſte les ſieges promptement.

D. JUAN.

Comment ? je veux qu'on vous eſcorte, & je m'intereſſe trop à voſtre perſonne, je ſuis voſtre ſerviteur, & de plus voſtre debiteur.

Mr DIMANCHE.

Ah, Monſieur....

D. JUAN.

C'eſt une choſe que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

Mr DIMANCHE.

Si....

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduiſe ?

Mr DIMANCHE.

Ah, Monſieur, vous vous mocquez. Monſieur....

D. JUAN.

Embraſſez-moy donc, s'il vous plaiſt ; je vous prie encore une fois d'eſtre perſuadé que je ſuis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour voſtre ſervice. *Il ſort.*

SGANARELLE.

Il faut avouer que vous avez en Monſieur un

homme qui vous aime bien.

Mr. DIMANCHE.

Il eſt vray, il me fait tant de civilitez & tant de complimens que je ne ſçaurois jamais luy demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous aſſure que toute ſa maiſon periroit pour vous, & je voudrois qu'il vous arrivaſt quelque choſe, que quelqu'un s'aviſaſt de vous donner des coups de baſton, vous verriez de quelle maniere....

Mr DIMANCHE.

Je le croy, mais, Sganarelle, je vous prie de luy dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh, ne vous mettez pas en peine. Il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque choſe en voſtre particulier.

SGANARELLE.

Fy, ne parlez pas de cela.

Mr DIMANCHE.

Comment? je....

SGANARELLE.

Ne ſçai-je pas bien que je vous dois.

M. DIMANCHE.

Ouy, mais....

SGANARELLE.

Allons, Monſieur Dimanche, je vais vous éclairer.

Mr DIMANCHE.

Mais mon argent....

SGANARELLE *prenant Monſieur Dimanche par le bras.*

Vous mocquez-vous?

Mr DIMANCHE.

Je veux....

SGANARELLE *le tirant.*

Eh. M. DIMANCHE.

J'entends....

SGANARELLE *le poussant.*

Bagatelles.

Mr DIMANCHE.

Mais....

SGANARELLE *le poussant.*

Fy. Mr DIMANCHE.

Je....

SGANARELLE *le poussant tout à fait hors du Theatre.*

Fy, vous dis-je.

SCENE IV.

D. LOUIS, D. JUAN, LA VIOLETE, SGANARELLE.

LA VIOLETE.

MOnsieur, voila Monsieur vostre pere.

D. JUAN.

Ah, me voicy bien, il me faloit cette visite pour me faire enrager.

D. LOUIS.

Je vois bien que je vous embaraſſe, & que vous vous passeriez fort aisément de ma venuë. A dire vray, nous nous incommodons estrangement l'un & l'autre, & si vous estes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens. Helas, que nous sçavons peu ce que nous fai-

ſons, quand nous ne laiſſons pas au Ciel le ſoin des choſes qu'il nous faut, quand nous voulons eſtre plus aviſez que luy, & que nous venons à l'importuner par nos ſouhaits aveugles, & nos demandes inconſiderées ! J'ay ſouhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ay demandé ſans relaſche avec des tranſports incroyables, & ce fils que j'obtiens, en fatiguant le Ciel de vœux, eſt le chagrin & le ſupplice de cette vie meſme dont je croyois qu'il devoit eſtre la joye & la conſolation. De quel œil, à voſtre avis, penſez-vous que je puiſſe voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais viſage ; cette ſuite continuelle de méchantes affaires, qui nous reduiſent à toutes heures à laſſer les bontez du Souverain, & qui ont épuiſé auprés de luy le merite de mes ſervices, & le credit de mes amis ? ah, quelle baſſeſſe eſt la voſtre ! ne rougiſſez-vous point de meriter ſi peu voſtre naiſſance ? eſtes-vous en droit, dites-moy, d'en tirer quelque vanité ? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour eſtre Gentilhomme ? croyez-vous qu'il ſuffiſe d'en porter le nom & les armes, & que ce nous ſoit une gloire d'eſtre ſorti d'un ſang noble, lors que nous vivons en infames ? Non, non, la naiſſance n'eſt rien où la vertu n'eſt pas. Auſſi nous n'avons part à la gloire de nos Anceſtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur reſſembler, & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent ſur nous, nous impoſe un engagement de leur faire le meſme honneur, de ſuivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégenerer de leurs vertus, ſi nous voulons eſtre eſtimez leurs veritables deſcendans. Ainſi vous deſcendez en vain des Ayeux dont vous eſtes né, ils vous deſavoüent pour leur ſang, & tout ce qu'ils ont fait d'illuſtre ne vous donne aucun avantage, au contraire, l'éclat n'en réjallit ſur vous qu'à voſtre des-

honneur, & leur gloire eſt un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un Gentilhomme qui vit mal, eſt un monſtre dans la nature, que la vertu eſt le premier titre de Nobleſſe ; que je regarde bien moins au nom qu'on ſigne, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'eſtat du fils d'un Crocheteur, qui ſeroit honneſte homme, que du fils d'un Monarque qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monſieur, ſi vous eſtiez aſſis, vous en ſeriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, inſolent, je ne veux point m'aſſeoir, ny parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien ſur ton ame ; mais ſçache, fils indigne, que la tendreſſe paternelle eſt pouſſée à bout par tes actions ; que je ſçauray, plûtoſt que tu ne penſes, mettre une borne à tes déreglemens, prévenir ſur toy le courroux du Ciel, & laver par ta punition la honte de t'avoir fait naiſtre. *Il ſort.*

SCENE V.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

EH, mourez le plûtoſt que vous pourrez, c'eſt le mieux que vous puiſſiez faire. Il faut que chacun ait ſon tour, & j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils. *Il ſe met dans ſon fauteüil.*

SGANARELLE.

Ah, Monſieur, vous avez tort.

D. JUAN.

J'ay tort?

SGANARELL.

Monſieur.

D. JUAN *ſe leve de ſon ſiege.*

J'ay tort?

SGANARELLE.

Ouy, Monſieur, vous avez tort d'avoir ſouffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par les épaules. A-t-on jamais rien veu de plus impertinent? un pere venir faire des remontrances à ſon fils, & luy dire de corriger ſes actions, de ſe reſſouvenir de ſa naiſſance, de mener une vie d'honneſte homme, & cent autres ſottiſes de pareille nature. Cela ſe peut-il ſouffrir à un homme comme vous, qui ſçavez comme il faut vivre? J'admire voſtre patience, & ſi j'avois eſté en voſtre

place, je l'aurois envoyé promener. O complaisance maudite, à quoy me reduis-tu ?

D. JUAN.

Me fera-t-on souper bien-tost ?

SCENE VI.

D. JUAN, D. ELVIRE, RAGOTIN, SGANARELLE.

RAGOTIN.

MOnsieur, voicy une Dame voilée qui veut vous parler.

D JUAN.

Que pourroit-ce estre ?

SGANARELLE.

Il faut voir.

D. ELVIRE.

Ne soyez point surpris, D. Juan, de me voir à cette heure & dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, & ce que j'ay à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point icy pleine de ce courroux que j'ay tantost fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'estois ce matin. Ce n'est plus cette D. Elvire qui faisoit des vœux contre-vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menaces, & ne respiroit que vengeance. Le Ciel a banny de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces

honteux emportemens d'un amour terreſtre & groſſier, & il n'a laiſſé dans mon cœur pour vous qu'une flame épurée de tout le commerce des ſens, une tendreſſe toute ſainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour ſoy, & ne ſe met en peine que de voſtre intereſt.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Tu pleures, je penſe.

SGANARELLE.

Pardonnez-moy.

D. ELVIRE.

C'eſt ce parfait & pur amour qui me conduit icy pour voſtre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, & tâcher de vous retirer du precipice où vous courez. Ouy, D. Juan, je ſçay tous les déreglemens de voſtre vie, & ce meſme Ciel qui m'a touché le cœur, & fait jetter les yeux ſur les égaremens de ma conduite, m'a inſpiré de vous venir trouver, & de vous dire de ſa part que vos offences ont épuiſé ſa miſericorde, que ſa colere redoutable eſt preſte de tomber ſur vous, qu'il eſt en vous de l'éviter par un prompt repentir, & que peut-eſtre vous n'avez pas encore un jour à vous pouvoir ſouſtraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moy, je ne tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je ſuis revenuë, graces au Ciel, de toutes mes foles penſées; ma retraite eſt reſoluë, & je ne demande qu'aſſez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ay faite, & meriter par une auſtere penitence le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les tranſports d'une paſſion condamnable; mais dans cette retraite, j'aurois une douleur extrême qu'une perſonne que j'ay cherie tendrement, devînt un exemple funeſte de la Juſtice du Ciel, & ce me ſera une joye incroyable,

ſi je puis vous porter à détourner de deſſus voſtre teſte, l'epouvantable coup qui vous menace. De grace, D. Juan, accordez-moy pour derniere faveur cette douce conſolation ; ne me refuſez point voſtre ſalut, que je vous demande avec larmes, & ſi vous n'eſtes point touché de voſtre intereſt, ſoyez-le au moins de mes prieres, & m'épargnez le cruel déplaiſir de vous voir condamner à des ſupplices éternels.

SGANARELLE.

Pauvre femme !

D. ELVIRE.

Je vous ay aimé avec une tendreſſe extrême ; rien au monde ne m'a eſté ſi cher que vous, j'ay oublié mon devoir pour vous, j'ay fait toutes choſes pour vous, & toute la recompenſe que je vous en demande, c'eſt de corriger votre vie, & de prevenir voſtre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moy. Encore une fois, D. Juan, je vous le demande avec larmes, & ſi ce n'eſt aſſez des larmes d'une perſonne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui eſt le plus capable de vous toucher.

SGANARELLE.

Cœur de tigre !

D. ELVIRE.

Je m'en vais aprés ce diſcours, & voila tout ce que j'avois à vous dire.

D. JUAN.

Madame, il eſt tard, demeurez icy, on vous y logera le mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

Non, D. Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

Madame, vous me ferez plaiſir de demeurer, je vous aſſure.

D. ELVIRE.

Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en diſcours ſuperflus; laiſſez-moy viſte aller, ne faites aucune inſtance pour me conduire, & ſongez ſeulement à profiter de mon avis.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE. *Suite.*

D. JUAN.

SCais-tu bien que j'ay encore ſenty quelque peu d'émotion pour elle, que j'ay trouvé de l'agrément dans cette nouvauté bizarre, & que ſon habit negligé, ſon air languiſſant, & ſes larmes ont reveillé en moy quelques petits reſtes d'un feu éteint.

SGANARELLE.

C'eſt à dire que ſes paroles n'ont fait aucun effet ſur vous.

D. JUAN.

Viſte à ſouper.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN *ſe mettant à table.*

Sganarelle, il faut ſonger à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oüy dea.

D. JUAN.

Oüy, ma foy, il faut s'amender ; encore vingt ou trente ans de cette vie-cy, & puis nous songerons à nous.

SGANARELLE.

Oh.

D. JUAN.

Qu'en dis-tu ?

SGANARELLE.

Rien, voilà le soupé

Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte & le met dans sa bouche.

D JUAN.

Il me semble que tu as la joüe enflée, qu'est-ce que c'est ? parle donc, qu'as-tu là ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montrez un peu, parbleu c'est une fluxion qui luy est tombée sur la joüe, viste une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cet abcez le pouroit étouffer, attends, voyez comme il estoit meur. Ah, coquin que vous estes.

SGANARELLE.

Ma foy, Monsieur, je voulois voir si vostre Cuisinier n'avoit point mis trop de sel, ou trop de poivre.

D JUAN.

Allons, mets-toy là, & mange. J'ay affaire de toy quand j'auray soupé, tu as faim à ce que je voy.

SGANARELLE *se met à table.*

Je le croy bien, Monsieur, je n'ay point mangé depuis ce matin. Tastez de cela, voila qui est le meilleur du monde. *Un laquais oste les*

assiettes de Sganarelle d'abord qu'il y a dessus à manger. Mon assiette, mon assiette. Tout doux, s'il vous plaist. Vertubleu, petit Compere, que vous estes habile à donner des assietes nettes, & vous petit la Violete, que vous sçavez presenter à boire à propos. *Pendant qu'un laquais donne à boire à Sganarelle, l'autre laquais oste encore son assiette.*

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette sorte ?

SGANARELLE.

Qui diable nous vient troubler dans nostre repas ?

D. JUAN.

Je veux souper en repos au moins, & qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE.

Laissez-moy faire, je m'y en vais moy-mesme.

D. JUAN.

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ?

SGANARELLE *baissant la teste comme a fait la Statuë.*

Le.....qui est là ?

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me sçauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah, pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

SCENE

SCENE VII.

D. JUAN, LA STATUE *du Commandeur qui vient se mettre à table.* SGANARELLE. *Suite.*

D. JUAN.

UNe chaise & un couvert, viste donc, *à Sganarellel*, Allons mets-toy à table.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ay plus de faim.

D. JUAN.

Mets-toy là te dis-je A boire. A la santé du Commandeur, je te la porte, Sganarelle. Qu'on luy donne du vin.

SGANARELLE.

Monsieur, je n'ay pas soif.

D JUAN.

Bois & chante ta chanson pour regaler le Commandeur.

SGANARELLE.

Je suis enrumé, Monsieur.

D. JUAN.

Il n'importe, allons. Vous autres venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE.

D. Juan, c'est assez, je vous invite à venir demain souper avec-moy, en aurez-vous le courage?

D. JUAN.

Oüy, j'iray accompagné du seul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rends grace, il eſt demain jeuſne pour moy.

D. JUAN *à Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas beſoin de lumiere, quand on eſt conduit par le Ciel.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE,

D. LOUIS.

QUoy, mon fils, seroit-il possible que la bonté du Ciel eust exaucé mes vœux ? Ce que vous me dites est-il bien vray ? ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, & puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion ?

D. JUAN *faisant l'hypocrite.*

Oüy, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne suis plus le mesme d'hier au soir, & le Ciel tout d'un coup a fait en moy un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & dessillé mes yeux, & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ay esté & les desordres criminels de la vie que j'ay menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, & m'estonne comme le Ciel les a pû souffrir si long-temps, & n'a pas vingt fois sur ma teste laissé tomber les coups de sa Justice redoutable. Je voy les graces que sa bonté m'a faite

tes en ne me puniſſant point de mes crimes, & je prétends en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un ſoudain changement de vie, reparer par là le ſcandale de mes actions paſſées, & m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine remiſſion. C'eſt à quoy je vais travailler, & je vous prie, Monſieur, de vouloir bien contribuer à ce deſſein, & de m'aider vous-meſme à faire choix d'une perſonne qui me ſerve de guide, & ſous la conduite de qui je puiſſe marcher ſeurement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah, mon fils, que la tendreſſe d'un pere eſt aiſément rappellée, & que les offences d'un fils s'évanouïſſent viſte au moindre mot de repentir ! Je ne me ſouviens plus déja de tous les déplaiſirs que vous m'avez donnez, & tout eſt effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me ſens pas, je l'avoüe, je jette des larmes de joye, tous mes vœux ſont ſatisfaits, & je n'ay plus rien deſormais à demander au Ciel. Embraſſez-moy, mon fils, & perſiſtez, je vous conjure, dans cette loüable penſée. Pour moy, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuſe nouvelle à voſtre mere, partager avec elle les doux tranſports du raviſſement où je ſuis, & rendre grace au Ciel des ſaintes reſolutions qu'il a daigné vous inſpirer.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH, Monsieur, que j'ay de joye de vous voir converty ! il y a long-temps que j'attendois cela, & voilà, grace au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

D. JUAN.

La peste, le benest.

SGANARELLE.

Comment, le benest ?

D JUAN.

Quoy ? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche estoit d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE.

Quoy, ce n'est pas..... vous ne.....vostre.....? oh quel homme ! quel homme ! quel homme !

D. JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, & mes sentimens sont toûjours les mesmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette Statuë mouvante & parlante ?

D. JUAN.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais quoy que ce puisse estre, cela n'est pas capable, ny de convaincre mon esprit, ny d'ébranler mon ame, & si j'ay dit que

je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire; c'eſt un deſſein que j'ay formé par pure politique, un ſtratageſme utile, une grimace neceſſaire, où je veux me contraindre pour ménager un pere, dont j'ay beſoin, & me mettre à couvert du coſté des hommes de cent faſcheuſes avantures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je ſuis bien-aiſe d'avoir un témoin des veritables motifs qui m'obligent à faire les choſes.

SGANARELLE.

Quoy? toûjours libertin & débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

D. JUAN.

Et pourquoy non? il y en a tant d'autres comme moy qui ſe mêlent de ce métier, & qui ſe ſervent du meſme maſque pour abuſer le monde.

SGANARELLE.

Ah, quel homme! quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'Hypocriſie eſt un vice à la mode, & tous les vices à la mode paſſent pour vertus. La profeſſion d'Hypocrite a de merveilleux avantages. C'eſt

un art de qui l'impoſture eſt toûjours reſpectée ; & quoy qu'on la découvre, on n'oſe rien dire contr'elle. Tous les autres vices des hommes ſont expoſez à la cenſure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'Hypocriſie eſt un vice privilegié, qui de ſa main ferme la bouche à tout le monde, & joüit en repos d'une impunité ſouveraine. On lie à force de grimaces une ſocieté étroite avec tous les gens du party ; qui en choque un, ſe les attire tous ſur les bras ; & ceux que l'on ſçait meſme agir de bonne foy là-deſſus, & que chacun connoiſt pour eſtre veritablement touchez : ceux-là, dis-je, ſont le plus ſouvent les dupes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les ſinges de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoiſſe, qui par ce ſtratatageme ont r'habillé adroitement les deſordres de leur jeuneſſe, & ſous un dehors reſpecté, ont la permiſſion d'eſtre les plus méchans hommes du monde ? on a beau ſçavoir leurs intrigues, & les connoiſtre pour ce qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas pour cela d'eſtre en credit parmy les gens, & quelque baiſſement de teſte, un ſoûpir mortifié, & deux roulemens d'yeux rajuſtent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'eſt ſous cet abry favorable que je veux mettre en ſeureté mes affaires. Je ne quitteray point mes douces habitudes ; mais j'auray ſoin de me cacher, & me divertiray à petit bruit. Que ſi je viens à eſtre découvert, je verray ſans me remuer prendre mes intereſts à toute ma cabale, & je ſeray défendu par elle envers & contre tous. Enfin, c'eſt là le vray moyen de faire impunemment tout ce que je voudray. Je m'érigeray en cenſeur des actions d'autruy, jugeray mal de tout le monde, & n'auray

bonne opinion que de moy. Dés qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonneray jamais, & garderay tout doucement une haine irreconciliable. Je seray le vangeur de la vertu opprimée, & sous ce pretexte commode, je pousseray mes Ennemis, je les accuseray d'impieté, & sçauray déchaîner contr'eux des zeles indiscrets, qui sans connoissance de cause crieront contr'eux, qui les accableront d'injures, & les damneront hautement de leur authorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des foiblesses des hommes, & qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siecle.

SGANARELLE.

O Ciel! qu'entends-je icy? il ne vous manquoit plus que d'estre Hypocrite pour vous achever de tout point, & voila le comble des abominations. Monsieur, cette derniere-cy m'emporte, & je ne puis m'empescher de parler. Faites-moy tout ce qu'il vous plaira, battez moy, assommez-moy de coups, tuez-moy, si vous voulez, il faut que je décharge mon cœur, & qu'en Valet fidele je vous dise ce que je dois. Sçachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise, & comme dit fort bien cet Autheur que je ne connois pas, l'homme est en ce monde ainsi que l'oiseau sur la branche, la branche est attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre suit de bons preceptes, les bons preceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles se trouvent à la Cour. A la Cour sont les Courtisans, les Courtisans suivent la mode, la mode vient de la fantaisie, la fantaisie est une faculté de l'ame, l'ame est ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort.....hé.....songez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

D. JUAN.

O le beau raiſonnement !

SGANARELLE.

Aprés cela, ſi vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE III.

D. CARLOS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

DOm Juan, je vous trouve à propos, & ſuis bien aiſe de vous parler icy plûtoſt que chez vous, pour vous demander vos reſolutions. Vous ſçavez que ce ſoin me regarde, & que je me ſuis en voſtre preſence chargé de cette affaire. Pour moy, je ne le cele point, je ſouhaite fort que les choſes aillent dans la douceur, & il n'y a rien que je ne faſſe pour porter voſtre eſprit à vouloir prendre cette voye, & pour vous voir publiquement confirmer à ma ſœur le nom de voſtre femme.

D. JUAN *d'un ton hypocrite.*

Helas ! je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la ſatisfaction que vous ſouhaitez ; mais le Ciel s'y oppoſe directement, il a inſpiré à mon ame le deſſein de changer de vie, & je n'ay point d'autres penſées maintenant que de quitter entierement tous les attachemens du monde, de me dépouiller au plûtoſt de toutes ſortes de vanitez, & de corriger deſormais par une auſtere conduite tous les déregle-

mens criminels où m'a porté le feu d'une aveugle jeuneſſe.

D. CARLOS.

Ce deſſein, D. Juan, ne choque point ce que je dis, & la compagnie d'une femme legitime peut bien s'accommoder avec les louables penſées que le Ciel vous inſpire.

D. JUAN.

Helas! point du tout, c'eſt un deſſein que voſtre ſœur elle-meſme a pris; elle a reſolu ſa retraite, & nous avons eſté touchez tous deux en meſme temps.

D. CARLOS.

Sa retraite ne peut nous ſatisfaire, pouvant eſtre imputée au mépris que vous feriez d'elle & de noſtre famille, & noſtre honneur demande qu'elle vive avec vous.

D. JUAN.

Je vous aſſeure que cela ne ſe peut, j'en avois pour moy toutes les envies du monde, & je me ſuis meſme encore aujourd'huy conſeillé au Ciel pour cela; mais lors que je l'ay conſulté, j'ay entendu une voix qui m'a dit que je ne devois point ſonger à vôtre ſœur, & qu'avec elle aſſurément je ne ferois point mon ſalut.

D. CARLOS.

Croyez-vous, D. Juan, nous éblouïr par ces belles excuſes?

D. JUAN.

J'obeïs à la voix du Ciel

D. CARLOS.

Quoy, vous voulez que je me paye d'un ſemblable diſcours?

D. JUAN.

C'eſt le Ciel qui le veut ainſi.

D CARLOS.

Vous aurez fait sortir ma sœur d'un Convent pour la laisser ensuite ?

D. JUAN.

Le Ciel l'ordonne de la sorte.

D. CARLOS.

Nous souffrirons cette tache en nostre famille ?

D. JUAN.

Prenez-vous en au Ciel.

D. CARLOS.

Et quoy toûjours le Ciel ?

D. JUAN.

Le Ciel le souhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il suffit, D. Juan, je vous entends ; ce n'est pas icy que je veux vous prendre, & le lieu ne le souffre pas ; mais avant qu'il soit peu, je sçauray vous trouver.

D JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez, vous sçavez que je ne manque point de cœur, & que je sçay me servir de mon épée quand il le faut ; je m'en vais passer tout à l'heure dans cette petite ruë écartée qui mene au grand Convent, mais je vous declare pour moy, que ce n'est point moy qui me veux battre, le Ciel m'en défend la pensée, & si vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vray, nous verrons.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

MOnsieur, quel diable de stile prenez-vous là? cecy est bien pis que le reste, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous estiez auparavant : j'esperois toûjours de vostre salut, mais c'est maintenant que j'en desespere, & je croy que le Ciel qui vous a souffert jusques icy, ne pourra souffrir du tout cette derniere horreur.

D. JUAN.

Va, va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses, & si toutes les fois que les hommes....

SGANARELLE.

Ah, Monsieur, c'est le Ciel qui vous parle, & c'est un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

SCENE V.

D. JUAN, UN SPECTRE *en femme voilée.*

SGANARELLE.

LE SPECTRE.

DOm Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la misericorde du Ciel, & s'il ne se repent icy, sa perte est resoluë.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monsieur?

D. JUAN.

Qui ose tenir ces paroles? je croy connoistre cette voix.

SGANARELLE.

Ha, Monsieur, c'est un Spectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, Fantosme, ou Diable, je veux voir ce que c'est. *Le Spectre change de figure, & represente le Temps avec sa faux à la main.*

SGANARELLE.

Ô Ciel! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure?

D. JUAN.

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, & je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit. *Le Spectre s'envole dans le temps que D Juan le veut frapper*

SGANARELLE.

Ah, Monsieur, rendez-vous à tant de prev

ves, & jettez-vous viſte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne ſera pas dit, quoy qu'il arrive, que je ſois capable de me repentir; allons, ſuis moy.

SCENE VI.

LA STATUE, D. JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

ARreſtez, D. Juan, vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moy.

D. JUAN.

Ouy, où faut-il aller ?

LA STATUE.

Donnez-moy la main.

D. JUAN.

La voila.

LA STATUE.

D. Juan, l'endurciſſement au peché traîne une mort funeſte, & les graces du Ciel que l'on renvoye, ouvrent un chemin à ſa foudre.

D. JUAN.

O Ciel, que ſens-je ? un feu inviſible me brûle, je n'en puis plus, & tout mon corps devient un braſier ardent, ah ! *Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs ſur D. Juan, la terre s'ouvre & l'abyſme, & il ſort de grands feux de l'endroit où il eſt tombé.*

SGANARELLE.

Voila par ſa mort un chacun ſatisfait, Ciel offenſé, Loix violées, filles ſeduites, familles deshonnorées, parens outragez, femmes miſes à mal, maris pouſſez à bout, tout le monde eſt content; il n'y a que moy ſeul de malheureux, qui aprés tant d'années de ſervice, n'ay point d'autre recompenſe que de voir à mes yeux l'impieté de mon Maître, punie par le plus épouventable châtiment du monde.

FIN.

MELICERTE,

COMEDIE

PASTORALE HEROIQUE.

Par I. B. P. DE MOLIERE.

Representée la premiere fois à S. Germain en Laye pour le Roy, au Ballet des Muses en Decembre 1666.

Par la Troupe du ROY.

PERSONNAGES.

ACANTE, Amant de Daphné.

TYRENE, Amant d'Eroxene.

DAPHNE', Bergere.

EROXENE, Bergere.

LYCARSIS, Paſtre crû pere de Myrtil.

MYRTIL, Amant de Melicerte.

MELICERTE, Nymphe ou Bergere, Amante de Myrtil.

CORINE, Confidente de Melicerte.

NICANDRE, Berger.

MOPSE Berger, crû Oncle de Melicerte.

La Scene eſt en Theſſalie dans la Vallée de Tempé.

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

P.B.d. I.S.F.

MELICERTE

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

MELICERTE,

COMEDIE.

PASTORALE HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TYRENE, DAPHNE', ACANTE, EROXENE.

ACANTE.

H! charmante Daphné.

TYRENE.

Trop aimable Eroxene;

DAPHNE'.

Acante laisse-moy.

EROXENE.

Ne me suis point, Tyrene.

ACANTE.

Pourquoy me chasses-tu?

TYRENE.

Pourquoy fuis-tu mes pas?

DAPHNE'.

Tu me plais loin de moy.

EROXENE.

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE

Ne ceſſeras-tu point cette rigueur mortelle ?

TYRENE

Ne ceſſeras-tu point de m'eſtre ſi cruelle ?

DAPHNE'.

Ne ceſſeras-tu point tes inutiles vœux ?

EROXENE.

Ne ceſſeras-tu point de m'eſtre ſi fâcheux ?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je ſuccombe à ma peine.

TYRENE.

Si tu ne me ſecours, ma mort eſt trop certaine.

DAPHNE'.

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien en m'éloignant, je te vais ſatisfaire.

TYRENE.

Mon départ va t'oſter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Genereuſe Eroxene, en faveur de mes feux,
Daigne au moins par pitié luy dire un mot ou deux.

TYRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine,
Et ſçache d'où pour moy procede tant de haine.

SCENE II.

DAPHNE', EROXENE.

EROXENE.

ACante a du merite, & t'aime tendrement ;
D'où vient que tu luy fais un si dur traitement ?

DAPHNE'.

Tyrene vaut beaucoup, & languit pour tes charmes ;
D'où vient que sans pitié tu vois couler ses larmes ?

EROXENE.

Puis que j'ay fait icy la demande avant toy ;
La raison te condamne à répondre avant moy.

DAPHNE'.

Pour tous les soins d'Acante, on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tyrene éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maistre de mon cœur.

DAPHNE'.

Puis-je sçavoir de toy ce choix qu'on te voit taire ?

EROXENE.

Ouy, si tu veux du tien m'apprendre le mystere.

DAPHNE'.

Sans te nommer celuy qu'Amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton desir,
Et de la main d'Atis, ce Peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portrait admirable,
Qui jusqu'au moindre trait luy ressemble si fort,
Qu'il est seur que tes yeux le connoistront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une mesme voye,
Et payer ton secret en pareille monnoye.
J'ay de la main aussi de ce Peintre fameux,
Un aimable Portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ses traits & de sa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toy-mesme.

DAPHNE'.

La boëte que le Peintre a fait faire pour moy,
Et tout à fait semblable à celle que je voy.

EROXENE.

Il est vray, l'une à l'autre entierement ressemble;
Et certe, il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNE'.

Faisons en mesme temps par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du secret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus viste entendra ce langage,
Et qui parle le mieux de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNE'.

DAPHNE'.

La mépriſe eſt plaiſante, & tu te broüilles, bien,
Au lieu de ton portrait tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il eſt vray, je ne ſçay comme j'ay fait la choſe.

DAPHNE'.

Donne. De cette erreur ta reſverie eſt cauſe.

EROXENE.

Que veut dire cecy ? nous nous joüons, je croy.
Tu fais de ces Portraits meſme choſe que moy.

DAPHNE'.

Certe, c'eſt pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE.

Voicy le vray moyen de ne ſe point méprendre.

DAPHNE'.

De mes ſens prevenus eſt-ce une illluſion ?

EROXENE.

Mon ame ſur mes yeux fait-elle impreſſion ?

DAPHNE'.

Myrtil à mes regards s'offre dans cét ouvrage.

EROXENE.

De Myrtil dans ces traits, je rencontre l'Image.

DAPHNE'.

C'eſt le jeune Myrtil qui fait naiſtre mes feux.

EROXENE.

C'eſt au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNE'.

Je venois aujourd'huy te prier de luy dire,
Les soins que pour son sort son merite m'inspire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,
Dans le dessein que j'ay de m'assurer son cœur.

DAPHNE'.

Cette ardeur qu'il t'inspire est elle si puissante?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente?

DAPHNE'.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grace naissante a dequoy tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphe en l'aimant, qui ne se tinst heureuse,
Et Diane sans honte en seroit amoureuse.

DAPHNE'.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'huy.
Et si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour luy.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroistre,
Et si j'avois un Sceptre, il en seroit le Maistre.

DAPHNE'.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune en ce jour,
On nous voudroit du sein arracher cét amour,
Nos ames dans leurs vœux sont trop bien affermies;

Ne taſchons, s'il ſe peut qu'à demeurer amies.
Et puis qu'en meſme temps pour le meſme ſujet,
Nous avons toutes deux formé meſme projet;
Mettons dans ce debat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage;
Et courons nous ouvrir enſemble à Lycarſis,
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ay peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte;
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte;
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux:
Mais enfin j'y ſouſcris, courons trouver ce pere.
Allons-luy de nos cœurs découvrir le myſtere,
Et conſentons qu'aprés Myrtil, entre nous deux;
Décide par ſon choix ce combat de nos vœux.

DAPHNE'.

Soit, je voy Lycarſis avec Mopſe & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LYCARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE.

DY-nous donc ta nouvelle.

LYCARSIS.

Ah, que vous me preſſez !
Cela ne ſe dit pas comme vous le penſez.

MOPSE.

Que de ſottes façons, & que de badinage !
Menalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LYCARSIS.

Parmy les curieux des affaires d'Eſtat ;
Une nouvelle à dire eſt d'un puiſſant éclat.
Je me veux mettre un peu ſur l'homme d'importance,
Et joüir quelque temps de voſtre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu par tes delais nous fatiguer tous deux ?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaiſir à te rendre faſcheux ?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arriere.

LYCARSIS.

Priez-moy donc tous deux de la bonne maniere,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moy ce que vous deſirez.

MOPSE.

La peſte ſoit du fat, laiſſons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle luy peſe, il veut s'en décharger,
Et ne l'écouter pas, eſt le faire enrager.

LYCARSIS.

Eh.

NICANDRE.

Te voila puny de tes façons de faire.

LYCARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaires.

LYCARSIS.

Quoy vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LYCARSIS.

Et bien,
Je ne diray donc mot, & vous ne ſçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LYCARSIS.

Vous ne ſçaurez pas qu'avec magnificence,
Le Roy vient d'honorer Tempé de ſa preſence:
Qu'il entra dans Lariſe hier ſur le haut du jour;
Qu'à l'aiſe je l'y vis avec toute ſa Cour:
Que ces bois vont jouïr aujourd'huy de ſa veuë,
Et qu'on raiſonne fort touchant cette venuë.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auſſi de rien ſçavoir.

LYCARSIS.

Je vis cent choſes là raviſſantes à voir.
Ce ne ſont que Seigneurs, qui des pieds à la teſte;
Sont brillans & parez comme au jour d'une feſte,
Ils ſurprennent la veuë, & nos prez au Printemps,

Avec toutes leurs fleurs ſont bien moins éclatans.
Pour le Prince entre tous, ſans peine on le remarque,
Et d'une ſtade loin, il ſent ſon grand Monarque;
Dans toute ſa perſonne, il a je ne ſçay quoy,
Qui d'abord fait juger que c'eſt un maiſtre Roy.
Il le fait d'une grace à nulle autre ſeconde,
Et cela ſans mentir luy ſied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme de toutes parts,
Toute ſa Cour s'empreſſe à chercher ſes regards:
Ce ſont autour de luy confuſions plaiſantes,
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluiſantes,
Qui ſuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de ſi beau ſous le Ciel,
Et la feſte de Pan parmy nous ſi cherie,
Auprés de ce ſpectale eſt une gueuſerie:
Mais puis que ſur le fier vous vous tenez ſi bien;
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LYCARSIS.

Allez vous promener

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNE', LYCARSIS.

LYCARSIS.

C'Eſt de cette façon que l'on punit les gens ;
Quand ils font les benets & les impertinens.

DAPHNE'.

Le Ciel tienne, Paſteur, vos brebis toûjours ſaines.

EROXENE.

Cerés tienne de grains vos granges toûjours pleines.

LYCARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un Epoux,
Qui vous aime beaucoup, & ſoit digne de vous.

DAPHNE'.

Ah, Lycarſis, nos vœux à meſme but aſpirent.

EROXENE.

C'eſt pour le meſme objet que nos deux cœurs ſoûpirent.

DAPHNE'.

Et l'amour cét Enfant qui cauſe nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il bleſſe nos cœurs.

EROXENE

Et nous venons icy chercher voſtre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la preference.

LYCARSIS.

Nymphes...

DAPHNE'.

Pour ce bien ſeul nous pouſſons des ſoûpirs.

LYCARSIS.

Je suis . . . . .

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs;

DAPHNE'.

C'est un peu librement expliquer sa pensée.

LYCARSIS.

Pourquoy?

EROXENE.

La bienseance y semble un peu blessée;

LYCARSIS.

Ah point.

DAPHNE'.

Mais quand le cœur brûle d'un noble feu;
On peut sans nulle honte en faire un libre aveu.

LYCARSIS.

Je . . . .

EROXENE.

Cette liberté nous peut estre permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'authorise,

LYCARSIS.

C'est blesser ma pudeur que me fiater ainsi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modestie icy.

DAPHNE'.

Enfin tout nostre bien est en vostre puissance.

EROXENE.

C'est de vous que dépend nostre unique esperance.

DAPHNE'.

Trouverons-nous en vous quelques difficultez?

LYCARSIS.

Ah!

EROXENE.

Nos vœux, dites-moy, seront-ils rejettez?

LYCARSIS.

LYCARSIS.

Non, j'ay receu du Ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme, & je me sens comme elle
Pour les desirs d'autruy beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

DAPHNE'.

Accordez donc Myrtil à nostre amoureux zele.

EROXENE.

Et souffrez que son choix regle nostre querelle.

LYCARSIS.

Myrtil?

DAPHNE'.

Oüy, c'est Myrtil que de vous nous voulons.

EROXENE.

De qui pensez-vous donc qu'icy nous vous parlons?

LYCARSIS.

Je ne sçay, mais Myrtil n'est guere dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNE'.

Son merite naissant peut fraper d'autres yeux,
Et l'on veut s'engager un bien si precieux,
Prevenir d'autres cœurs, & braver la fortune
Sous les fermes liens d'une chaisne commune.

EROXENE

Comme par son esprit & ses autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le temps,
Nostre flame pour luy veut en faire de mesme,
Et regler tous ses vœux sur son merite extrême.

LYCARSIS.

Il est vray qu'à son âge, il surprend quelquefois;
Et cet Athenien qui fut chez moy vingt mois,
Qui le trouvant joli, se mit en fantaisie
De luy remplir l'esprit de sa Philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que tout grand que je suis, souvent il me confond.

Mais avec tout cela, ce n'eſt encore qu'enfance,
Et ſon fait eſt mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNE'.

Il n'eſt point tant enfant, qu'à le voir chaque jour;
Se ne le croye atteint déja d'un peu d'amour;
Et plus d'une avanture à mes yeux s'eſt offerte,
Où j'ay connu qu'il ſuit la jeune Melicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer, & je voy....

LYCARSIS.

Franc abus;
Pour elle paſſe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans dans ſon ſexe eſt une grande avance.
Mais pour luy, le jeu ſeul l'occupe tout, je penſe,
Et les petits deſirs de ſe voir ajuſté
Ainſi que les Bergers de haute qualité.

DAPHNE'.

Enfin nous deſirons par le nœud d'hymenée,
Attacher ſa fortune à noſtre deſtinée.

EROXENE.

Nous voulons l'une & l'autre avec pareille ardeur;
Nous aſſurer de loin l'empire de ſon cœur.

LYCARSIS.

Je m'en tiens honoré autant qu'on ſçauroit croire
Je ſuis un pauvre Paſtre, & ce m'eſt trop de gloire,
Que deux Nymphes d'un rang le plus haut du païs,
Diſputent à ſe faire un époux de mon fils.
Puis qu'il vous plaiſt qu'ainſi la choſe s'execute,
Je conſens que ſon choix regle voſtre diſpute,
Et celle qu'à l'écart laiſſera cet arreſt,
Pourra pour ſon recours m'épouſer, s'il luy plaiſt.
C'eſt toûjours meſme ſang & preſque meſme choſe.
Mais le voicy, ſouffrez qu'un peu je le diſpoſe;

Il tient quelque moineau qu'il a pris fraischement,
Et voila ses amours & son attachement.

SCENE V.

MYRTIL, LYCARSIS, EROXENE, DAPHNE'.

MYRTIL.

INnocente petite beste,
Qui contre ce qui vous arreste,
Vous debattez tant à mes yeux,
De vostre liberté ne plaignez point la perte,
Vostre dessein est glorieux,
Je vous ay pris pour Melicerte.

Elle vous baisera vous prenant dans sa main,
Et de vous mettre en son sein,
Elle vous fera la grace.
Est-il un sort au monde & plus doux & plus beau;
Et qui des Rois, helas! heureux petit moineau
Ne voudroit estre en vostre place?

LYCARSIS.

Myrtil, Myrtil, un mot, laissons là ces joyaux;
Il s'agit d'autre chose icy que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Myrtil, à la fois te pretendent,
Et tout jeune déja pour époux te demandent.
Je dois par un Hymen t'engager à leurs vœux,
Et c'est toy que l'on veut qui choisisse des deux.

MYRTIL.

Ces Nymphes....

LYCARSIS.

Oüy, des deux tu peux en choisir une;
Voy quel est ton bonheur, & benis la fortune.

MYRTIL.

Ce choix qui m'est offert, peut-il m'estre un bonheur,
S'il n'est aucunement souhaitté de mon cœur?

LYCARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive, & que sans le confondre,
A l'honneur qu'elles font, on songe à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui regne parmy nous,
Deux Nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous,
Et de vos qualitez les merveilles écloses,
Font que nous renversons icy l'ordre des choses.

DAPHNE'.

Nous vous laissons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter sur ce choix vos yeux & vostre cœur,
Et nous n'en voulons point prevenir les suffrages,
Par un recit paré de tous nos avantages.

MYRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend,
Mais cet honneur pour moy, je l'avoüe, est trop grand.
A vos rares bontez, il faut que je m'oppose,
Pour meriter ce sort, je suis trop peu de chose;
Et je serois faſché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blasmast pour moy de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos desirs quoy qu'on en puisse croire,
Et ne vous chargez point du soin de nostre gloire,

DAPHNE'.

Non, ne descendez point dans ces humilitez;
Et laissez-nous juger ce que vous meritez.

MYRTIL.

Le choix qui m'est offert s'oppose à vostre attente,
Et peut seul empescher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautez,
Egales en naissance, & rares qualitez,
Rejetter l'une ou l'autre est un crime effroyable;
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

EROXENE.

Mais en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNE'.

Puis que nous consentons à l'arrest qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MYRTIL.

Et bien, si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle cy le fera, j'aime d'autres appas,
Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Est insensible & sourd à tout autre avantage.

LYCARSIS.

Comment donc? qu'est ce-cy? qui l'eust pû presumer?
Et sçavez vous, morveux, ce que c'est que d'aimer.

MYRTIL.

Sans sçavoir ce que c'est, mon cœur a sçeu le faire.

LYCARSIS

Mais cet amour me choque, & n'est pas necessaire.

MYRTIL.

Vous ne deviez donc pas si cela vous déplaist,
Me faire un cœur sensible & tendre comme il est.

LYCARSIS.

Mais ce cœur que j'ay fait, me doit obeïssance.

MYRTIL.

Oüy, lors que d'obeïr il est en sa puissance.

LYCARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MYRTIL.

Que n'empeschiez-vous donc que l'on pust le charmer?

LYCARSIS.

Et bien, je vous défends que cela continuë.

MYRTIL.

La défense, j'ay peur, sera trop tard venuë.

LYCARSIS.

Quoy, les peres n'ont pas des droits superieurs?

MYRTIL.

Les Dieux qui sont bien plus ne forcent point les cœurs.

LYCARSIS.

Les Dieux.....Paix, petit sot, cette Phisosophie
Me....

DAPHNE'.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS.

Non, je veux qu'il se donne à l'une pour époux:
Où je vay luy donner le foüet tout devant vous:
Ah, ah, je vous feray sentir que je suis pere.

DAPHNE'.

Traitons, de grace, icy les choses sans colere.

EROXENE

Peut-on sçavoir de vous cet objet si charmant,
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait son Amant?

MYRTIL.

Melicerte, Madame, elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Myrtil! ſes qualitez aux noſtres?

DAPHNE'.

Le choix d'elle & de nous eſt aſſez inégal.

MYRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal;
Daignez conſiderer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jettez point dans un deſordre extrême.
Si j'outrage en l'aimant vos celeſtes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais:
C'eſt de moy, s'il vous plaiſt, que vient toute l'offenſe
Il eſt vray d'elle à vous, je ſçay la difference,
Mais par ſa deſtinée on ſe trouve enchaiſné;
Et je ſens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le reſpect, Nymphes, imaginable;
Pour elle tout l'amour dont une ame eſt capable.
Je vois à la rougeur qui vient de vous ſaiſir,
Que ce que je vous dy ne vous fait pas plaiſir.
Si vous parlez, mon cœur apprehende d'entendre
Ce qui peut le bleſſer par l'endroit le plus tendre:
Et pour me dérober à de ſemblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS.

Myrtil, hola, Myrtil, veux tu revenir, traiſtre.
Il fuit, mais on verra qui de nous eſt le maiſtre.
Ne vous effrayez point de tous ces vains tranſports,
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELICERTE, CORINE.

MELICERTE.

AH, Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'eſt de Lycarſis qu'elle tient la nouvelle.

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que les qualitez, dont Myrtil eſt orné,
Ont ſçeu toucher d'amour Eroxene & Daphné.

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur eſt ſi grande;
Qu'enſemble elles en ont déja fait la demande;
Et que dans ce debat elles ont fait deſſein
De paſſer dés cette heure à recevoir ſa main.
Ah, que tes mots ont peine à ſortir de ta bouche,
Et que c'eſt foiblement que mon ſoucy te touche!

CORINE.

Mais quoy, que voulez vous, c'eſt là la verité,
Et vous redites tout, comme je l'ay conté.

MELICERTE.

Mais comment Lycarſis reçoit-il cette affaire ?

CORINE.

Comme un honneur, je croy, qui doit beaucoup luy plaire.

MELICERTE.

Et ne vois tu pas bien toy qui ſçais mon ardeur,
Qu'avec ce mot, helas ! tu me perces le cœur ?

CORINE.

Comment ?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le ſort implacable,
Auprés d'elles me rend trop peu conſiderable,
Et qu'à moy par leur rang on les va preferer,
N'eſt-ce pas une idée à me deſeſperer ?

CORINE.

Mais quoy ? je vous réponds & dis ce que je penſe.

MELICERTE.

Ah, tu me fais mourir par ton indifference.
Mais dy, quels ſentimens Myrtil a t-il fait voir ?

CORINE.

Je ne ſçais.

MELICERTE.

Et c'eſt-là ce qu'il faloit ſçavoir,
Cruelle.

CORINE.

En verité, je ne ſçay comment faire,
Et de tous les coſtez je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'eſt que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, helas ! remply de tendres ſentimens.

Va-t-en, laisse-moy seule en cette solitude,
Passer quelques momens de mon inquiétude.

SCENE II.

MELICERTE.

VOus le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer,
Et Belise avoit sçeu trop bien m'en informer.
Cette charmante mere avant sa destinée,
Me disoit une fois sur le bord du Pénée,
Ma fille, songe à toy, l'amour aux jeunes cœurs
Se presente toûjours entouré de douceurs.
D'abord il n'offre aux yeux que choses agreables:
Mais il traisne aprés luy des troubles effroyables.
Et si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toûjours comme d'un mal défend-toy de ses traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'estois souvenuë,
Et quand Myrtil venoit à s'offrir à ma veuë,
Qu'il joüoit avec moy, qu'il me rendoit des soins,
Je vous disois toûjours de vous y plaire moins,
Vous ne me creustes point, & vostre complaisance
Se vit bien-tost changée en trop de bien-veillance.
Dans ce naissant amour qui flatoit vos desirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaisirs:
Cependant vous voyez la cruelle disgrace,
Dont en ce triste jour le destin vous menace,

Et la peine mortelle où vous voila reduit :
Ah, mon cœur ! ah, mon cœur ! je vous l'avois bien dit
Mais tenons, s'il se peut nostre douleur couverte.
Voicy..

SCENE III.

MYRTIL, MELICERTE.

MYRTIL.

J'Ay fait tantost, charmante Melicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous ;
Et dont peut-estre un jour je deviendray jaloux.
C'est un jeune Moineau, qu'avec un soin extrême
Je veux pour vous l'offrir apprivoiser moy-même.
Le present n'est pas grand, mais les divinitez
Ne jettent leurs regards que sur les volontez.
C'est le cœur qui fait tout, & jamais la richesse
Des presens que....Mais Ciel, d'où vient cette tristesse ?
Qu'avez-vous, Melicerte, & quel sombre chagrin
Seroit dans vos beaux yeux répandu ce matin ?
Vous ne répondez point ? & ce morne silence
Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez, de quel ennuy ressentez-vous les coups ?
Qu'est-ce donc ?

MELICERTE.

Ce n'est rien.

MYRTIL.

Ce n'eſt rien, dites-vous ?
Et je voy cependant vos yeux couverts de larmes,
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes ?
Ah, ne me faites point un ſecret dont je meurs,
Et m'expliquez, helas ! ce que diſent ces pleurs.

MELYCERTE.

Rien ne me ſerviroit de vous le faire entendre.

MYRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre,
Et ne bleſſez-vous pas noſtre amour aujourd'huy,
De vouloir me voler ma part de voſtre ennuy ?
Ah, ne le cachez point à l'ardeur qui m'inſpire.

MELICERTE.

Hé bien, Myrtil, hé bien, il faut donc vous le dire :
J'ay ſceu que par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxene & Daphné vous veulent pour Epoux :
Et je vous avoûray que j'ay cette foibleſſe,
De n'avoir pû, Myrtil, la ſçavoir ſans triſteſſe,
Sans accuſer du ſort la rigoureuſe loy,
Qui les rend dans leurs vœux preferables à moy.

MYRTIL.

Et vous pouvez l'avoir cette injuſte triſteſſe,
Vous pouvez ſoupçonner mon amour de foibleſſe,
Et croire qu'engagé par des charmes ſi doux,
Je puiſſe eſtre jamais à quelqu'autre qu'à vous ?
Que je puiſſe accepter une autre main offerte ?
Hé, que vous ay je fait, cruelle Melicerte,
Pour traiter ma tendreſſe avec tant de rigueur ?
Et faire un jugement ſi mauvais de mon cœur,
Quoy, faut-il que de luy vous ayez quelque crainte ?
Je ſuis bien mal-heureux de ſouffrir cette atteinte.

Et que me ſert d'aimer comme je fais, helas !
Si vous eſtes ſi preſte à ne le croire pas.

MELICERTE.

Je pourrois moins, Myrtil, redouter ces Rivales,
Si les choſes eſtoient de part & d'autre égales.
Et dans un rang pareil j'oſerois eſperer,
Que peut-eſtre l'Amour me feroit preferer :
Mais l'inégalité de bien & de naiſſance,
Qui peut d'elles à moy faire la difference....

MYRTIL.

Ah, leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous aime, il ſuffit, & dans voſtre perſonne,
Je voy Rang, Biens, Treſors, Etats, Sceptres, Couronne,
Et des Rois le plus grand m'offriſt-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'eſt une verité toute ſincere & pure,
Et pouvoir en douter eſt me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien, je croy, Myrtil, puis que vous le voulez,
Que vos vœux par leur rang ne ſont point ébranlez,
Et que bien qu'elles ſoient nobles, riches & belles,
Voſtre cœur m'aime aſſez pour me mieux aimer qu'elles :
Mais ce n'eſt pas l'Amour dont vous ſuivez la voix,
Voſtre pere, Myrtil, reglera voſtre choix,
Et de meſme qu'à vous je ne luy ſuis pas chere,
Pour preferer à tout une ſimple Bergere.

MYRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'eſt pere ny Dieux
Qui me puiſſent forcer à quitter vos beaux yeux,

Et toûjours de mes vœux, Reine comme vous
eſtes....

MELICERTE.

Ah, Myrtil, prenez garde à ce qu'icy vous faites,
N'allez point preſenter un eſpoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-eſtre avec trop de douceur,
Et qui tombant aprés comme un éclair qui paſſe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma diſgrace.

MYRTIL.

Quoy, faut-il des ſermens appeller le ſecours,
Lors que l'on vous promet de vous aimer toûjours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoiſſez bien peu le pouvoir de vos charmes.
Hé bien, puis qu'il le faut, je jure par les Dieux;
Et ſi ce n'eſt aſſez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuëra plûtoſt que je vous abandonne:
Recevez en icy la foy que je vous donne,
Et ſouffrez que ma bouche avec raviſſement,
Sur cette belle main en ſigne le ſerment.

MELICERTE.

Ah, Myrtil, levez vous, de peur qu'on ne vous
voye.

MYRTIL.

Eſt-il rien.... Mais, ô Ciel, on vient troubler ma
joye.

SCENE IV.

LYCARSIS, MYRTIL, MELICERTE.

LYCARSIS.

NE vous contraignez pas pour moy.

MELICERTE.

Quel sort fâcheux !

LYCARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.
Peste, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maistre déja vous sçavez vous y prendre !
Vous a-t-il, ce sçavant, qu'Athenes exila,
Dans sa Philosophie appris ces choses là ?
Et vous qui luy donnez de si douce maniere
Vostre main à baiser, la gentille Bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs,
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs ?

MYRTIL.

Ah, quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LYCARSIS.

Je veux luy parler moy, toutes ces amitiez....

MYRTIL.

Je ne souffriray point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage,
Mais je sçauray sur moy vous punir de l'outrage :

Ouy, j'atteſte le Ciel, que ſi contre mes vœux,
Vous luy dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais avec ce fer, qui m'en fera juſtice,
Au milieu de mon ſein vous chercher un ſupplice,
Et par mon ſang verſé luy marquer promptement
L'éclatant déſaveu de voſtre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflâme,
Et que mon deſſein ſoit de ſeduire ſon ame :
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'eſt de ſon mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'eſt pas que mon cœur veüille icy ſe défendre,
De répondre à ſes vœux d'une ardeur aſſez tendre.
Je l'aime, je l'avouë autant qu'on puiſſe aimer :
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer.
Et pour vous arracher toute injuſte créance,
Je vous promets icy d'éviter ſa preſence ;
De faire place au choix où vous vous reſoudrez,
Et ne ſouffrir ſes vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

LYCARSIS, MYRTIL.

MYRTIL.

ET bien, vous triomphez avec cette retraite,
Et dans ces mots voſtre ame a ce qu'elle ſouhaite :
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouïſſez,
Que vous ſerez trompé dans ce que vous penſez,

Et

Et qu'avec tous vos soins, toute vostre puissance,
Vous ne gagnerez rien sur ma perseverance.

LYCARSIS.

Comment, à quel orgueil, frippon, vous vois-je aller ?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler ?

MYRTIL.

Ouy, j'ay tort, il est vray, mon transport n'est pas sage :
Pour rentrer au devoir, je change de langage,
Et je vous prie icy, mon Pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous estre precieux,
De ne vous point servir dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moy vous donne la nature,
Ne m'empoisonnez point vos bien-faits les plus doux,
Le jour est un present que j'ay receu de vous :
Mais dequoy vous seray-je aujourd'huy redevable,
Si vous me l'allez rendre, helas, insupportable ?
Il est sans Melicerte un supplice à mes yeux :
Sans ses divins appas, rien ne m'est precieux,
Ils sont tout mon bonheur, & toute mon envie,
Et si vous me l'ostez, vous m'arrachez la vie.

LYCARSIS

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendart ?
Quel amour quels transports, quels discours pour son âge ;
J'en suis confus, & sens que cet amour m'engage.

MYRTIL.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir ?
Vous n'avez qu'à parler, je suis prest d'obeïr.

LYCARSIS

Je ne puis plus tenir, il m'arrache des larmes ;
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL.

Que si dans vostre cœur un reste d'amitié,
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Melicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYCARSIS.

Leve-toy.

MYRTIL.

Serez-vous sensible à mes soûpirs ?

LYCARSIS.

Ouy.

MYRTIL.

J'obtiendray de vous l'objet de mes desirs.

LYCARSIS.

Ouy.

MYRTIL.

Vous ferez pour moy que son Oncle l'oblige
A me donner sa main.

LYCARSIS.

Ouy, leve-toy, te dis-je.

MYRTIL.

O Pere, le meilleur qui jamais ait esté,
Que je baise vos mains, aprés tant de bonté.

LYCARSIS.

Ah, que pour ses enfans un pere a de foiblesse !
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse,
Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

MYRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée ?
Ne changerez-vous point, dites-moy, de pensée ?

LYCARSIS.

Non.

MYRTIL.

Me permettez-vous de vous desobeïr,
Si de ces sentimens on vous fait revenir ?
Prononcez le mot.

LYCARSIS.

Ouy, ah nature, nature !
Je m'en vais trouver Mopſe, & luy faire ouverture
De l'amour que ſa Niéce, & toy, vous vous portez.

MYRTIL.

Ah, que ne dois-je point à vos rares bontez :
Quelle heureuſe nouvelle à dire à Melicerte,
Je n'accepterois pas une Couronne offerte,
Pour le plaiſir que j'ay de courir luy porter
Ce merveilleux ſuccés qui la doit contenter.

SCENE VI.

ACANTE, TYRENE, MYRTIL.

ACANTE.

AH, Myrtil, vous avez du Ciel receu des charmes,
Qui nous ont preparé des matieres de larmes ;
Et leur naiſſant éclat fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enlevent les cœurs.

TYRENE.

Peut-on ſçavoir, Myrtil, vers qui de ces deux Belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles,
Et ſur qui doit de nous tomber ce coup affreux,
Dont ſe voit foudroyé tout l'eſpoir de nos vœux ?

ACANTE.

Ne faites point languir deux Amans davantage,
Et nous dites quel ſort voſtre cœur nous partage.

TYRENE.

Il vaut mieux quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup que traîner si long-temps.

MYRTIL.

Rendez, Nobles Bergers, le calme à vostre flâme,
La Belle Melicerte a captivé mon ame :
Auprés de cet objet mon sort est assez doux,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous;
Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez l'un ny l'autre aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah, Myrtil, se peut-il que deux tristes Amans....

TYRENE

Est-il vray que le Ciel sensible à nos tourmens....?

MYRTIL.

Ouy, content de mes fers comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire :
J'ay de mon Pere encor changé les volontez,
Et l'ay fait consentir à mes felicitez.

ACANTE.

Ah, que cette avanture est un charmant miracle,
Et qu'à nostre poursuite elle oste un grand obstacle !

TYRENE.

Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'estre contens tous deux.

SCENE VII.

NICANDRE, MYRTIL, ACANTE, TYRENE.

NICANDRE.

SCavez-vous en quel lieu Melicerte est cachée?

MYRTIL.

Comment ?

NICANDRE.

En diligence elle eſt par tout cherchée.

MYRTIL.

Et pourquoy ?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'eſt pour elle qu'icy le Roy s'eſt tranſporté,
Avec un grand Seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL.

O Ciel, expliquez moy ce diſcours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce ſont des incidens grands & myſterieux :
Ouy, le Roy vient chercher Melicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Beliſe ſa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopſe étoit le frere :
Mais je me ſuis chargé de la chercher par tout,
Vous ſçaurez tout cela tantoſt de bout en bout.

MYRTIL.

Ah Dieux, quelle rigueur ! hé Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons auſſi ſes pas, afin de tout apprendre.

Fin du ſecond Acte.

Cette Comedie n'a point eſté achevée, il n'y avoit que ces deux Actes de faits lors que le Roy la demanda. Sa Majeſté en ayant eſté ſatisfaite pour la Feſte où elle fut repreſentée, le Sieur de Moliere ne l'a point finie.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Helène Savoia Aosta
Napoli
550699

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : à nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de Nostre Hostel, Intendans de nos Provinces, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & à tous nos autres Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre bien Amé PIERRE TRABOÜILLET Marchand Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il auroit cy-devant fait imprimer à grands frais *Les Oeuvres de Moliere en huit volumes, & les Fables de la Fontaine en quatre volumes*, pour Nostre tres-cher & tres amé Fils le Dauphin, l'un & l'autre de ces Livres enrichi de beaucoup de figures ; pour lesquels il auroit fait de grandes dépenses, tant pour acheter la cession des Privileges, que pour les autres frais qu'il est convenu faire pour l'impression desdits Livres : Mais comme ces Privileges sont prés d'expirer, & qu'il luy reste beaucoup d'Exemplaires qu'il n'a pû distribuer, tant par les contrefaçons que quelques Libraires malintentionnez de Nostre Royaume luy ont faites, que par ceux des Païs Etrangers, ce qui luy tourneroit en pure perte, s'il n'y estoit pourveu par la continuation de nos Lettres de Privileges qu'il Nous a tres-humblement supplié luy vouloir accorder. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, en consideration de la perte qu'il a faite par l'incendie arrivé au College de Montaigu, où ses Livres furent entierement brûlez, & que Nous avons esté informez qu'il n'a point eu, pour se dé-

dommager en quelque maniere de ſes pertes, des continuations de Privileges comme ſes autres Confreres qui eſtoient tombez dans le meſme malheur de l'incendie ; & pour d'autres conſiderations à Nous connuës, Nous luy avons permis & permettons par ces Preſentes, d'imprimer ou faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choiſir : Sçavoir, *Les Oeuvres de Moliere en huit volumes, & les Fables de la Fontaine en quatre volumes*, & ce pendant le temps de vingt ans conſecutifs, à compter du jour que chacun deſdits Livres ſera achevé de reimprimer en vertu des Preſentes, iceux vendre & diſtribuer par tout Noſtre Royaume ; & & faiſons tres-expreſſes inhibitions & deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de reimprimer ou faire reimprimer, vendre ny debiter leſdits Livres en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, meſme des impreſſions Etrangeres ou autrement, ſans le conſentement dudit Expoſant ou de ſes ayans cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, ſix mille livres d'amande, applicable moitié à Nous, & moitié audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts : à condition qu'il en ſera mis deux Exemplaires de chacun en noſtre Bibliotheque publique, un en noſtre Cabinet des Livres en noſtre Chaſteau du Louvre, & un en celle de noſtre tres-cher & feal Chevalier Commandeur de nos Ordres le Sieur Boucherat, Chancelier de France, comme auſſi qu'ils ſeront reimprimez ſur de beau & bon papier & en beaux caracteres, ſuivant les Reglemens de la Librairie & Imprimerie des années 1618. & 1686. que ladite reimpreſſion s'en fera dans noſtre Royaume, & non ailleurs, & de faire enregiſtrer ces Preſentes ſur le Regiſtre de la Communauté des Marchands Li-

braires de Paris, le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles, pour les causes & considerations susdites, vous mandons & enjoignons de faire jouïr ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empeschemens contraires ; voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits Livres, l'Extrait des Presentes, elles soient teuuës pour duëment signifiées ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers foy soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier nostre Huissier ou Sergent faire tous exploits, significations, deffenses, saisies & autres actes de Justice requis & necessaires, de ce faire luy donnons pouvoir, sans demander autre permission. CAR tel est nostre plaisir. Donné à Paris le 18. jour de Septembre mil six cens quatre-vingt-douze : Et de nostre Regne le cinquantiéme Signé, PAR LE ROY en son Conseil, GAMART. Et scellé du grand Sceau de cire jaune.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 21. *Octobre* 1692. *Signé*, P. AUBOUIN, *Syndic.*

Ledit Traboüillet a associé au Privilege des Oeuvres de Moliere, Denys Thierry ancien Juge Consul de Paris, & Claude Barbin Marchands Libraires, chacun pour un tiers.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois, en vertu desdites Lettres, le 22. *Mars* 1697.

BIBLIOTECA NAZIONALE
F Fondo
Napoli

BIBLIOTECA
F
A
X